

SOUS
LA CROIX
DE SAINT-ANDRÉ

.

OUVRAGES DE LOUIS GUICHARD

Au Large (1914-1918). (Épuisé.)

(*La Renaissance du Livre*, éditeur.)

Bleu-Marine (Prix de l'Académie de marine pour
1928).

OUVRAGES DE DMITRI NOVIK

(En collaboration avec Georges OUDARD.)

Les Chevaliers mendiants.

(Plon, éditeur.)

•

SOUS
LA CROIX
DE SAINT-ANDRÉ

PAR
LOUIS GUICHARD
ET
DMITRI NOVIK

PRÉFACE DE PAUL CHACK



A PARIS
ÉDITIONS JULES TALLANDIER
75, RUE DAREAU, 75

*Il a été tiré 25 exemplaires sur pur fil Lafuma
numérotés de 1 à 25.*

L'édition originale a été tirée sur papier d'Alfa.



Copyright 1929 by Jules Tallandier.
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation.
réservés pour tous pays.

PRÉFACE

Pendant les années qui ont suivi la prise d'Azow, laquelle ouvrit aux Russes le chemin de la mer Noire : à la Néva, à Hangoe, à OËsel, à Grengamm, toutes victoires remportées sur les escadres suédoises, le pavillon naval russe parfois blanc-rouge, parfois blanc-bleu-rouge a porté la Croix de Saint-André. Pierre-le-Grand avait placé sa flotte sous l'égide du crucifié de Patras.

A partir du règne de l'Impératrice Anne Iva-nouva le pavillon tout blanc chargé de la Croix de Saint-André bleue devint l'emblème de la marine impériale et ne céda cet honneur au tricolore sans croix que pendant les vingt-deux années du règne d'Alexandre I^{er}.

Sous la Grande Catherine, sous Paul I^{er}, sous Nicolas I^{er}, sous Alexandre II, la Croix de Saint-André a quinze fois flotté sur des escadres victorieuses. Et la marine des tsars eût été forcée

d'arborer en tous temps la grande enseigne s'il eût fallu inscrire sur ses pavillons les noms de tous ses triomphes,

Battus pendant la guerre russo-japonaise, les navires portant la Croix de Saint-André ont sauvé l'honneur. Vingt-deux bâtiments ont coulé à Tsou-Shima, pavillon haut, après le périple de Libau aux mers de Chine que tous les marins ont nommé la marche au sacrifice.

*
* *

En 1924, à Bizerte, sur les derniers navires portant la Croix de Saint-André, la glorieuse étamine a été halée bas. Je ne dis pas « amenée » car il n'y eut point de combat. Ainsi a-t-on cru supprimer le palladium séculaire. On n'y a point réussi. Des officiers russes, anciens combattants de la grande guerre dans la Baltique et dans la mer Noire, parmi lesquels les amiraux et les commandants sont les lieutenants de vaisseau et les enseignes de Port-Arthur et de Tsou-Shima, gardent arborées dans leurs cœurs, les couleurs d'autrefois. Ces échappés des massacres et des géôles rouges croient, de toute leur foi touchante, qu'ils verront un jour la Croix de Saint-André flotter de nouveau à des poupes,

*
* *

Marine sans navires, la flotte impériale sans empereur a toujours des carrés d'officiers. Sitôt achevée la journée de rude labeur qui gagne le pain et le gîte, ceux de la marine russe se réunissent dans des tavernes de faubourgs, à la porte desquelles on pourrait à certains moments hisser le pavillon naval. Au cours des repas du soir et pendant les longues heures qui les suivent, ces exilés, ces débarqués pour toujours reprennent, pour l'honneur, quelques-uns de leurs travaux d'antan. Étudiant d'après les journaux et les revues les actes des flottes vivantes, ils discutent de stratégie, de tactique, d'artillerie, de torpilles, de sous-marins. Ils restent fidèles et veulent se garder prêts. Ils disent aussi ce qu'ils ont vu au cours de la guerre et de la révolution. Leurs souvenirs sont demeurés aigus. Leurs témoignages s'accumulent qui, grâce à ce livre, ne seront point perdus.

*
* *

Les souvenirs de Dmitri Novik et ceux de ses camarades sont la trame du livre que voici. Il nous montre des marins rusees, des vrais. Nous le suivons parmi tous les destins exaltants ou lu-

gubres qui ont précédé leurs actuelles croisières d'exil. Pour les lecteurs qui voudront méditer, ces pages seront une leçon. Elles viennent à l'heure qu'il faut car, à mesure que s'éloignent les quatre années tragiques, il semble que les gens qui n'ont pas fait la guerre et ceux qui, l'ayant faite, ont essayé de l'oublier soient pris d'un sursaut qui les jette vers la vérité poignante.

Les récits que vous allez lire nous montrent des vrais chefs et des marins loyaux. Nous y trouvons aussi ceux qui ont rampé devant la révolution pour sauver leur peau ou pour satisfaire leur ambition, l'ambition dérisoire de commander à des mutins ivres et soudain libres de tuer.

*
* *

Familier avec l'art de construire un livre, Dmitri Novik, voulant écrire en français celui-ci, est venu me demander conseil. J'avais lu Les Chevaliers mendiants qu'il a publiés en collaboration avec Georges Oudard, magnifique épopée des patriotes russes qui, des plaines du Don à Gallipoli, se sont dressés en 1918 contre le pouvoir de Moscou. Mais cette fois il s'agissait de récits de mer. Pour les présenter au public français, la plume d'un de nos marins m'a paru nécessaire.

Une fois de plus les deux pavillons allaient flotter côte à côte comme à Cronstadt et à Toulon lors des fêtes de l'alliance, comme sur tant de rades lointaines où, à chaque rencontre nouvelle, leur union s'affirmait plus profonde, plus fraternelle.

*J'ai demandé son concours à mon ami Louis Guichard, historien de valeur, écrivain d'élite, auteur de *Au large* et de ce charmant *Bleu marine* que notre Académie de marine vient de couronner.*

Louis Guichard et Dmitri Novik se complètent admirablement. Bien que les Russes diffèrent grandement de nous par leurs sentiments, leur formation et, plus encore, parce qu'ils sont slaves et nous latins, les marins russes et les marins français ont en commun l'amour du champ que labourent les étraves, le goût du même courage et le même infini respect de leurs couleurs. Le pavillon qui couvre ce livre, le pavillon à Croix de Saint-André, symbole d'une flotte qui fut grande, reste pour les marins en exil ce que le nôtre est pour nous : quelque chose qu'il est inutile de perdre son temps à définir... c'est-à-dire tout, et même plus que tout.

AVANT-PROPOS

Le ciel de verre dépoli était du même ton que le toit vitré des usines proches, un ciel pour désespoir uniforme et consenti.

L'air de cette rue sentait l'acier froid et la peinture à l'éther.

L'officier russe qui m'accompagnait désigna du doigt le nom du restaurant où nous allions entrer et traduisit, à haute voix, avec un sourire résigné : *Rurik*.

Par un étrange caprice de la révolution soviétique, le croiseur *Rurik*, qui fut en son temps l'orgueil de la Marine impériale, se trouvait ainsi métamorphosé en un restaurant de pauvre mine, échoué au fond de Grenelle.

Ni balalaïkas, ni chœurs petits-russiens, ni cosaque ceinturé de cartouchières.

Mais deux pièces en contre-bas, tenant à la fois du salon de thé et de la salle commune des marchands de vins, peut-être à cause des nappes minuscules groupant leurs damiers blancs et bleus autour du comptoir d'étain, donjon crénelé de bouteilles.

Les récits de l'émigration française laissent deviner à Londres, pendant la Terreur, des restaurants comme celui-là, où l'on fait la dînette avec dignité.

Notre hôte vint à notre rencontre, vêtu d'un dolman kaki boutonné jusqu'au col et d'un pantalon de drap sombre aux plis effacés.

Dans les restaurants russes ordinaires, le dernier serveur étant au moins colonel, et la clientèle tout entière israélite ou anglo-saxonne, j'imaginai, par besoin de symétrie, tant les convives que j'avais sous les yeux étaient visiblement russes, avoir devant moi un authentique restaurateur.

Aussi fus-je un peu déçu quand, après m'avoir nommé, mon compagnon me présenta « Le capitaine de frégate Stcherbat-chov ».

Mon introducteur lut sans doute un reproche dans mon regard, et il ajouta aussitôt : — Mais non, nous ne sommes pas à Montmartre. Le commandant Stcherbatchov est ce que vous appelez sur vos navires un chef de gamelle, et il ne reçoit que des officiers de marine, russes, comme lui.

.Il y en avait assez dans la salle pour constituer l'état-major d'une douzaine de torpilleurs.

— Vous voyez, reprit notre hôte, que mon « carré » est aujourd'hui très nombreux. C'est à cause de travaux que l'on poursuit en ce moment au sommet de la Tour Eiffel...

Un entrepreneur n'ayant pas trouvé d'ouvriers insensibles au vertige, avait imaginé en effet de faire appel à une équipe russe d'aspirants de marine, et leur grappe, pendant les heures de travail, s'affairait à trois cents mètres au-dessus de Paris, comme un essaim sans reine échappé de sa ruche, l'école navale détruite.

Les aspirants ayant bu leur verre de thé regagnèrent leur mâture quelques minutes

après notre entrée. Nous pûmes ainsi nous asseoir autour d'une des nappes bleues et blanches, sur laquelle M^{lle} Stcherbatchov déposa elle-même la soupière fumante, pleine de ce bortch acide et vineux, où la crème douce se mélange aux feuilles de choux-raves.

Puis le restaurant se vidant peu à peu, le commandant Stcherbatchov, après nous avoir servi le gruau de sarrazin, vint s'asseoir à côté de nous.

— Ce n'est pas seulement le hasard, lui dit mon compagnon, qui m'amène chez vous aujourd'hui. 16 juin 1908-16 juin 1928. Vous rappelez-vous, cher ami, que nous déjeunions ensemble jour pour jour, il y a vingt ans ?

— Juin 1908, répéta Stcherbatchov dont la figure s'éclaira. Vous pensez, n'est-ce pas, à la revue navale de Bjorke ?

Un silence suivit ces paroles : les deux hommes revoyaient sans doute le pont du croiseur *Rurik* que le Tsar avait inspecté ce jour-là pour la première fois ; ils entendaient la voix paisible de l'Empereur passant devant

le double rang des tribordais : « Bonjour, mes enfants », et, grondant de l'arrière à l'avant, la houle de la réponse : « Nous vous souhaitons bonne santé, Votre Majesté Impériale. »

A travers les pauvres murs du nouveau *Rurik*, mes voisins de table guettaient visiblement l'écho de cette houle ; on n'entendit qu'une sirène d'usine appelant au travail un groupe de convives attardés.

— Ce jour-là, dit mon introducteur, après les désastres de 1904, fut vraiment pour notre Marine le signal d'une résurrection.

— Ce jour-là, répondit Stcherbatchov, aurait pu vous révéler combien notre marine était fragile, car, pendant cette revue de Bjorke, la flotte et l'Empire ont été à la merci d'un matelot de seconde classe qui, soudoyé par les organisations terroristes, attendait, revolver en poche, que le Tsar passât devant son escouade, pour l'abattre à bout portant. J'ai reçu les confidences de cet homme, à la fin de 1919, tandis qu'il cherchait à fuir les menaces de la tchéka : c'était

un malheureux du nom d'Avdéev, entré dans la cellule révolutionnaire du *Rurik* afin de venger un de ses frères condamné à mort pour attentat anarchiste. Endoctriné, fanatisé par ses chefs occultes, il avait fini par accepter sa monstrueuse besogne, mais tandis qu'il attendait à son rang que sa victime passât, un autre fanatisme, celui de toute une flotte dévouée jusqu'à la mort au Tsar, avait réellement paralysé son bras. Et ce jour-là encore la Russie fut sauvée.

— L'existence de la marine russe, demandai-je, était donc liée, d'après vous, à celle de l'Empereur ?

— Son loyalisme, dit Stcherbatchov, faisait sa force. L'Empire écroulé, tout devait s'en aller à la débandade, et la suite des événements ne l'a que trop démontré. Mais nous luttons encore, Monsieur, pour qu'un jour, Dieu sait quand, cette Marine puisse renaître. De même qu'on peut concevoir une patrie sans sol, il faut bien imaginer pour nous une marine sans navires. Ici, ailleurs, — songez que dans Paris nous sommes plus de cinq cents, — nous nous réunis-

sons pour maintenir nos traditions maritimes. Les uns quittent le volant de leur voiture, d'autres leurs machines-outils, et moi-même mes fourneaux, pour discuter encore des problèmes de tactique, nous renseigner sur l'activité des marines étrangères, évoquer enfin nos souvenirs, car nos archives, Monsieur, s'en sont allées Dieu sait où, mais si vous voulez bien venir quelquefois nous écouter, vous verrez que dans notre misère nous gardons encore de beaux souvenirs.

.

Ce livre est fait des souvenirs que nous avons ainsi recueillis : il ne constitue, en aucune manière, une histoire de la marine russe pendant la guerre, et n'a d'autre prétention que d'évoquer avec sincérité quelques-unes des heures glorieuses ou tragiques que cette marine a vécues.

Il nous est impossible de remercier individuellement tous les officiers dont nous avons écouté les récits.

Qu'il nous soit néanmoins permis d'exprimer notre reconnaissance à l'amiral

Roussine, ancien chef d'État-Major général de la Marine impériale, et à l'amiral Kedrov, son dernier commandant en chef, dont les émouvants témoignages nous ont été particulièrement précieux.

**EN BALTIQUE
ET EN MER BLANCHE**

LE SIGNAL : « ÉCLAIR — ÉCLAIR »

Au début de décembre 1904, il devint évident pour tous les défenseurs de Port-Arthur que la chute de la place n'était plus qu'une question de jours. Les Japonais allaient entrer dans le port et s'emparer du cuirassé *Sévastopol* qui s'y trouvait au mouillage. Le commandant du cuirassé repoussa l'idée de se rendre sans combat.

Aussi bien, s'il avait sauvé à plusieurs reprises son bâtiment, deux fois touché au large par les mines ennemies, et deux fois ramené dans l'arsenal au prix de quels efforts, ce n'était pas pour subir maintenant la honte d'une reddition sans phrase. D'ailleurs, le commandant se souvenait de la directive de l'Empereur : « Toutes les forces navales devront se concentrer à Vladivostok. »

C'était donc ce port-là qu'il fallait essayer

d'atteindre, et le *Sévastopol* sortit fièrement, ainsi qu'il se doit dans les cas désespérés.

Il n'alla pas bien loin : sous la fameuse presqu'île de la Queue du Tigre, l'escadre japonaise rejoignit ce fou de cuirassé qui faisait feu de toutes ses pièces, et lança sur lui ses escadrilles de torpilleurs. Quand toutes ses munitions furent épuisées, à la soixante et onzième attaque, le *Sévastopol*, méprisant, décida qu'il n'avait rien de mieux à faire qu'à chavirer, volontairement.

Quand il eut coulé son bâtiment, après avoir évacué tout son monde, le commandant réussit à atteindre la côte et s'y battit encore huit jours durant, jusqu'à la reddition de Port-Arthur.

Le gouvernement nippon, qui s'y connaissait en courage, offrit aux officiers prisonniers d'éviter la captivité dans les prisons japonaises : le commandant du défunt *Sévastopol* déclara qu'il entendait suivre le sort de ses matelots et ne rien devoir à ses ennemis.

Ce commandant était un certain capitaine de frégate Essen.

*
* * .

A son retour de captivité, en 1905, le capitaine de vaisseau Essen, décoré de la croix de Saint-Georges, reprit sa place dans la Marine

russe. Ce n'était pas une place très réconfortante : le peuple russe ne pardonnait pas à la Marine toutes les déceptions que lui avait apportées la guerre russo-japonaise, et la Marine doutait d'elle-même.

Des officiers en grand nombre la quittaient pour s'employer dans l'industrie. A plusieurs reprises les équipages, à Cronstadt, s'étaient mutinés. La crise du matériel était encore plus grave : la Russie n'avait plus que des cuirassés en refonte, ses meilleurs bâtiments ayant été coulés, et toute l'activité de la flotte s'était réfugiée dans les escadrilles de torpilleurs.

Ce fut au capitaine de vaisseau Essen qu'échut le commandement de ces escadrilles.

Il leur refit une âme, donnant à la formation des commandants tous ses soins, tenant ses équipages continuellement en haleine, répétant, conformément aux enseignements de son maître, l'amiral Makarov, que c'est seulement à la mer qu'un marin doit se sentir chez lui.

L'Empereur le fit amiral en 1908, et lui confia ensuite le commandement des forces navales en Baltique.

Cette même foi qu'il avait communiquée à ses escadrilles de torpilleurs, il en embrasa son escadre. Il n'y eut passe dangereuse dans les

golfs de Finlande ou de Riga que l'escadre ne fréquentât par tous les temps.

Pour avoir ses officiers plus « en main », l'amiral Essen alla même jusqu'à exiger la suppression de ces conseils de guerre devant lesquels tout commandant doit répondre des avaries de son bâtiment : les commandants malheureux seraient désormais responsables devant l'amiral Essen seul.

Estimant enfin que les ports étaient faits pour la flotte — personne ne soutenait la proposition inverse, mais en pratique beaucoup d'amiraux paraissaient y ajouter foi — Essen obtint que tous les arsenaux, ports et places fortes de la Baltique fussent mis sous son commandement.

Il se trouva ainsi placé au printemps de 1914 à la tête d'une organisation navale homogène et rationnelle, bien que la réfection matérielle de la marine russe fût loin d'être achevée.

A Saint-Pétersbourg, l'état-major général de la Marine accordait à l'amiral toute sa confiance ; le seul reproche qu'il se permit de lui adresser était d'être vraiment trop mobile pour un grand chef. Insoucieux de son confort et de son repos, l'amiral Essen avait en effet choisi comme bâtiment favori le torpilleur *Pogranitchnik*. Continuellement à la mer, il surgissait à l'improviste

dans tous les ports de la Baltique pour y inspecter un navire, une école ou un service, et le ministère de Saint-Pétersbourg ne pouvait guère le suivre que par T. S. F.

*
* *

Or, par extraordinaire, le 23 juillet 1914, le torpilleur *Pogranitchnik* est immobile en rade de Réval. La marque du Commandant en chef, arborée au grand mât, flotte sur un ciel sans nuage.

Sur la plage arrière du bâtiment, un marin de petite taille, mais solidement bâti, fait les cent pas. Dans un visage briqué par le soleil et par le vent luisent des yeux gris clair, impérieux ; quelques fils d'argent adoucissent les tons roux de la barbe entière et courte.

Le dolman ne porte aucun signe extérieur de son grade, ni la casquette souple aux trois lisérés blancs ; mais sur les pattes d'épaules on distingue les trois aigles noirs que portent seuls les amiraux.

Ce promeneur alerte n'est autre que l'amiral Essen ; il vient d'avoir cinquante-quatre ans, ainsi qu'en témoigne le tableau d'honneur de l'École navale à Saint-Pétersbourg, où sont gra-

vés, d'année en année, les noms des « majors » de la promotion.

Les yeux gris perçants guettent fréquemment l'entrée de la rade ; s'ils se posent quelques instants sur une des unités de la flotte qu'il commande et qu'il a rassemblée autour de lui, ils reviennent bientôt interroger l'horizon.

Pourtant, correctement mouillés au pied de l'île Karlos, l'amiral Essen peut contempler ses trois cuirassés gris, l'*Empereur Paul I^{er}*, la *Slava* et le *Tsessarevitch*, le vétéran, le seul cuirassé qu'ait épargné la guerre russo-japonaise. A côté d'eux sont alignés les grands croiseurs *Rurik*, *Gromoboy*, *Bayane*, *Pallada* et *Amiral Makarov*. Plus loin encore, les cinq mouilleurs de mines, et après eux, bleuis déjà par la brume d'été, les silhouettes des six divisions de contre-torpilleurs.

Cette escadre est son œuvre ; depuis dix ans bientôt il n'a pas eu d'autre but dans l'existence que de la préparer au combat ; or, à la veille d'éprouver la solidité de l'instrument qu'il a forgé, l'amiral se recueille, troublé par la pensée de cette expérience qui est en ce moment même à la merci des diplomates.

Un officier d'ordonnance apparaît sur la plage arrière du torpilleur :

— Votre Excellence, le torpilleur *Okhotnik* entre en rade.

A grande vitesse, en effet, l'*Okhotnik*, frère jumeau du *Pogranitchnik*, et jetant par ses deux cheminées obliques et fines des tourbillons de fumée noire, vient se ranger à côté de l'amiral.

Une vedette s'en détache immédiatement pour conduire à bord du *Pogranitchnik* deux officiers, les capitaines de frégate Roudensky et Luther. Ils viennent d'être attachés tous deux comme officiers de liaison à l'escadre française qui amena en Russie le président de la République, M. Poincaré, et le ministre des Affaires étrangères, M. Viviani.

Tandis que les hommes d'État étaient à Saint-Pétersbourg et à Tsarskoé-Sélo les hôtes de la famille impériale, les marins des cuirassés *France* et *Jean-Bart* et des torpilleurs *Tromblon* et *Stylet* avaient été reçus par leurs camarades alliés qui avaient particulièrement admiré les deux cuirassés flambant neuf, et même en certaines parties inachevés.

Les nouvelles des Balkans avaient bouleversé le programme des réceptions ; l'escadre française avait dû quitter Cronstadt avant la date prévue, emmenant les deux officiers de liaison jusqu'à

la limite des eaux territoriales russes où le torpilleur *Okhotnik* était allé les reprendre.

— Dmitri Petrovitch, dit l'amiral Essen au capitaine de frégate Roudensky, qui appartenait à son état-major, j'ai à vous transmettre, à vous et à Luther, les télégrammes de remerciements du Président français pour la manière dont vous vous êtes acquittés de votre mission. Y a-t-il eu quelque incident digne de remarque depuis votre départ du 23 juillet ?

— Aucun, Votre Excellence, malgré la brume qui a fortement gêné la navigation de l'Escadre. Ce matin, la *France*, en longeant la côte Sud de l'île Hogland, a heurté l'arrière d'un remorqueur brusquement surgi devant le cuirassé. Mais le petit bâtiment était solide, bien protégé par ses défenses et il n'y a eu aucune perte d'hommes à déplorer.

« Le retard occasionné par cette manœuvre a paru augmenter encore la préoccupation du Président qui avait l'intention de se rendre à Stockholm en toute hâte. — « Marchez aussi « rapidement que vous le pourrez, a-t-il dit au « commandant de la *France*, à tout prix ! » Ce sont les dernières paroles, Votre Excellence, que j'ai entendues. L'*Okhotnik* s'approchait à ce moment et nous sommes passés du cuirassé sur

le torpilleur sans qu'aucun des deux bâtiments ait stoppé complètement. Une minute après, l'escadre française avait disparu dans le brouillard.

— Je vous attendais tous les deux, reprit l'amiral Essen, pour ouvrir la conférence des amiraux que j'ai convoqués dans le carré du *Pogranitchnik*. Si vous le voulez bien, nous allons y descendre.

*
* *

Dans le petit carré du torpilleur, il ne reste plus qu'une seule place assise ; pendant la promenade de l'amiral Essen sur le pont, un à un, les chefs de division, convergeant de toutes les extrémités de la rade, y sont descendus. Par les hublots ouverts au ras de la flottaison, on n'aperçoit qu'une eau calme chargée de reflets.

— Messieurs, commence l'amiral Essen après un long silence, je vous ai réunis pour vous mettre au courant des nouvelles que je viens de recevoir. Au moment même où le chef du Gouvernement français quittait Cronstadt, l'Autriche a remis à la Serbie un ultimatum dont voici les conditions essentielles : le Gouvernement serbe devra s'engager à enrayer toute propagande « pan-serbe » dans sa presse, dans ses écoles ou dans ses partis nationaux, à congédier tous les

officiers ou fonctionnaires que désignera le Gouvernement austro-hongrois, à autoriser des commissaires autrichiens à participer à l'instruction ouverte pour découvrir les auteurs de l'attentat de Serajevo, instruction qui visera en outre tous les complots serbes dirigés contre l'intégrité de la Double Monarchie. L'ultimatum devra être accepté dans un délai de quarante-huit heures et ce délai est déjà écoulé. Si faible que soit la Serbie, elle ne peut accepter une telle infamie. L'Autriche mobilise. Le régent de Serbie, le prince héritier Alexandre, a déjà adressé au nom de tout son peuple à l'Empereur, un télégramme pathétique le suppliant de ne pas abandonner notre sœur slave dans cette épreuve où sa vie même est en jeu. « Tant qu'il restera le moindre
« espoir d'éviter une effusion de sang, a répondu
« Sa Majesté, tous nos efforts seront dirigés vers
« la paix. Mais si malgré notre plus sincère désir
« nous ne pouvons la sauvegarder, Votre Altesse
« royale peut être sûre que la Russie ne restera
« pas indifférente au sort de la Serbie. »

« En ce moment même, Messieurs, notre diplomatie joint ses efforts à ceux de la France et de l'Angleterre pour éviter une conflagration européenne. Mon sentiment personnel est que l'effort des diplomates sera vain. La guerre, à

mon avis, est déjà décidée à Berlin, car l'heure est favorable à une attaque allemande et nos voisins occidentaux ne la laisseront point passer. Voici les raisons sur lesquelles s'appuie ma conviction :

« La Marine allemande est prête et bien entraînée ; le canal de Kiel vient d'être ouvert aux plus grands bâtiments ; en 24 heures la flotte de Haute mer pourra passer de Wilhelmshafen à Kiel ou vice-versa.

« Que l'Allemagne attende seulement deux ans, et la situation sera retournée à son désavantage : la Grande-Bretagne aura consolidé sa supériorité sur mer ; notre armée sera considérablement renforcée par les résultats des nouvelles lois militaires ; les nouveaux chemins de fer se dirigeant vers les frontières seront terminés ; enfin, notre programme naval sera presque entièrement achevé et l'action de notre flotte en Baltique pourra se conjuguer avec celle de la flotte britannique en mer du Nord.

« L'Allemagne n'attendra pas ces deux ans ; tous les renseignements de nos agents sont concordants sur ce point. L'Allemagne est prête, nous ne le sommes pas et la guerre peut éclater demain.

« C'est pourquoi, Messieurs, avant de vous

donner mes ordres définitifs, j'ai cru bon de vous mettre au courant de la situation et vous prie de me faire connaître quelles suggestions utiles vous avez à faire valoir. »

C'est le chef d'État-major, le contre-amiral Kerber, qui prend le premier la parole, un marin vif, de petite taille, perpétuellement agité au mouillage, mais à la mer, tranquille et sûr ; il a d'ailleurs déjà donné des preuves de son énergie en 1904 dans la division des croiseurs de Vladivostok. Pour lui la guerre en Baltique s'annonce plus favorable que ne le laisse supposer l'état du matériel.

Les Allemands ne surprendront pas l'escadre russe comme le firent les Japonais en 1904 ; en outre, cette escadre est bien entraînée, connaît admirablement son théâtre d'opérations, et a pleine confiance dans son chef. L'important est d'accroître l'activité des chantiers de constructions navales et de remplacer aussitôt que possible par des unités neuves les bâtiments usés.

Quand le chef d'état-major a terminé, l'amiral Essen se tourne vers un géant aux yeux bleus et à la parole lente, le contre-amiral baron Fersen, qui commande l'unique division de cuirassés, arrivée l'avant-veille d'Helsingfors. Celui-là confirme une mauvaise nouvelle : une des plus

fortes unités de sa division, le cuirassé *André Pervosvanny*, en passant entre l'île Odensholm et la terre, a heurté un banc de 24 pieds, ignoré du Service hydrographique ; il est indisponible pour deux mois.

Le contre-amiral Kolomeytsev, qui commande les croiseurs et devrait parler après Fersen n'est pas là : mais il a maintes fois donné son avis. Il estime impossible d'entreprendre avec ses vieux croiseurs, dont plusieurs ne donnent pas vingt nœuds, aucune opération offensive contre les forces ennemies dont la supériorité est écrasante. Il a toujours proposé de se tenir derrière des champs de mines et de n'attaquer l'ennemi qu'avec des sous-marins.

Son avis a du poids, car ce Kolomeytsev prudent n'est pas un timoré : lorsqu'à Tsoushima le vaisseau-amiral *Souvorov*, aux flancs ouverts, ne fut plus qu'un brasier en dérive, un torpilleur, le *Bouyny*, réussit à s'en approcher malgré la grosse mer, au risque de se démolir ou de sauter, pour sauver le commandant en chef, l'amiral Rojestvensky, et c'était Kolomeytsev qui avait fait cela. Mais sa proposition d'agir contre l'ennemi avec des sous-marins ne rencontre aucun succès ; le contre-amiral Levitzky, commandant la division de sous-marins, déclare qu'il ne possède dans

toute sa division qu'un seul sous-marin susceptible de tenter une opération sur les côtes allemandes ; les autres ne sont bons que pour la défensive.

C'est alors le tour de l'amiral Storre, qui a remplacé au commandement des torpilleurs l'amiral Essen lui-même, et pour qui les fiords de Finlande et de Bothnie n'ont plus de secrets : il est prêt à entreprendre tout ce que le commandant en chef lui demandera ; ses torpilleurs sont anciens, peu rapides, mais après tout leur unique but est de faire la guerre et mieux vaut encore de vieux bâtiments bien entraînés que des unités trop neuves avec des équipages inexpérimentés.

Le contre-amiral Kanine, commandant le détachement des mouilleurs de mines, ne dit que quelques mots : il sait le rôle important que lui réserve le plan de mobilisation ; couvert ou non par le reste de la flotte, il est prêt à mouiller au milieu du golfe de Finlande les champs de mines prévus par l'état-major général.

Enfin, le capitaine de frégate Roudensky, resté debout, souligne l'excellent état d'entraînement du personnel : mais la mobilisation, l'armement des unités nouvelles, des forts et des services de liaison vont absorber un grand

nombre de marins dont il faut déjà prévoir le remplacement.

Il ne reste plus qu'un seul officier à entendre : c'est un jeune capitaine de frégate, mince et souple, aux traits fins, aux lèvres imberbes, aux grands yeux clairs. Il est nettement différent de tous ceux qui l'entourent. A plusieurs reprises, en écoutant parler les amiraux, il a donné des signes d'impatience, frappant nerveusement des doigts sur le tapis vert de la table, et maintenant que son tour est venu de prendre la parole, tous les autres le regardent avec une curiosité sympathique, presque déférente : cet officier est le commandant Koltchak, déjà célèbre par ses expéditions polaires, ses ouvrages scientifiques et sa valeur militaire. Il commande le *Pogranitchnik*, et dirige en outre le bureau des opérations de l'amiral Essen.

Sa voix dans le carré résonne tout d'abord trop haute et trop tranchante, puis gagne bientôt les sons graves, accentuant sa fermeté, et son assurance est telle qu'on croit instinctivement voir sur ses pattes d'épaules les aigles noirs des amiraux.

Koltchak résume en quelques mots la situation d'après ce que tous les chefs de division viennent d'exposer : les moyens matériels sont extrême-

ment réduits ; malgré l'ardeur et l'entraînement des équipages ils ne permettent pas de se mesurer ouvertement avec les escadres allemandes qui, demain peut-être, vont apparaître entières sur les côtes russes.

D'après le plan d'opérations, il s'agit seulement, pour l'escadre de la Baltique, de poser à travers le golfe de Finlande, un large champ de mines, appuyé sur la terre ferme aux deux forteresses de Reval et d'Helsingfors, et soutenu par les petites îles de Nargen, de Surop et de Makilote.

Or, voici un an à peine qu'on travaille à l'armement des forteresses et des îles : l'achèvement des travaux n'est prévu que pour 1916. Néanmoins, plusieurs batteries déjà sont en place et en état de tirer. Le rôle de l'escadre russe sera de livrer combat aux forces navales allemandes si elles s'aventurent dans les eaux du golfe de Finlande : les champs de mines et les batteries de côtes permettront alors de compenser l'infériorité trop évidente de l'escadre Essen.

« Au fur et à mesure que nous recevrons un matériel neuf, nous renforcerons, continue le commandant Koltchak, le champ de mines dit de la Position Centrale dans le golfe de Finlande, et nous en poserons d'autres dans les golfes de

Riga et de Bothnie. Voilà pour notre action défensive : nous arriverons ainsi à protéger la capitale de l'Empire, avec tous ses services administratifs et sa ceinture d'usines indispensables à nos armées. Mais je prétends que notre rôle ne doit pas se borner à cette protection ; nous devons en outre par tous les moyens empêcher l'ennemi de tenter un débarquement sur le flanc de nos troupes, et d'essayer un mouvement tournant contre notre aile droite, sur la côte balte.

« C'est une question de vie ou de mort pour nous, aussi bien que pour nos alliés français.

« Or, le seul moyen d'empêcher les forces navales allemandes de tenter un débarquement, c'est de prendre l'offensive dans les eaux mêmes de l'ennemi. Je sais bien que ce n'est pas avec nos quatre vieux cuirassés que nous pouvons tenter une bataille rangée dans les eaux de Kiel ou de Dantzig ; la seule offensive que nous puissions y risquer, c'est une offensive de mines quels que soient les périls que puissent courir nos bâtiments trop lents dans une pareille entreprise. Le risque, si gros soit-il, vaut la peine d'être couru.

« D'ailleurs, si l'Angleterre se range de notre côté, notre situation sera fort améliorée ; il est

peu probable que dans ce cas, l'Amirauté allemande retire de la mer du Nord ses unités les plus puissantes pour les envoyer en Baltique, à la merci de nos mines. Et cependant, même dans cette hypothèse, l'Amirauté allemande aura toujours la possibilité de faire traverser rapidement le canal de Kiel à ses escadres pour tenter sur nos côtes un coup de surprise.

« Si l'Angleterre reste neutre, alors, Messieurs, la France, notre alliée certaine, n'aura plus, durant les premières semaines de la guerre, à opposer aux forces allemandes que sa faible escadre légère du Pas-de-Calais : nous aurons de dures heures à traverser.

« Mais, en attendant que la diplomatie résolve ce problème, une question maritime importante se pose. A partir d'aujourd'hui, nous pouvons nous attendre, d'une heure à l'autre, à voir les Allemands répéter la manœuvre qui réussit brillamment aux torpilleurs japonais, dans la nuit du 9 février 1904, lorsqu'ils attaquèrent à l'improviste et avant toute déclaration de guerre, notre escadre de Port-Arthur. Voyez-vous l'Allemagne lançant en ce moment ses escadres sur Saint-Petersbourg, détruisant en quelques heures nos forces navales, débarquant un corps de cavalerie quelque part du côté de Narva, et jetant le

trouble dans toute notre mobilisation ? C'est contre ce péril que je me permets d'attirer l'attention de Vos Excellences : il faut obtenir aujourd'hui de l'Empereur l'autorisation de mouiller immédiatement le champ de mines de la « Position Centrale ». C'est seulement après ce mouillage que nous serons à l'abri d'une surprise et d'une défaite inévitable. »

Autour de la table du carré, les dernières paroles de Koltchak soulèvent un murmure d'objections.

— Tous les diplomates vont s'insurger, dit une voix, contre cette mesure préventive !

— Jamais, dit une autre, l'Empereur n'acceptera de donner cet ordre.

— Pourtant, reprend Koltchak, ne sommes-nous pas maîtres de faire ce qu'il nous plaît dans nos eaux territoriales.

L'amiral Essen, resté jusqu'à ce moment silencieux, arrête d'un geste les débats.

— Messieurs, je vous remercie d'avoir émis vos opinions. J'ordonne de cesser immédiatement les manœuvres et exercices. La flotte attendra les circonstances, prête au combat. Les croiseurs iront prendre au large leur poste de grand-garde et les torpilleurs assureront la sécurité de la rade. Vous interdirez désormais, et au besoin même

par la force, l'accès du golfe de Finlande à tout navire de guerre étranger. Mon chef d'État-major enverra dès ce soir des instructions écrites à tous les bâtiments.

Puis le commandant en chef se lève et fait avancer sa vedette pour le conduire au *Rurik* sur lequel il va mettre son pavillon.

Avant de quitter le pont du *Pogranitchnik*, il se tourne vers Roudensky, son officier d'état-major : « Suivez-moi, commandant, nous allons chiffrer ensemble un télégramme urgent pour l'amiral Roussine. »

Et la vedette grise s'en va sur l'eau dorée, tandis qu'à la coupe du torpilleur, le quartier-maître de service s'époumone à siffler sa plus belle trille d'honneur.

*
* *

Il y a trois jours qu'est parti le télégramme chiffré à l'adresse de l'amiral Roussine, et depuis trois jours aucune réponse n'est encore parvenue de Saint-Pétersbourg.

Sur le *Rurik*, le capitaine de frégate Roudensky ne quitte plus la cabine du télégraphe; de minuit à minuit, il chiffre et déchiffre, car si l'État-major général n'envoie pas la dépêche qu'on

attend, il adresse à l'amiral Essen des messages ininterrompus, et déjà Roudensky connaît par cœur les groupes de quatre chiffres qui signifient : « mobilisation », « Autriche », ou plus simplement : « vivres », « obus », et « charbon ».

Le 28, il apprend le premier, en découpant ses groupes, que les opérations militaires ont commencé contre la Serbie, que la flotte allemande se concentre à Kiel, qu'à Elbing un officier russe qui surveillait l'achèvement de croiseurs pour l'Extrême-Orient, vient d'être arrêté, et tandis qu'à chaque quart-d'heure son jeu de patiences lui révèle une image nouvelle, plus angoissante que la précédente, autour de sa cabine, l'escadre de la Baltique organise sa vie sur le pied de guerre. Les trois cuirassés, noyau de la défense, se tiennent au centre du golfe de Finlande ; devant eux patrouillent de jour les croiseurs en branle-bas de combat, de nuit, les torpilleurs tous feux éteints ; les sous-marins tapis le long de la côte n'attendent pour plonger dans leur secteur que le signal d'alerte.

Quant à l'opération essentielle, au mouillage des mines, Saint-Petersbourg reste obstinément muet.

Le 29 juillet, à neuf heures du soir, l'amiral

Essen n'y tient plus : il appelle Roudensky :

— D'après les renseignements de tous nos agents, l'Allemagne mobilise. J'ai la responsabilité de la défense de la capitale et ne puis demeurer plus longtemps dans l'inaction sans commettre un véritable crime. Vous allez envoyer au Ministère ce dernier télégramme : « Si je n'ai
« pas reçu de réponse avant quatre heures du
« matin, le mouillage de mines de la Position
« centrale commencera demain à l'aube. »

Et docile, une demi-heure plus tard, le poste émetteur crépitant répète au crépuscule interminable des jours d'été nordiques, l'avertissement du commandant en chef dont la grille de chiffres, par brèves et par longues, marque l'appel impérieux.

*
* *

Les chiffres arrivent au Secrétariat de l'Amirauté; du bureau des secrétaires l'appel sort traduit, comme du bain d'un révélateur.

Le chef d'état-major général, l'amiral Rous-sine, ne dort pas encore. Le télégramme est sur sa table. Sur la cheminée, en face de lui, une pendule marque minuit vingt : en ce moment, les bâtiments de la Baltique prennent leurs ultimes dispositions pour être prêts à l'aube.

L'amiral Roussine sait que la guerre est désormais inévitable; il sait aussi qu'un début malheureux, tel qu'une victoire allemande dans le golfe de Finlande, peut avoir sur la suite des hostilités une répercussion incalculable. Il partage entièrement les vues de l'amiral Essen, mais il n'a pas le droit d'accorder l'autorisation demandée. Voici trois jours qu'il supplie l'Empereur d'ordonner le mouillage du champ de mines : mais l'Empereur est inflexible. Il a interdit formellement de mouiller une seule mine en quelque endroit que ce soit, croyant que les Empires centraux pourraient trouver là un prétexte pour engager les hostilités.

Minuit trente. L'amiral Roussine se lève; une fois de plus il va tenter d'éclairer le Tsar sur le danger que court la capitale. Un sourire las plisse ses lèvres : il se revoit en 1904 attaché naval de Russie au Japon, envoyant à son gouvernement dépêches sur dépêches pour l'informer des intentions belliqueuses des Japonais, et ne rencontrant dans tous les milieux officiels que scepticisme ou incrédulité.

La première personne à voir lui semble être l'amiral Grigorovitch, le ministre de la Marine pour qui l'Empereur a une estime marquée. Le ministre vient de s'endormir : on le réveille. A

peine a-t-il parcouru le télégramme d'Essen qu'il lève les bras au ciel :

— Jamais le Tsar ne reviendra sur sa décision. Aujourd'hui même il a confirmé son interdiction au sujet des mines. Ce n'est même pas la peine de réveiller Sa Majesté qui depuis une semaine n'a guère pris plus de cinq heures de sommeil par nuit. Que l'on respecte au moins son repos !

L'amiral Roussine se retire déconcerté. Vers qui va-t-il se tourner ?

Il fait appeler son adjoint, l'amiral Nénioukov, et l'envoie chez le Grand-duc Nicolas Nicolae-vitch, qui commande les troupes de la circonscription militaire de Saint-Pétersbourg. La réponse est identique à celle du ministre de la Marine.

2 heures du matin. Il reste peut-être un moyen : c'est de parvenir jusqu'au général Yanouchkevitch, qui remplit auprès de l'Empereur, chef suprême des armées de terre et de mer, les fonctions de chef d'état-major. Le capitaine de vaisseau Pilkine va essayer de lui parler.

A 3 heures il n'est pas encore revenu. Le chef d'état-major général est toujours dans son bureau, un peu pâli par cette nuit sans sommeil et par cette attente énervante.

Avec les heures qui passent, l'amiral Roussine sent en lui une résolution s'affermir : ce télégramme que personne ne veut prendre la responsabilité d'envoyer, eh bien ! c'est lui qui l'enverra. Que risque-t-il après tout ? La disgrâce ? Qu'est-ce que cela auprès du devoir qui lui incombe de prendre une décision dont il est seul à comprendre la nécessité ?

A 3 heures 3/4, le commandant Pilkine n'est toujours pas revenu.

L'amiral Roussine signe le télégramme : « Eclair », qui, en langage convenu, veut dire : « autorisation accordée », et l'envoie au *Rurik*.

Une heure plus tard, quand il fait grand jour, le commandant Pilkine revient : le général Yanouchkevitch qui, lui, n'a reçu aucun ordre spécial de l'Empereur au sujet des mines, permet à l'amiral Essen de commencer le mouillage.

*
* *

Le soleil joue déjà sur le golfe de Finlande quand les mots « Éclair », « Éclair » font dresser, dans les postes de télégraphie, les têtes casquées de tous les matelots écouteurs.

« Éclair », ce seul mot a suffi à éveiller toute une escadre, comme s'éveilla au seul mot du

Prince tout le château de la Belle au bois dormant.

Aux tiges des drisses, les pavillons des signaux que hissent les timoniers s'épanouissent brusquement, fleurs colorées, sur le ciel tendre, puis s'affalent pour céder la place à des couleurs nouvelles. Ce sont de vieux signaux endormis depuis de longues années dans les livres de tactique et qui viennent de ressusciter, chargés de vie et de sens, parce qu'il ne s'agit plus ni de manœuvres, ni d'exercices, mais d'une opération de guerre, pour la première fois.

Lentement, de la côte finlandaise, se détachent les cinq mouilleurs de mines, *Ladoga, Narova, Volga, Amour et Enissey*. Graves, comme s'ils se rendaient compte de toute l'importance de leur mission, ils se dirigent posément vers la côte esthonienne, correctement alignés, et derrière eux cinq rubans de fumée noire tracent au ciel un quintuple sillage, qui s'élargit et se dilue en un nuage unique à l'horizon : ils atteignent ainsi l'île Nargen, puis, conservant toujours leur alignement, font demi-tour et remontent vers le Nord, en se rapprochant chaque fois du fond du Golfe. La mer, ce matin, sera bien ratissée.

Cependant, à intervalles réguliers, de l'arrière de chaque mouilleur se détache une sphère noire,

qui plonge en éclaboussant et disparaît ; le golfe absorbe ainsi 2 200 sphères noires, tandis qu'au large, croiseurs et torpilleurs, empêchent les indiscrets de surveiller l'opération.

A 7 heures du matin, la *Ladoga* hisse le signal : « Opération terminée ».

Sur la passerelle du *Rurik*, l'amiral Essen a enlevé sa casquette, et fait un grand signe de croix.

Le soleil, à qui rien n'a échappé, continue cependant à jouer sur le golfe de Finlande, comme si les eaux n'en avaient pas été empoisonnées depuis l'heure de son lever.

*
* *

L'Allemagne déclara la guerre à la Russie deux jours plus tard.

Ses bâtiments se risquèrent immédiatement à l'orée du Golfe, mais aucun d'eux n'osa y entrer. Saint-Pétersbourg était si bien protégé que la Garde Impériale et les 1^{er} et 22^e corps d'armée, chargés de la défense des côtes de la Baltique, purent être dès le début des hostilités dirigés sur le front, où leur action décida pour une part importante des victoires russes en Prusse orientale.

Et le 1^{er} août, dans toutes les batteries de ses bâtiments, l'amiral Essen, annonçant aux équipages la déclaration de guerre, faisait afficher l'ordre du jour suivant :

« Je félicite la flotte de la Baltique de l'avènement de ce grand jour auquel toute notre existence a eu pour but de nous préparer.

« Que chacun de nous accomplisse de son mieux son devoir envers la Patrie — que chacun défende son inviolabilité au prix de sa vie et suive l'exemple de ceux qui, avec le Grand Empereur, il y a deux siècles, posèrent sur cette mer par leurs exploits et au prix de leur sang les fondements de notre Marine. »

II.

LE DESTIN

— Ils sont fous à Berlin, murmura pour lui seul, dans le vent, l'ingénieur mécanicien Schrœder. Avant de déclarer la guerre, il faudrait tout de même savoir la faire ! Un enfant de quatre ans comprendrait qu'on n'envoie pas se battre, à six cents milles de sa base, un sous-marin qui sort de l'arsenal, et qui n'a même pas terminé ses essais. D'ailleurs, le règlement est formel : « Aucun bâtiment ne pourra être inscrit sur les listes de la Flotte, s'il n'a auparavant satisfait aux essais de vitesse, de durée et de consommation, en présence de la commission compétente. »

Le sous-marin *U-26* était en contravention formelle avec le règlement. Son commandant, le capitaine-lieutenant baron von Berckheim, un enragé, faisait semblant de ne pas s'en aperce-

voir. Mais lui, Schröder, responsable des machines, tenait à bien marquer qu'il n'était pour rien dans cette aventure.

Il l'avait dit à cent reprises au commandant, toutes les fois que les moteurs trop neufs avaient eu des avaries. Cent fois le commandant lui avait répondu : « Je compte sur vous, mon brave Schröder, nous allons travailler ensemble, ce n'est qu'un mauvais moment à passer. »

Et c'était vrai que jusqu'ici il s'était toujours tiré d'affaire ; mais maintenant, il ne répondait plus de rien, et Schröder, suant à grosses gouttes dans son bleu de mécanicien qui sentait l'huile, faillit s'essuyer le front avec le chiffon graisseux que, dans sa hâte de respirer un peu d'air frais, il avait emporté sur le pont.

L'idée d'un bain effleura la pensée du mécanicien. Depuis une semaine, avec cet enragé de commandant, il n'avait pas eu le temps de se laver.

Le *U-26* était sorti le 5 octobre des mains de la maison Krupp. Le 7 au soir, il avait doublé le phare de Neufahrwasser qui indique l'entrée de Dantzig.

A 7 heures, il avait à peine pris son mouillage à côté de ses frères, le *U-23* et le *U-25*, que du croiseur *Augsbourg*, battant pavillon du contre-

amiral Behring, commandant les forces allemandes en Baltique, une vedette s'était détachée, piquant droit sur l'*U-26*. Elle portait deux officiers d'état-major en uniforme d'été, net et blanc.

Ce qu'ils avaient raconté au Commandant, lui, Schrøder, n'en savait rien exactement, parce que les officiers d'état-major de l'amiral Behring, de « l'amiral détaché » comme on l'appelait, s'étaient enfermés mystérieusement dans la cabine de von Berckheim.

Mais il avait entendu leurs dernières paroles sur le pont. Le plus grand, le capitaine-lieutenant Gercke, le chef d'état-major de Behring, spécialiste réputé des opérations en Baltique, avait demandé au commandant de l'*U-26* :

- Vos tubes lance-torpilles sont-ils prêts ?
- Nous les avons essayés pendant la traversée.
- Vos hommes ?
- Tous volontaires, comme vous le savez.
- Vos machines ?
- Elles tournent comme des chronomètres.

Des chronomètres ! Voilà ce qu'il lui avait fallu entendre, lui, Schrøder, qui en était à son sixième démontage depuis vingt-quatre heures. La guerre certainement avait porté à la tête du commandant !

— C'est parfait, avait poursuivi le chef d'état-major. Quand estimez-vous pouvoir sortir pour l'opération ?

Von Berckheim avait réfléchi un moment et il avait répondu timidement :

— Avec un gros effort, nous pouvons être prêts dans deux jours. Cela vous conviendrait-il ?

Deux jours ! Les yeux de Schröder étaient devenus ronds. Deux jours ! Mais le quatrième cylindre de babord exigeait un démontage, mais il fallait entièrement visiter la dynamo ! La folie de von Berckheim ne pouvait plus être mise en doute. Schröder faillit prendre la parole.

Le chef d'état-major de l'amiral détaché ne lui en laissa pas le temps.

— Pas avant ? dit-il d'une voix calme.

— Quand faut-il être prêt ? demanda le commandant soucieux.

— Demain à cinq heures du matin.

Il y eut un silence de plusieurs secondes. Lorsque Schröder reprit ses esprits, il entendit le commandant demander :

— Est-ce absolument nécessaire ?

— L'amiral détaché, reprit la voix calme, y tient absolument.

— Je serai prêt, conclut le baron von Berckheim.

Et la vedette du chef d'état-major avait disparu dans la direction du croiseur *Augsbourg*.

*
* *

Il y avait trois jours que cet entretien avait eu lieu.

Ce soir du 10 octobre, au lieu de se trouver dans la grande salle du Dantziger Hof, devant un verre d'eau-de-vie de grain, Schrøder se trouvait à l'entrée du golfe de Finlande, que la nuit, dans l'Est, avait déjà envahi.

Jusqu'à ce moment, il fallait le reconnaître, le sous-marin *U-26*, malgré l'irrégularité de sa situation, avait fourni l'effort demandé.

Les deux premiers jours avaient même été convenables.

Le 8 octobre, par un matin d'automne frissonnant, mais ensoleillé, la flotte de la Baltique avait quitté Dantzig pour une opération dont tous les équipages, du chef d'état-major aux aides de cuisine, connaissaient maintenant les grandes lignes.

L'Amirauté allemande, renseignée sur le système de grand-garde adopté par les Russes à l'ouvert du golfe de Finlande, avait décidé d'attirer au moyen d'un appât, les croiseurs russes de veille sur des sous-marins à l'affût.

L'appât n'était autre que le croiseur amiral *Augsbourg*, accompagné par les croiseurs *Amazon* et *Lubeck*. Les sous-marins, c'étaient ceux de la cinquième demi-flottille : *U-23*, *U-25*, *U-26*.

Enfin, pour augmenter les chances de faire sortir les croiseurs russes, l'amiral détaché avait décidé d'envoyer devant chacun des deux ports de la côte balte, Vindava et Libava, une espèce d'escadre en carton ; la première était composée de l'*Ursula Fischer* et de l'*Oberpräsident Delbruck*, 2 cargos escortés par un torpilleur, la seconde, des transports *Annie Hugo Stinnes* et *Hedwige Heidemann*, qu'accompagnait une division de dragueurs.

L'*Oberpräsident* et les trois jeunes filles avaient reçu l'ordre de s'approcher, le 6 octobre, à l'extrême distance de visibilité des côtes ennemies, et d'y vomir des torrents de fumée assez épais pour fournir aux sémaphores russes l'illusion d'une flotte entière croisant à l'horizon, dans un dessein mystérieux.

Mais l'amiral Behring, au matin du départ, avait eu aux yeux de Schröder une idée encore plus ingénieuse : il avait décidé que le sous-marin *U-26* se tiendrait en réserve à ses côtés, pendant que l'*U-23* et l'*U-25* entreraient dans le golfe de Finlande. C'était un homme raisonnable qui

n'envoyait pas au contact de l'ennemi un sous-marin en achèvement.

La mer était calme, sur laquelle avait glissé la procession germanique pendant la journée du 8 octobre, si calme que Schrøder avait vu sans trop d'émotion le soir effacer les côtes de sa patrie et confondre avec le ciel et l'eau la mince ligne des dunes qui bordent le Kurisches Haaf : le nageur incertain lâche cependant avec la même appréhension la bouée qui lui fut jusqu'alors secourable.

Croiseurs et sous-marins avaient pris le large dans les ténèbres, afin de se trouver à l'aube hors de la vue des guetteurs ennemis. Une escadrille de torpilleurs était venue les y rejoindre, et Schrøder avait passé sur le pont la plus grande partie de sa première nuit de guerre à contempler ce troupeau d'ombres, tout en continuant à guetter professionnellement la moindre défaillance dans le rythme obsédant de ses moteurs Diesel.

La petite escadre avait atteint le lendemain, après une journée sans histoire, le travers de Dagerort. A l'entrée du champ de mines que les Allemands étaient venus eux-mêmes mouiller quelques semaines auparavant, le sous-marin *U-25* avait signalé que ses deux machines étaient hors de service.

Schrøeder pensa qu'il n'y avait plus qu'à rentrer. L'opération était évidemment manquée.

Mais l'amiral Behring n'avait pas été de cet avis. A 4 heures de l'après-midi, le croiseur *Augsbourg* avait hissé le signal : « Les sous-marins se rendront sans perte de temps aux endroits indiqués. Le *U-26* remplacera le *U-25*. »

Pris en remorque par un torpilleur, le *U-25* s'était éloigné doucement, comme un malade évacué à la veille d'une attaque, et sans autre explication, son remplaçant, le *U-26* était venu prendre le poste du camarade défaillant, à l'endroit où les croiseurs russes avaient accoutumé de sortir du golfe de Finlande pour tenter quelque incursion dans la libre Baltique.

*
* *

Ce n'était pas un endroit gai.

Les croiseurs allemands de soutien avaient disparu vers l'Ouest, se réservant d'attirer les Russes sur les sous-marins aux aguets.

Le sous-marin *U-23* patrouillait au milieu du golfe, et le *U-26* était seul à faire les cent pas entre le cap Hangøe et l'île d'Odensholm.

Le premier de ces noms évoquait confusément dans l'esprit de Schrøeder le souvenir d'une

bataille au cours de laquelle la jeune marine de Pierre le Grand avait administré à la flotte suédoise une pile mémorable et décisive. Le second lui rappelait un souvenir plus cuisant : six semaines auparavant un engagement avait eu lieu auprès d'Odensholm entre croiseurs allemands et russes, et les forces germaniques y avaient laissé des plumes. Toutes les fois que le *U-26* approchant de l'île s'apprêtait à faire demi-tour, il apercevait très distinctement l'épave de son compatriote, le croiseur *Magdebourg*, échoué là depuis le 27 août sur un bas-fond et que les Russes n'avaient pas entièrement démoli à coups de canon : de même à titre d'exemple, les pendus restaient accrochés à leur gibet.

Or, ce soir du 10 octobre, tandis que Schroeder dénonçait une fois de plus au crépuscule la démente des gens de Berlin, la sinistre carcasse se profilait à contre-jour sur la bande de nuages cuivrés que le vent d'Ouest, à chaque instant plus fort, lançait à l'assaut du ciel.

A plusieurs reprises, le sous-marin qui jusqu'alors avait navigué sur une mer d'huile, parut soupirer profondément ; le vent ayant trouvé le ton qui lui convenait commença de jouer sur les antennes de T. S. F. une chanson à deux mesures, et la danse commença.

— Eh bien, Schrœder, dit le second de l'*U-26* qui venait de monter sur le pont, voici enfin une juste cause à vos lamentations : c'est la fin du beau temps.

— Je l'ai toujours prévu, reprit Schroeder, notre aventure finira mal. Les moteurs n'ont pas donné trop de mécomptes jusqu'ici, mais vous savez combien les démontages par grosse mer seront difficiles. D'ailleurs en mettant les choses au mieux, nous rentrerons bredouilles : les Russes ne sortiront pas.

— Mais si, mon vieux, ils sortiront. Ils ont du cran, et l'ont déjà montré. Ne savez-vous pas que leur croiseur le plus rapide, le *Rurik*, battant le pavillon de leur commandant en chef a déjà croisé pendant toute une semaine dans nos propres eaux, près de l'île Bornholm, devant Kiel, pour y poser des mines.

C'est une manie chez eux qui leur vient de la guerre russo-japonaise : voilà bientôt deux mois que nous passons notre temps les uns et les autres à échanger des mines, comme des cartes de visite.

— En tout cas, s'ils sortent, ce n'est pas nous qui les arrêterons, ni l'*Augsbourg*, ni cette escadre squelettique de l'amiral Behring. Ah ! ils sont malins à l'Amirauté de Berlin ! Toute leur

flotte de haute mer est terrée dans le port de Wilhelmshafen, et regarde en chien de faïence les escadres anglaises, tandis qu'ils ne trouvent à envoyer se battre en Baltique qu'un pauvre sous-marin inachevé. Mais, bon Dieu, si j'étais von Tirpitz, ce n'est pas en mer du Nord que je concentrerais toutes mes forces : c'est ici où personne ne les attend. La flotte au complet force les champs de mines, réduit les forts, pénètre jusqu'au bord du golfe de Finlande, en trois jours nous nous emparons de Saint-Petersbourg, et la guerre est finie d'un seul coup.

— Il faut vous présenter à l'école de guerre, mon vieux Schrœder. On vous apprendra là qu'on ne divise pas ses forces sur plusieurs fronts, quand il s'agit de faire face à la plus puissante marine du monde.

Tout ce que nous pouvons faire en Baltique, c'est du trompe-l'œil, afin de persuader aux Russes que nous y avons laissé des forces suffisantes pour empêcher un débarquement sur le flanc de nos armées, en Prusse orientale. Vous connaissez aussi bien que moi l'ordre général de Sa Majesté pour les opérations en Baltique : interdire à la Russie toute opération offensive, protéger la baie de Kiel. Il ne s'agit nullement pour l'instant de porter à la Marine russe un

coup décisif, mais simplement de la harceler par de petites opérations.

— Elles ont bien réussi jusqu'ici vos petites opérations, fit Schrœder ironique en montrant la carcasse du *Magdebourg*. Pour peu que nous continuions ainsi à perdre notre temps, les Russes achèveront la construction de leur programme naval, et quand ils auront leurs quatre dreadnoughts, leurs trente-six torpilleurs, leurs dix-huit sous-marins, leur tour sera venu de tenter sur Dantzig, et peut-être même sur Kiel des opérations qui ne seront plus petites.

La mer pendant cette discussion s'était « formée » ; on n'apercevait plus d'autre clarté que la crête écumeuse des vagues, et les premiers embruns contraignirent les deux interlocuteurs à se rapprocher du kiosque.

— Allons, bonne nuit, Schrœder incorrigible, fit le second avant d'aller s'étendre tout habillé sur sa couchette.

— Bonne nuit, bougonna le mécanicien, par un temps pareil ! Mais ce n'est pas l'optimisme qu'on leur apprend à l'école de guerre, c'est l'inconscience.

*
* *

Sur l'eau terne du petit port de Lapvik, le

soir du 10 octobre 1914 passa une première risée ; on put la suivre à la trace sur la mer décolorée et plate qui fonça par endroits comme sous un coup de brosse à rebrousse-pois ; la risée tourbillonna un moment et gagna en spirales la passerelle du croiseur *Pallada* où les timoniers frissonnèrent, encore vêtus de toile blanche ; d'une chiquenaude elle courba les drisses de signaux qui tout le jour avaient pendu immobiles, puis s'élevant encore, elle gagna les hautes falaises qui entourent le fiord de Lapvik, heurta leur sombre manteau de pins, et mourut éparpillée dans la forêt, comme serait tombé un coureur épuisé qui vient annoncer la victoire de l'automne.

— Changement de temps, pensa le capitaine de vaisseau Magnus qui, sur le pont arrière du croiseur *Pallada* au mouillage, se promenait, solitaire, suivant sa coutume de chaque soir.

L'isolement dans lequel vivent les commandants de navire est souvent involontaire : beaucoup d'entre eux ne le supportent qu'en rançon de leur autorité.

Le commandant Magnus, au contraire, se complaisait à cette solitude. D'ailleurs il inspirait à ses subordonnés un tel respect que la seule apparition sur la plage arrière de sa haute stature suffisait à y faire le vide. Cette quasi terreur

n'atténuait cependant en rien l'affection que lui portait son équipage : c'est qu'à lui seul, ce capitaine de vaisseau, sévère autant que savant, aurait pu en effet représenter toute l'histoire de la marine russe depuis vingt ans.

Jusqu'en 1904, la période de jeunesse avec tous ses espoirs : l'école navale à Saint-Pétersbourg, les longues croisières, les rencontres en rades étrangères, toute cette formation qui aboutit à ce type presque international que réalisent les officiers de toutes les marines du monde, comme si la mer leur créait une sorte de foi commune dans une patrie liquide et stérile.

Et puis, avant toute déclaration de guerre, les coups de canons des Japonais attaquant l'escadre russe du Pacifique avaient jeté bas tous ces espoirs, mettant à nu les défauts d'organisation de la Marine impériale, paralysant tous les efforts ultérieurs de la flotte, déchaînant enfin surtout cette malchance tenace que l'héroïsme des marins n'arrivait pas à vaincre !

Plusieurs fois lui, Magnus, qui se battait alors en Extrême-Orient, avait cru le mauvais sort conjuré. Il avait assisté à l'arrivée à Port-Arthur de l'amiral Makarov, du chef qui, en moins de trois semaines, avait rendu l'espoir à la flotte découragée par plusieurs sorties infructueuses.

Il était là-bas ce 11 mars 1904, quand, à la stupeur générale, le croiseur *Novik*, battant pavillon du commandant en chef, était sorti seul pour se battre contre toute l'escadre japonaise qui avait attaqué à « bout portant » le torpilleur de grand'garde, le *Stérégoustchy*.

Une folie, quoi, dont ne sont guère capables qu'une mère qui défend son petit en danger, ou un chef qui veut mettre le feu au cœur de ses hommes !

Le « petit », d'ailleurs, n'avait pas attendu l'arrivée du *Novik*. Serguéév, son commandant, un ami de Magnus, voyant que son navire désarmé allait être capturé et pris en remorque par les navires japonais, avait donné l'ordre d'ouvrir les vannes de noyage.

Et Makarov, sur son *Novik*, avait dû rentrer sous les forts de Port-Arthur, où toute une flotte qui s'apprêtait à venir à son secours, haletait encore de la crainte de voir disparaître un chef, tel que son « grand-père » ou sa « barbe » ainsi qu'elle appelait son amiral.

Un mois plus tard, le 13 avril, sur son cuirassé *Petropavlosk*, le « grand-père » sautait, avec l'élite de la Marine, et tout l'enthousiasme de l'escadre mourait avec lui.

Après Makarov, Rojestvensky avait suscité

dans l'âme de Magnus de nouveaux espoirs. Tsoushima les avait de nouveau anéantis. Sacrifice expiatoire de la Marine russe ! Sept cuirassés, cinq croiseurs, des divisions entières de torpilleurs ou de navires auxiliaires, après un extraordinaire périple, étaient venus de l'autre côté de la terre se faire couler par l'escadre japonaise, sans pouvoir même faire usage de leurs canons à trop courte portée.

Six mille vies emportées en 24 heures : ce n'était pas un gros chiffre par rapport aux hécatombes que semblait préparer la guerre déclarée depuis sept semaines, mais, pour un marin, c'était perdre d'un seul coup plus du tiers de ses amis vivants.

Tsoushima, défaite livide où l'héroïsme déployé par les vaincus semblait avoir perdu tout rayonnement, sous un éclairage à la lumière froide. En avait-on pourtant assez vu de ces sacrifices blêmes par quoi les marins individuellement avaient sauvé l'honneur, essayé une fois de plus de conjurer la malchance ! L'escadre avait changé trois fois de chef après la mise hors de combat de son amiral ; chacun d'entre eux, sur le *Souvorov*, puis sur l'*Alexandre III*, puis sur le *Borodino*, tentant d'exécuter le dernier ordre de Rojestvensky, « Vers Vladivostok »,

chacun d'entre eux s'écartant en flammes de la ligne de bataille pour reprendre la maîtrise de sa manœuvre, et revenant chaque fois à son poste pour y mourir en plusieurs reprises.

Deux visages qui lui avaient été plus familiers que tous les autres passèrent devant les yeux du commandant du *Pallada*: les yeux bleus de Dmitriev, l'ingénieur mécanicien du torpilleur *Strachny*, celui qui était mort en bouchant de ses propres mains le trou fait dans un tuyau de vapeur par un éclat d'obus, afin de donner aux hommes de sa chaufferie le temps de s'enfuir; le large front et la mâchoire volontaire du capitaine de frégate Kern, le commandant du *Gromky*, qui, ayant vu son pavillon emporté par l'artillerie japonaise, avait eu le temps d'en faire clouer un autre afin de couler avec tout son monde pavillon haut.

Le vent continu sur la rade de Lapvik avait succédé aux risées, vent du Sud-Ouest, semblable à l'haleine de cette forge rougeoyante que l'on imaginait à l'horizon derrière les premiers nuages, bavures de plomb fondu où le soleil venait de disparaître, qui tendraient demain matin de leur voile gris toute la calotte du ciel.

Le premier été de la guerre était décidément fini.

Il avait été favorable en somme au croiseur *Pallada*, qui avait déjà vu le feu dans un engagement de quelques minutes avec le croiseur *Blücher*, à extrême portée d'artillerie.

Ç'avait été une chance enviée, puisque l'Amirauté russe semblait avoir renoncé à toute action offensive.

Pendant deux ans, jusqu'à l'achèvement du programme naval il allait falloir tenir, avec des bâtiments anciens, et défendre à tout prix l'entrée du golfe de Finlande, au fond duquel, derrière l'îlot de Cronstadt, la capitale de l'Empire offrait à l'ennemi une proie éclatante.

Deux ans de grand'garde devant Saint-Pétersbourg, devant la famille impériale, à un poste d'honneur, sans doute, mais aussi deux ans de patrouille maussade, au milieu des champs de mines, alors que cette semaine même la flotte aurait pu tenter une diversion si utile sur le flanc droit de ce général de Hindenbourg qui venait de dégager la Prusse envahie, et de passer avec ses armées la frontière polonaise. Le communiqué de ce soir qui annonçait pourtant une avance victorieuse en Galicie, la capture de plusieurs corps d'armée autrichiens, n'arrivait pas à dissiper dans l'esprit du commandant Magnus le regret de cette attitude passive qu'avait imposée

à l'Amirauté russe la date choisie par les Empires centraux.

D'abord, pourrait-on tenir pendant deux ans? Sans doute l'Empereur Nicolas II avait-il fait tout son possible pour rendre à sa Marine, après l'échec de 1904, la flamme qui avait paru lui faire défaut. Sans doute l'amiral Essen avait-il réussi à conserver à ses états-majors et à ses hommes l'émouvant élan avec lequel la Marine était entrée dans cette nouvelle guerre, reflet de l'enthousiasme qui avait saisi à ce moment toute la Sainte Russie, et l'avait jetée à genoux devant le Palais d'Hiver pour entendre le Tsar déclarer solennellement à son peuple que l'épée ne serait pas remise au fourreau tant qu'un seul ennemi foulerait le sol de l'Empire.

Mais en ce premier soir d'automne, le commandant Magnus songeait aux efforts tenaces, dans les arsenaux, dans la flotte même, des partis révolutionnaires, qu'aucun scrupule n'arrêterait tant que le Gouvernement impérial serait encore debout.

Et puis, l'Amirauté allemande laisserait-elle à la Marine le temps de se reconstituer?

Ce matin même, il y avait eu alerte générale. Le croiseur *Amiral Makarov*, à la sortie du golfe, avait télégraphié à tous : « Suis attaqué par des

sous-marins ! » Il avait affirmé avoir aperçu trois sillages de torpilles, tandis qu'il arraisonnait un voilier suspect. Les torpilleurs russes, lancés en chasse, déclaraient n'avoir rien aperçu.

N'était-ce pas d'ailleurs chose invraisemblable que la présence d'un sous-marin ennemi auprès de ce champ de mines que l'amiral Essen avait si rapidement et si énergiquement fait poser dans le Golfe deux jours avant la déclaration de guerre ? Les sous-marins allemands ne pouvaient avoir plus de 5 à 600 milles de rayon d'action !

Et le commandant Magnus songeait à cette hantise qui pendant toute la bataille de Tsoushima avait fait croire à certains officiers russes qu'ils étaient attaqués par des sous-marins alors que les Japonais n'avaient pas engagé, dans cette journée, un seul de leurs sous-marins.

Le sous-marin signalé par le *Makarov* n'était peut-être que le résultat d'une hallucination collective. Pourtant, avec les Allemands il fallait s'attendre à tout, et demain matin au petit jour, quand la *Pallada* quitterait son mouillage de Lapvik pour aller prendre son poste de grand'garde — car les croiseurs assuraient la surveillance du golfe pendant le jour, et les torpilleurs pendant la nuit — Magnus décida qu'il ferait

doubler les postes de vigie afin d'assurer une veille plus attentive.

Il était dix heures du soir. L'ordonnance vint annoncer sur la plage arrière que le thé était servi. Avant de regagner sa chambre, le commandant soucieux de la *Pallada*, jeta un dernier regard sur le ciel sans étoiles : « Bah ! pensa-t-il, la Marine russe en a vu d'autres, et quelle autre marine peut se vanter d'avoir un si glorieux patron que notre Saint Nicolas des Myres Lyciennes »...

Le thé bu, il s'étendit tout habillé sur sa couchette, cherchant avant l'appareillage fixé à quatre heures du matin, un sommeil que chaque rafale semblait mettre en fuite.

*
* *

Or, le 11 octobre, à 9 heures du matin, la destinée de M. le capitaine de vaisseau Magnus fut reliée à celle de M. l'ingénieur principal Schrøeder par le fil mince et blanc que paraît tisser à la surface des eaux la navette d'une torpille.

Sur le croiseur *Bayane* qui suivait à six cents mètres le bâtiment de Magnus, on vit le fil rigide se diriger sur le milieu de la *Pallada*, et l'atteindre par le travers. On vit encore converger deux des cheminées jusqu'alors parallèles,

et le mât d'avant partir comme un javelot lancé vers les nuages d'une main sûre. Ensuite les hommes du *Bayane* ne virent plus rien qu'une éruption de fumée jaune et lourde; le cratère vomit d'abord quelques flammes violettes, puis toute lueur s'éteignit.

Au lieu d'un croiseur, le *Bayane* n'eut plus devant lui qu'une montagne de fumée obscurcissant le ciel.

Alors seulement, sur la Baltique pâle, roula le grondement de l'explosion; nul souverain ne peut ordonner pour ses funérailles une salve d'honneur pareille à celle qui annonça la mort des six cents hommes de la *Pallada*.

Car, lorsque le *Bayane*, arrivant sur cette tombe, coupa le nuage dont la traîne sur la mer commençait à se dissiper, il n'y avait plus rien à la surface de l'eau que des barils et des espars qu'emmenait déjà le courant.

Et tous les torpilleurs de la Baltique alertés ne trouvèrent rien de plus que le *Bayane*.

Les recherches durèrent jusqu'au soir; les torpilleurs ne voulant pas désespérer attendaient dans l'espoir de découvrir au moins un survivant.

L'un d'eux enfin, apercevant au creux des vagues une tache claire dans la nuit presque faite, s'en approcha.

Quand ils ne furent plus qu'à quelques mètres de la tache, les six veilleurs de l'avant qui déjà apprêtaient leurs gaffes et leurs grappins, s'immobilisèrent soudain et enlevèrent leur bonnet.

— Mais qu'est-ce que c'est ? s'écria le commandant du torpilleur qui s'impatientait sur sa passerelle, et laissant l'homme de barre, il descendit à son tour.

Miraculeusement maintenue à la surface, épargnée par le feu et par l'eau, ce que les veilleurs de l'avant venaient de découvrir, c'était la lourde icône intacte et dorée du croiseur *Pallada*. Or, l'icône flottante représentait la Sainte-Face ; la mer ne semblait avoir rendu le visage divin et souffrant que pour offrir un sens au sacrifice humain qui venait de s'accomplir quelques heures plus tôt à la même place, et chaque vague, nouvelle Véronique, en essuyait les larmes de sa frange d'écume...

*
* *

..... Un an plus tard. Le sous-marin *U-26* est revenu dans le golfe de Finlande pour une opération semblable à celle qui, le 11 octobre précédent, a si complètement réussi.

Schræder est toujours là sur le pont, son

chiffon gras à la main. Seul, le second a changé : c'est un jeune officier qui pénètre pour la première fois dans la gueule du loup, et regarde tomber la nuit.

Schrœder est jovial et plaisante.

— Je l'ai toujours dit, le seul bon moyen de lutter contre les Russes enfouis dans leur terrier, c'est d'y envoyer les sous-marins, comme des furets. Ils savent ce qu'ils font, à Berlin. Préparez, lieutenant, votre plus bel uniforme pour la journée de notre retour. Un nouveau télégramme de Sa Majesté nous attend à Dantzig, pareil à celui qu'elle voulut bien nous y adresser le 11 octobre 1914, et peut-être Sa Hautesse, la gracieuse Kronprinzessin, reviendra-t-elle encore épinglez à nos redingotes la Croix de fer que de ses propres mains elle nous remit à tous l'an dernier. Bonne nuit, lieutenant, et beaux rêves...

Du mécanicien jovial, du lieutenant pensif, et de l'enragé commandant von Berckheim, nul n'entendit plus parler jamais.

En rapprochant les dates et les tracés des routes, on est amené à penser que le sous-marin *U-26* fut éperonné en plongée par un torpilleur russe, et sombra sans revoir la lumière.

III

« NUITS DE PRINCES »

Parce que, le 6 novembre 1738, fête des marins russes, l'Impératrice Anne eut la bonté d'envoyer trois cents oies à l'école navale de Saint-Pétersbourg, une oie rôtie paraît chaque année à la même date, sur la table de tous les bâtiments de Sa Majesté Impériale.

Il n'est pas de forte marine sans tradition, et le fait de se trouver dans les eaux de l'ennemi sous une tempête de neige ne saurait être une excuse valable pour y manquer.

A bord du croiseur *Rurik*¹, sur la table oscillante du carré, le maître d'hôtel apporte donc l'oie fumante et rissolée, après avoir soigneusement mis de côté la part des officiers de quart

1. RURIK fut en Russie le premier prince régnant (862 à 879).

qui, là-haut, sur la passerelle, continuent à fouiller la nuit.

Pour la dixième fois Tierbach, officier d'ordonnance de l'amiral Essen, doit raconter son histoire. La veille, il avait loué une voiture automobile pour revenir à bord : le chauffeur, aveuglé par la première neige, n'ayant pas aperçu le quai, avait conduit la voiture dans le bassin. Officier et chauffeur en avaient été quittes pour un plongeon glacé, mais, quand ce matin même l'amiral Essen avait quitté le *Rurik* pour une tournée d'inspection sur la côte de Finlande à bord du *Pogranitchnik*, il avait laissé sur le croiseur Tierbach endormi.

— Voyons, Pétia, qu'as-tu fait de la jolie Suédoise qui t'accompagnait, dit Roudensky.

— Tu sais bien que j'étais seul, répond le timide Pétia en rougissant et qui jamais n'eût osé approcher de son bâtiment en compagnie d'une jeune fille, quelle que fût sa nationalité.

— Mais non, mais non, tu l'as abandonnée au fond de l'eau !

L'amiral Kerber, chef d'état-major, que l'amiral Essen avait également laissé sur le *Rurik* pour suivre l'opération en cours, entre dans le carré, un télégramme à la main.

Le commandant du *Rurik*, l'excellent capitaine

de vaisseau Bakhirev, lui cède la place d'honneur.

— Messieurs, dit-il aux officiers qui s'étaient levés, j'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer. Le croiseur allemand *Friedrich Karl* vient de sauter sur une des mines posées la semaine dernière par le *Novik* et par la demi-flottille spéciale.

Un triple hourrah salue cette nouvelle.

— La *Pallada* est vengée, ajoute Bakhirev.

Puis, se tournant vers Kerber : — Je parie que c'est Adrian qui vous annonce cette nouvelle ?

— Vous l'avez deviné, Michel Koronatovitch, répond Kerber. Adrian l'a connue avant même le Grand-quartier allemand.

Ce seul nom d'Adrian met tout le carré en joie : car il n'y a pas dans toute la flotte d'officier plus populaire que le capitaine de vaisseau Adrian Ivanovitch Népénine, chef du service des renseignements en Baltique.

Grâce à lui, toute la côte, jusqu'à la frontière allemande, a été couverte d'un réseau d'observatoires si minutieusement organisé qu'il n'est guère d'événement en Baltique qui ne soit presque immédiatement connu au centre du service des renseignements fixé à Réval. Inversement, les postes côtiers adressent automatiquement aux bâtiments en vue toutes les nouvelles qu'ils sont

chargés de leur transmettre, et l'escadre entière se moque encore de la mésaventure dont un commandant de torpilleur a été victime au début de la guerre : un télégramme n'avait pu lui être remis parce qu'il était arrivé quelques minutes après un appareillage ; un ami zélé imagina de le communiquer aux postes côtiers pour qu'il atteignît son destinataire, et vingt-trois fois de suite, pendant la journée, à la grande joie de toute l'escadrille, les postes signalèrent au torpilleur, à mesure qu'il passait devant eux : « Natacha vous envoie son plus affectueux souvenir. »

L'amiral Kerber aime raconter cette histoire, mais ce qu'il n'ajoute pas, c'est que Népénine, dans l'organisation de son service, a merveilleusement utilisé le hasard. •

Lorsque les scaphandriers russes plongèrent dans l'épave submergée du croiseur *Magdebourg*, coulé à l'entrée du golfe de Finlande, ils trouvèrent en effet un livre que serrait encore dans sa main un officier mort : ce livre était le code des signaux secrets de la Marine allemande que Népénine, en bon allié, communiqua quelques jours plus tard à l'Amirauté britannique. Toute l'escadre de la Baltique, depuis le début de la guerre, peut donc répéter avec confiance : « Adrian ne se trompe jamais. »

Le rythme de l'hélice que scande le bourdonnement des conversations, se ralentit soudain : — Votre Honneur, vient annoncer à Bakhirev un timonier, le bonnet à la main, la passerelle téléphone que le mouilleur de mines *Amour* va nous quitter.

Le commandant du *Rurik* se lève : le dîner du 6 novembre est terminé.

Un à un, les officiers gagnent leur poste de veille ; il ne reste bientôt plus au carré silencieux que Kerber et Roudensky, occupés à déchiffrer les télégrammes qui, sur la table, s'amoncellent.

*
* *

Toutes les deux minutes, les hommes de quart sur la passerelle, engoncés dans leurs cirés huileux, remuent lourdement les bras pour se débarrasser de la neige qui, sur eux, s'épaissit.

Au Nord, le feu suédois de Gotland a disparu, renonçant peut-être à lutter, armé de son seul pinceau, contre une pareille confusion des éléments.

Le mouilleur de mines a fait route sur le banc de Stolpe, afin d'y décharger son précieux fardeau sous les pas des croiseurs allemands.

Quant au *Rurik*, en ligne de file derrière les

croiseurs *Oleg* et *Bogaty*r, il doit rester là en soutien, jusqu'au moment où son poste recevra les trois traits que doit envoyer la T. S. F. du mouilleur *Amour* quand il aura terminé sa mission.

Là, c'est un carré de six milles de côté, que quatre traits de crayon noir délimitent sur les cartes, et que par une puissance d'observation peu commune, les commandants des croiseurs considèrent pour une nuit comme un domaine particulier, bien qu'il y ait autour d'eux des centaines de carrés exactement semblables, fouettés par le vent et caressés dans la nuit par la chute incessante de la neige invisible.

Tout signal est interdit aux croiseurs de peur que la télégraphie ne décèle leur présence.

En revanche, dans les carrés voisins, les torpilleurs allemands de patrouille ne cessent de jaser, et parfois, du poste du *Rurik*, un homme monte sur la passerelle pour apporter lui-même le télégramme incompréhensible qu'il vient d'intercepter et ajouter à l'oreille du commandant Bakhirev : « Je suis sûr, d'après la force de son émission, que celui-là est à moins de dix milles de nous. »

Mais une rencontre paraît si improbable que les croiseurs russes en arrivent à se sentir pres-

que chez eux, dans cet étouffement glacé, où ils poursuivent leur ronde.

D'ailleurs, ce que recherche devant lui l'officier de quart, ce n'est pas l'ennemi, c'est la ratière, ce feu unique que les croiseurs portent à l'arrière et dont le secteur est si étroit qu'il devient invisible pour le bâtiment qui n'est pas strictement en ligne de file derrière lui.

« Deux cents », commande Bakhirev aux machines, parce que la ratière de l'*Oleg* n'est plus qu'une lueur de veilleuse usant sa dernière goutte d'huile. Et le *Rurik* augmentant l'allure, s'élançe à la recherche de la petite lumière perdue.

Deux minutes après : « Cent cinquante aux machines, et la barre quinze à droite. » L'étrave du *Rurik* arrive par le travers de l'arrière de l'*Oleg*. Et le *Rurik* laisse « culer » perdant tout le terrain conquis.

Ce jeu d'accordéon se poursuit interminable : la ratière devient une hallucination, tantôt éblouissante comme un projecteur, tantôt ténue comme l'extrémité d'une allumette qui va noircir ; un rideau de neige la cache, puis on croit voir trois ratières au lieu d'une. Et les esprits songent au mouilleur de mines qui a disparu, lui, sans ratière, et que les patrouilleurs ennemis cernent sans le voir...

Sept heures du matin, par temps bouché. On distingue maintenant la chute des flocons sur l'eau brune, et dans l'Est le ciel bas se teinte de jaune fumeux. L'*Oleg* et le *Bogatyr* émergent confusément de la nuit, et les feux de ratière qui ont été pendant de si longues heures les seuls signes sensibles de leur existence, déchoient au rang de simples lampes : il suffit pour les effacer du petit jour qui, d'ailleurs, satisfait de cette facile victoire, refuse de se donner la peine de grandir.

Sur les croiseurs, toutes les têtes sont tournées vers le Sud : aucun poste n'a reçu les trois traits convenus.

Bakhirev sur la passerelle fume sa cinquantième cigarette : si dans quelques minutes le mouilleur de mines n'a pas reparu, les croiseurs ont l'ordre de marcher à l'ennemi.

Mais la neige a peut-être étouffé les trois traits si menus entre ses flocons onctueux.

A huit cents mètres un navire débouche, portant à sa vergue le signal : « Mission accomplie. »

Le jour paraît un instant plus clair, la neige reprend sa candeur enfantine : mais c'est le carré du rendez-vous qui prend soudain un air étrange.

La petite escadre, dans le matin sombre, dénoue la ronde qu'elle a dansée toute la nuit,

et le mouilleur de mines en tête, à la place d'honneur, file vers les eaux russes en ligne droite, en fendant l'aigre vent d'Est tigré de blanc.

*
* *

Deux maisons blanches, dans leur croûte de neige, dorment au milieu d'un jardin.

Par crainte des avions, aucune lueur n'en filtre ; on n'entend sous les arbres d'autre bruit que la chute à travers les branches de morceaux de neige glacée.

Les deux maisons basses, au toit de tuiles vertes, abritaient autrefois la famille et les bureaux du gouverneur de Mohilev : une préfecture modeste, au fond de la province, où le gouverneur chaque jour traite des affaires médiocres et deux fois par an donne à danser.

Extérieurement, rien n'a changé ; mais quand la porte s'ouvre, de la plus petite des deux maisons, des silhouettes de cosaques, coiffés de l'épaisse papakha de fourrure, se profilent un instant en ombres chinoises, poignard à la ceinture et le long sabre au côté.

Le gouverneur de Mohilev, la petite ville si paisible au bord du Dniepr, a cédé sa place à la Stavka, grand quartier général, qui a établi ses

bureaux dans une des maisons ; la plus petite abrite l'Empereur de toutes les Russies.

De ses fenêtres qui donnent sur le jardin, il pourra contempler, quand le jour sera levé, la vallée au fond de laquelle le Dniepr sinue immobile et glacé, et plus loin, les lisières sombres des premières forêts de sapins.

Demain matin, vers 9 heures, son chef d'état-major, le général Alexéev viendra l'attendre au bas de son escalier, et conduira l'Empereur dans son bureau de la Stavka, bureau immense, à l'échelle de ces cartes qui vont de la mer Blanche au golfe Persique.

Pendant toute la guerre, le Tsar étonnera ses interlocuteurs par ses questions minutieuses et sa connaissance précise des plus petits villages qui avoisinent les cinq fronts de ses armées.

Quand le général Alexéev aura terminé son rapport, l'amiral Roussine, chef d'état-major de la Marine, entrera : sur ses cartes, les continents ne seront plus que d'uniformes taches grises et toute la vie semblera s'être rassemblée au bord des côtes qui fourmillent de coups de sonde et de feux fixes ou à éclats.

Ici encore, le Tsar sera servi par son étonnante mémoire ; il connaît par leurs noms tous les commandants de ses bâtiments.

Le reste de la journée sera consacré aux audiences, aux rapports de l'intérieur : la seule distraction sera une promenade à pied dans les environs de Mohilev, encore pleins des souvenirs de la campagne de 1812.

*
* *

Il est onze heures du soir ; un télégramme vient d'arriver apportant de mauvaises nouvelles.

L'amiral Roussine hésite un instant à troubler la nuit de l'Empereur qui s'est retiré dans la petite maison blanche ; mais l'ordre est formel : toute perte de bâtiment devra être immédiatement communiquée à Sa Majesté, de jour ou de nuit.

Le chef d'état-major de la Marine jette une capote sur ses épaules et sort, avec sa lampe de poche pour guider ses pas tant le jardin est obscur.

Les cosaques de l'Escorte qui veillent, sabre au clair, à la porte de la maison impériale, le laissent entrer ; dans le vestibule à peine éclairé, d'autres cosaques veillent qui, apercevant les aigles sur la capote, se mettent au port d'armes.

Volkov, le valet de chambre de l'Empereur, accourt ;

— Sa Majesté dort-elle déjà ?

— Non, Votre Excellence, elle travaille encore dans son bureau.

— Veuillez lui annoncer que j'ai une affaire à lui soumettre.

Volkov monte l'escalier à pas feutrés. L'amiral froisse nerveusement la dépêche. Les cosaques sont toujours immobiles.

A voix basse, Volkov qui revient annonce :
— Vous pouvez monter.

L'amiral entre dans l'ancienne salle de réception du gouverneur : le piano est encore là dans une encoignure, et la rangée des chaises semble encore attendre les danseuses de Mohilev. Au bout de la salle des fêtes dont le centre est vide, une petite porte ouvre un rectangle de lumière. Le Tsar paraît tranquille et triste comme de coutume.

Ses yeux profondément cernés contemplant Roussine fixement, semblant interroger : « Quelles mauvaises nouvelles apportez-vous encore. »

— Bonsoir Alexandre Ivanovitch, dit doucement le Tsar en tendant la main à l'amiral. Je vous reçois dans cette salle incommode parce qu'il dort à côté de mon cabinet de travail et que je ne veux pas le réveiller.

— J'ai aujourd'hui, dit Roussine d'une voix volontairement étouffée, une chose particulière-

ment désagréable à annoncer à Votre Majesté Impériale.

Le visage du Tsar reste immobile dans l'attente de ce nouveau coup du sort. Ses yeux seuls reflètent pendant une seconde une expression de souffrance plus aiguë.

Peut-être songe-t-il qu'il est né pour le malheur en la fête de Saint Job.

Il parcourt rapidement des yeux le télégramme.

« *Rurik* gravement avarié. Brouillard, houle et glaces interdisent jusqu'à ce moment tout essai de sauvetage. Navire prêt à être évacué. État-major et équipage au-dessus de tout éloge. »

— Votre Majesté Impériale, dit Roussine, un pareil télégramme ne laisse pas beaucoup d'espoir.

Le Tsar reste silencieux. Il connaît assez la mer pour se représenter très exactement ce que signifient ces trois mots : « Brouillard, houle, glaces. »

— Il faut hâter, prononce-t-il, l'achèvement des croiseurs de bataille. Quand pourront-ils entrer en ligne ?

— Pas avant l'été de 1917, en y travaillant jour et nuit. Le *Rurik* est, peut-être était, notre seul bâtiment rapide et puissamment armé !

— Je le sais, cher Alexandre Ivanovitch, dit l'Empereur, essayant de réconforter son chef

d'état-major consterné. Pour l'amour de Dieu, ayez confiance ; si la Providence s'en mêle, le *Rurik* peut encore atteindre Cronstadt, être réparé. Allez dormir et prévenez-moi des télégrammes que vous recevrez. J'ai encore bon espoir.

L'amiral Roussine retourne chez lui, tandis que le Tsar rentre dans son bureau qui restera éclairé jusqu'à deux heures du matin.

Mais l'Empereur ne s'est pas assis devant sa table de travail ; il va doucement de long en large dans la pièce, se demandant si cette malchance qui le poursuit ne sera pas conjurée par toute sa bonne volonté et par l'héroïsme tenace de sa flotte.

De temps à autre il écoute à la porte de sa chambre si le Tsarevitch, ce fils chéri dont il n'a pas voulu se séparer, dort toujours paisiblement.

Et peut-être compare-t-il involontairement cette petite maison qui abrite toute la fortune de l'Empire, et ce *Rurik* qu'une flotte entière essaie d'arracher à la mort malgré la houle, le brouillard et les glaces.

Et peut-être aussi, le même pressentiment qui lui dictait tout à l'heure des paroles d'espoir à l'amiral Roussine, lui fait-il savoir que le *Rurik* seul sera sauvé.

IV

DANS LE GOLFE DE RIGA

Le timonier Chilov, accoudé à la rambarde, pendant son quart de nuit, admira une fois de plus l'adresse du commandant qui, penché sur sa carte, mesurait les distances avec les pointes de son compas.

Et il se mit à rire, car ce compas qu'une main promenait lui rappela les pattes grêles des hérons qu'il rencontrait autrefois aux bords des étangs, lorsqu'il allait chasser la bécassine et le canard sauvage.

Chilov, en effet, avait été brusquement transplanté du gouvernement de Koursk, en Baltique, à l'âge de vingt et un ans, et malgré six semaines de dégrossissement dans un dépôt des équipages, et malgré les trois mois qu'il avait passés à l'école de timonerie, il était resté sur mer fidèle à ses habitudes paysannes.

Le gouvernement de Koursk est à la Marine russe ce qu'est l'Auvergne à la Marine française, et seule une rivière lente, la Seim, sépare ses collines boisées des steppes sans fin de la Petite-Russie.

Aussi Chilov n'avait-il pas manqué, lors de sa première traversée, de comparer le champ stérile des vagues, à l'ondulement sur la steppe des champs de seigle ou de blé que creuse le vent tiède de juin, et tous ses camarades s'étaient moqués de sa surprise lorsque la canonnière *Sivoutch*, titubante ou cabrée, avait commencé une danse inconnue des conducteurs de chars qui, traînés par de petits chevaux à longues crinières, s'avancent imperturbables dans la houle blonde des épis.

Mais si le timonier Chilov constata que le commandant du *Sivoutch* manœuvrait son compas avec autant d'adresse que de coutume, il ne fut pas sans remarquer son air soucieux et le laconisme de ses ordres.

Le *Sivoutch* était un de ces bâtiments que construisent les Marines dans leurs crises de découragement ou d'impécuniosité.

Il datait du lendemain de la guerre russo-japonaise, d'un moment où le gouvernement russe sans crédits et sans programme naval bien arrêté avait pourtant senti la nécessité de « faire quelque

chose ». Il avait alors décidé la construction de quatre canonnières, déplaçant à peine 1 000 tonnes, et dont la vitesse le disputait en faiblesse à l'armement.

Mais pour compenser ces infériorités, il leur avait donné des noms glorieux, portés par des prédécesseurs illustres : *Sivoutch*, *Koréetz*, *Bobr* et *Guiliak* ; puis, n'apercevant pas sur les côtes de la métropole l'emploi de ces quatre canonnières, il les avait envoyées en Extrême-Orient pour y défendre sur le fleuve Amour les intérêts russes, le long de l'interminable frontière chinoise. Mais l'éclat de leur baptême n'avait pu leur donner la stabilité qui leur manquait : les quatre canonnières ayant failli chavirer avec ensemble entre Malte et Bizerte, furent rappelées en hâte sur les côtes de la Baltique.

La guerre les y trouva, et lorsque pendant l'été de 1915 les troupes allemandes menacèrent la ville de Riga, le *Sivoutch*, commandé par le capitaine de frégate Tcherkassov, reçut, avec le *Koréetz*, l'ordre d'aller soutenir l'extrême flanc droit de l'armée russe, qui désespérément luttait pour sauver la ville, sous les ordres du général bulgare Radko Dmitriev¹.

1. Ambassadeur de Bulgarie à Pétrograd, le général Radko Dmitriev s'était en août 1914 engagé comme

La Marine dut bientôt envoyer à ces canonniers de nouveaux renforts : la pression des Allemands s'accroissant en effet chaque jour, le Grand Quartier craignit une irruption des escadres ennemies dans le golfe de Riga ; ce passage de vive force eût été suivi d'un débarquement qui eût permis de prendre à revers les troupes de Radko Dimitriev et de rejeter peut-être jusqu'à Réval le point de soudure du front russe et des flots de la Baltique.

Or ce golfe de Riga n'avait que deux portes, l'une, la passe d'Irbène, était défendue par plusieurs champs de mines, mais les grosses batteries du cap Zerel qui devaient en compléter la protection ne pouvaient être prêtes avant l'été de 1916 ; l'autre, la passe du Moon-Sund, n'était accessible qu'aux bâtiments de faible tirant d'eau, et les travaux de dragage qui devaient la rendre praticable aux cuirassés venaient à peine de commencer.

Tout l'effort de la Marine allemande portait sur la passe d'Irbène : chaque nuit patiemment sous la protection de leurs cuirassés, les dragueurs

volontaire dans l'armée russe. Il devait se distinguer à la tête d'une armée dans les Carpathes, puis autour de Riga.

Les bolchevistes le fusillèrent au Caucase en 1919.

germaniques s'efforçaient d'ouvrir à leurs escadres un chenal sûr à travers les champs de mines ; chaque nuit les mouilleurs de mines russes s'acharnaient à combler les vides creusés par les dragues allemandes, à nourrir la passe d'une ration toujours égale de coton-poudre et de fulminate de mercure.

Si bien qu'aucun état-major ne savait plus exactement où il en était.

Les Russes avaient poussé des cris de victoire en réussissant à introduire dans le golfe leur vieux cuirassé *Slava* destiné surtout à soutenir le moral des flottilles ; mais la *Slava*, après cette réussite, si elle eût essayé de ressortir, eût trouvé complètement brouillée la serrure de la porte.

Dans le port de Riga cependant, au centre même de toute cette agitation, régnait un calme complet : et les deux canonnières *Sivoutch* et *Koréetz* accostées aux quais avaient attendu, après avoir vaillamment combattu pendant plusieurs semaines, des ordres de l'État-major général ; l'écho des combats voisins n'y parvenait qu'assourdi, et si le timonier Chilov entendait dire à ses camarades qu'il devenait imprudent de laisser seules dans l'immense port vide, ces deux canonnières somnolentes, il haussait les

épau'es avec cette indifférence qu'il avait acquise aux bords de la Seim.

Le matin de ce jour là, 19 août, le commandant Tcherkassov avait pourtant donné l'ordre au chef mécanicien d'allumer les feux, et la nouvelle avait été accueillie avec joie au poste d'équipage ; la plupart des hommes ayant laissé leurs familles à Helsingfors avaient pris en horreur ces quais silencieux de Riga, et ces miroirs d'eau des bassins qu'aucun sillage ne blessait plus.

Chilov était resté calme, Helsingfors et Riga étant également éloignés du Gouvernement de Kursk.

A midi, le *Sivoutch* avait commencé de ressusciter : les veines et les artères de ses tuyautages étaient devenues tièdes, puis brûlantes, et les joints, mal étanchés, s'étaient mis à siffler et à cracher des jets de vapeur, comme aux premières chaleurs, des serpents depuis longtemps engourdis.

Cette rumeur stridente exaspérait le commandant Tcherkassov.

A chaque appareillage, il faisait monter sur la passerelle l'officier mécanicien, et lui reprochait comme une faute de tact de faire autant de bruit avec des moteurs de huit cents chevaux,

que s'il avait conduit les machines d'un croiseur de bataille.

— Quelle vitesse pourrons-nous donner aujourd'hui demanda Tcherkassov.

— Notre record est de treize nœuds répondit bravement le chef mécanicien : ce n'est pas une vitesse de fuite, pour courir comme un lièvre de torpilleur, mais c'est bien assez pour attaquer, si nous engageons le combat. Je vous promets dans ce cas-là de fournir treize nœuds et demi.

Chilov qui se trouvait à côté des interlocuteurs approuva fort les propos du chef mécanicien : treize nœuds était une vitesse bien suffisante pour courir sus à l'ennemi !

A trois heures précises les amarres avaient été larguées : sur le quai, des soldats qui flânaient avaient consenti à prêter la main à la manœuvre, mais ils avaient grommelé en voyant partir les deux canonnières : « Ah ! cette marine, c'est toujours la même chose. Dès qu'on a besoin d'elle, à terre, elle s'en va ! »

Et les deux canonnières étaient sorties en ligne de file, *Sivoutch* en tête.

Au sémaphore un signal était resté battant longtemps après leur départ : « Nous remercions nos frères les marins pour l'aide efficace qu'ils nous ont donnée. »



Où allait-on ? Aucun membre de l'équipage ne le savait.

Le matin même, les cuisiniers qui étaient descendus s'approvisionner à terre, avaient rapporté avec leurs quartiers de viande et leurs paniers de légumes, d'étranges nouvelles : la passe d'Irbène, prétendaient certains, avait été forcée par l'escadre allemande ; les canonnières, disaient les autres, allaient soutenir le cuirassé *Slava* avarié ; d'autres encore affirmaient que le *Sivoutch* ferait route directement vers le Nord, c'est-à-dire vers la passe du Moon-Sund.

Les hommes du *Sivoutch* cependant ne manifestaient aucun énervement, et Chilov regardait toujours les jambes de héron du compas qui couraient sur la carte.

On n'entendait aucun de ces bruits qui accompagnent d'ordinaire les premières heures après l'appareillage : cris des sous-officiers qui mettent la bordée de quart à l'appel, tintement des gamelles dans la cuisine, rires des hommes qui sortent du poste et qui s'ébrouent, surpris par la gifle du vent salé.

Le *Sivoutch* semblait armé par des muets.

Son commandant abandonna la carte et fit

quelques pas, puis il s'immobilisa et enleva sa casquette : sur la passerelle avait surgi la robe noire de l'aumônier qui tenait dans la main gauche une bouteille d'eau bénite.

Il s'arrêta à tribord auprès de Chilov, trempa sa main droite dans l'eau et traça en l'air une grande croix ; il traça de même une seconde croix à babord, puis redescendit, sans avoir dit un seul mot, bénir les batteries et le pont.

Le commandant reprit sa promenade et pour la quatrième fois, Chilov fut envoyé au poste de T. S. F. pour demander si, malgré le brouillage des Allemands, un signal russe avait pu être intercepté.

Ce fut le télégraphiste lui-même qui vint apporter la réponse :

— Votre Honneur, dit-il tout bas à Tcherkassov, permettez-moi de vous prévenir que les bâtiments ennemis s'approchent. Je les reconnais tous au son de leurs voix. J'ai pourtant réussi à capter quelques morceaux de message qui doivent provenir du *Pogranitchnik*.

Les chiffres de ces débris de signaux furent immédiatement couchés sur les grilles, et livrèrent leurs fragments de nouvelles : « Le chef de la 6^e flottille : l'ennemi a franchi le détroit d'Irbène et entre en force dans le golfe de Riga. Le

Novik commandé par le capitaine de frégate Behrens a eu un court engagement avec l'*Augsbourg*. Ordre à tous les bâtiments légers de rallier la passe du Moon-Sund où le torpilleur *Donskoy Kazak* en grand'garde aura son projecteur allumé pour servir de guide aux retardataires... *Donskoy Kazak* aux prises avec l'ennemi qui s'est retiré... »

Ainsi les bâtiments ennemis sillonnaient déjà les eaux sombres où les deux canonnières naviguaient. La passe d'Irbène franchie, les forces germaniques, comme le poison qui a réussi à pénétrer dans une artère, allaient contaminer tout le golfe de Riga qui demain serait mort pour les Russes, lorsque le cœur — Riga lui-même — aurait cessé de battre.

L'obscurité seule pouvait désormais sauver le *Sivoutch* en lui permettant d'atteindre invisible la passe de Moon-Sund.

— Quatorze nœuds aux machines, commanda Tcherkassov, et tout le monde au poste de combat.

Lancées à toute allure, les machines firent vibrer le *Sivoutch* sur les eaux empoisonnées.

Le timonier Chilov continuant à fouiller la nuit, éteignit sa cigarette, craignant que la faible lueur rose pût déceler à l'ennemi la présence de la

canonnière. Il n'éprouvait nulle inquiétude, bien qu'il eût compris la signification des ordres du commandant : mais tant de fois depuis douze mois de guerre, il avait attendu vainement l'ennemi au poste de combat, qu'il n'arrivait pas à croire à la possibilité d'une mauvaise rencontre dans cette tiède nuit d'été ! Un combat naval est toujours une surprise, même pour l'assaillant.

Celui-là surprit Chilov dans le même temps qu'il évoquait les paisibles nuits de Petite-Russie qu'il avait à maintes reprises passées dans la steppe, à veiller sa troupe de chevaux.

La canonnière *Sivoutch* sortit tout entière de la nuit. Chilov aveuglé crut d'abord qu'un coup de projecteur venait de l'éblouir. Mais ce projecteur n'envoyait pas que de la lumière ; et puis il y avait eu quatre lueurs différentes. Le *Sivoutch* oscilla comme s'il venait de recevoir un aérolithe sur son pont déchiré : c'était un obus qui n'avait pas explosé.

Chilov entendit à ce moment le commandant crier :

— Tirez, mais tirez donc ! Feu continu. Vous voyez bien que ses obus n'éclatent pas. Nous l'avons. Ce n'est qu'un torpilleur.

A deux cents mètres à peine sur babord, le timonier distingua une longue silhouette noire

de bâtiment. Mais était-ce la nuit qui grandissait étrangement ce torpilleur, ou bien était-ce le commandant qui se trompait ?

Une nouvelle salve allemande s'abattit de plein fouet sur le *Sivoutch*. La pièce arrière démontée arrêta son tir et les servants blessés rampèrent sur le pont, cherchant un abri non pas contre les obus, mais contre le faisceau des projecteurs ennemis qui leur donnaient l'impression d'être de vivantes cibles : tout un groupe se réfugia à l'ombre d'une embarcation trouée.

Le projecteur du *Sivoutch* s'alluma un moment, cinq secondes, puis s'éteignit dans un halo roux, et le *Sivoutch* ferma les yeux pour mourir.

— Radio, cria le commandant à Chilov en lui remettant un morceau de papier, et en clair. Chilov descendit au poste de T. S. F., en courant.

Remonté sur la passerelle il entendit crépiter les premières étincelles du message qui disait : « Attaqué à 15 milles par travers Kuno. Combat... »

Une troisième salve ennemie abattit le grand mât en arrachant l'antenne.

Sur le *Sivoutch* un canon servi seulement par des officiers tirait encore.

Chilov ne recevant plus d'ordres, et ne sachant comment se rendre utile, s'efforça d'introduire une bande dans la mitrailleuse de la passerelle qui n'avait plus de servant.

Sur le bâtiment ennemi, quelqu'un prit un porte-voix, répétant trois fois de suite le même cri.

Tcherkassov hurla : — Mais non, je ne veux pas me rendre. C'est un honneur pour le *Sivoutch* de se battre seul contre un croiseur allemand¹.

Le commandant n'avait plus de casquette ; un éclat avait déchiré son veston et sa figure était couverte de sang.

— Vive le commandant ! cria Chilov enthousiasmé qui venait de réussir enfin à faire partir la première balle de sa mitrailleuse. Mais son cri se perdit dans le tumulte et ne fut repris par personne.

Les débris de ferrailles rougis qui représentaient le pont du *Sivoutch* se soulevèrent. Chilov tomba.

La pièce que servaient les officiers tira son dernier obus, et le *Sivoutch* chavira.....

1. En réalité les canonnières *Sivoutch* et *Koréetz* se trouvaient en présence de toute une escadre allemande composée des dreadnoughts *Posen* et *Nassau*, des croiseurs *Augsburg* et *Pillau* et de 25 contre-torpilleurs.

Lorsque Chilov eut repris ses sens, grelottant et blessé pendant le combat sans qu'il s'en fût aperçu, il entendit un commandement dans une langue étrangère et rude : et la compagnie de garde du cuirassé allemand *Posen*, devant qui défilait le groupe des vingt rescapés du *Sivoutch*, correctement présenta les armes afin de rendre à Chilov, paysan du Gouvernement de Koursk, les honneurs qui lui étaient dus.

Mais avant d'être conduit prisonnier à l'infirmerie, du pont du *Posen*, Chilov eut le temps d'apercevoir à quelques milles dans le Nord Est, un projecteur braqué vers le ciel : c'était celui du *Donskoy Kazak*, en grand'garde devant Moon-Sund, la passe du salut et qui attendait les retardataires ¹.

1. L'escadre allemande, composée des meilleures unités de la flotte de Haute-Mer, subit de telles pertes dans le golfe Riga, qu'elle ne put y rester plus de trois jours. En effet, le *Novik* coula le torpilleur *V-99* et avaria le *V-100*. Quatre torpilleurs allemands sautèrent sur des mines. Enfin, le croiseur de bataille *Moltke* fut atteint par une torpille du sous-marin britannique *E-1*, tandis que le petit croiseur *Thétis* s'échouait sur la côte pour ne pas couler. La marine russe sauva ainsi Riga.

VERS LA FRANCE

Le capitaine Smith, qui commandait l'*Earl of Forfare* ne desserrait jamais les dents.

Le second, qui n'était connu que sous le nom de « number one », ne paraissait à aucun moment sur le pont.

Quant à l'officier mécanicien, Clarence Preston, il avait horreur de ses machines, et passait tout le jour assis dans sa cabine ; à chaque heure, chronomètre en main, il comptait négligemment les pulsations de l'appareil moteur ; puis, ayant vérifié que le poids du cargo était normal pour l'allure fixée, il reprenait sa rêverie : l'allure fixée était d'ailleurs de huit nœuds, quelles que fussent les circonstances de temps et de latitude, et elle correspondait à soixante-quatorze tours de la machine par minute.

Après ce haut état-major venait la maistrance, qui était à la vérité représentée par un seul sous-officier : le maître d'équipage, un colosse blond, auquel incombait la police du bord. Un humoriste, qui avait certainement rencontré ce maître d'équipage, a écrit qu'une certaine police est aisément reconnaissable à cette ressemblance qu'elle offre avec ceux dont elle est censée nous préserver.

Quant à l'équipage, il se composait de vingt-quatre hommes, ou plus exactement de vingt-quatre « natives » ; leur couleur allait de l'ébène au jaune citron et leur nationalité était à ce point incertaine et diverse qu'une mappemonde pivotante, utilisée comme jeu de roulette, en eût donné une idée moins confuse que le registre du bord.

Il y avait enfin l'*Earl of Forfare* lui-même, petit cargo noir et poussif de trois mille tonnes, doué d'une cheminée ridiculement grêle, à la mode de 1880. Il ne marchait encore ses huit nœuds que par respectabilité, à cause de cette feuille de coquelicot rouge qu'il portait à son mât de pavillon.

Il y a comme cela de par le monde des centaines de cargos auxquels il suffirait d'enlever l'Union Jack qu'ils portent à l'arrière, pour les

voir s'ouvrir en deux et se décomposer sur place : tant qu'ils sont britanniques, ils tiennent.

Depuis dix ans, l'*Earl of Forfare* transportait du charbon du Cap à Sainte-Hélène avec une parfaite indifférence. L'état-major et le maître d'équipage ne divisaient pas l'existence en jours et en nuits, comme ont accoutumé de le faire les autres mortels ; non, leur vie comprenait deux parts inégales : la plus importante de beaucoup se passait à la mer, à se faire laver la figure par les vents et les houles de l'Atlantique Sud ; la seconde dans les tavernes les plus obscures à reposer leurs yeux las des horizons trop vastes, et faire leur plein d'alcool, tandis que le cargo faisait son plein de charbon. Ces deux parties étaient liées par une descente ou une montée dans les rues du Cap ou de Sainte-Hélène selon que le cargo arrivait ou repartait ; au moment des départs, toute la marmaille des ports faisait escorte aux quatre hommes, en les poursuivant de ses railleries, tandis que les gamins les plus hardis organisaient une ronde autour de Clarence Preston en chantant « Barbe rousse », car, contrairement à l'usage britannique, l'officier mécanicien portait une rougeoyante barbe de fleuve.

La guerre durait depuis un an, et le prix du fret avait déjà septuplé.

Au Cap, l'officier chargé du « Naval Transport Office » avait inscrit sur son registre : « *Earl of Forfar*, 3 000 tonnes — à réquisitionner en dernier lieu. »

Les sous-marins allemands obligèrent le N. T. O. à en venir assez rapidement à ce dernier lieu, et à prier le cargo de venir se mettre à sa disposition, dans les eaux de la Grande-Bretagne.

Le capitaine Smith, passant cette fois-là au large de Sainte-Hélène, enleva sa casquette en souvenir de tout le gin qu'il y avait bu, et revint flegmatiquement dans l'hémisphère Nord, toujours à huit nœuds.

La manière dont les quatre britanniques avaient arrangé leur existence offrait cet avantage de ne pouvoir être modifiée par quelque déplacement que ce fût sur les mers du globe : seule la cargaison de leur navire varia quelquefois : tonnes de charbon à Cardiff, balles de coton à New-York ou minerai de fer à Bilbao. Un jour de juillet 1916, ce fut : « Russes à Arkhangel. »

Le capitaine Smith n'allait pas ouvrir la bouche pour si peu

D'ailleurs, ce furent les marins de la Grande-Bretagne qui découvrirent au xvi^e siècle le port d'Arkhangel, alors qu'ils étaient en train de chercher par le Nord la route de la Chine et des Indes. Cette découverte leur fut agréable, parce que la Russie, n'ayant encore aucune fenêtre sur la mer, comme disent les manuels de géographie, une ouverture, même fût-elle percée du côté du jardin, devait permettre à l'Angleterre de monopoliser le commerce de Moscovie. Il y eut dispute à ce sujet devant l'unique fenêtre entre les auteurs de la découverte, les Hollandais et les Espagnols.

Mais l'enjeu de la dispute perdit toute importance dès que Pierre le Grand eut posé Saint-Pétersbourg au bord de la Néva royale. Et lorsque les régiments vainqueurs de Potemkine eurent ouvert à l'Impératrice Catherine vers la mer Noire cette avenue bordée de faux villages en fêtes, dont souriaient M. de Ségur et le prince de Ligne, Arkhangel, au bord de son cercle polaire, tomba dans le plus juste oubli.

Si un port mérita jamais d'être oublié, ce fut bien celui-là, sur la frontière de ces deux plaines, l'une d'eau visqueuse et l'autre de marais, qui ne se distinguent l'une de l'autre que pendant quelques mois d'été, et que l'hiver confond sous

la même couche de glace, des rochers de Finlande aux dernières falaises du Kamtchatka.

Sur plusieurs milliers de kilomètres le long de l'Océan Arctique, la toundra borde en effet l'extrême Nord de l'Europe et de l'Asie, bordure incertaine où semble manquer l'ourlet du couturier, déchirée d'ailleurs par quelques grands fleuves dont les noms constituent aux mémoires civilisées, une réserve de mystère dans un monde trop connu : le Mésène, l'Ob, l'Enissey, la Léna.

La toundra marécageuse n'est qu'un désert gelé pendant les deux tiers de l'année ; la vue n'y est arrêtée de loin en loin que par des buissons d'arbres nains, et les plus hauts sapins de cette contrée disgraciée ne fourniraient que des arbres de Noël à peine convenables pour les familles les plus modestes.

Un peu au-dessus de ces sapins, les « yourtes » élèvent leurs cônes bruns et velus ; ce sont les tentes faites de peaux, où les nomades de ce Sahara humide et froid s'abritent, tandis que paissent autour d'eux les troupeaux de rennes qui représentent l'unique fortune de ces Lapons misérables, leur fournissant à la fois le logement, le vêtement et la nourriture. En hiver, les loups, les ours et les rennes sauvages parcourent ces

étendues blanches et mortes. Dès que paraît le soleil, des nuées de cygnes, d'oies, de canards, de bécassines et de plongeurs viennent s'abattre sur la mer, sur les rivières et sur les lacs innombrables, tandis que de la terre humide montent les armées de mouches, de moustiques, de mosquitos et de taons que les indigènes désignent communément sous le nom de « gnousse », qui signifierait, si le mot existait, « odiosité ».

Sur cette côte ingrate, au fond d'une baie commode que forme l'estuaire de la Dvina du Nord, Arkhangel abandonnée somnolait en 1914, à quinze cents kilomètres du front le plus proche.

Les croiseurs *Gæben* et *Breslau* en bouchant les Dardanelles, les mines allemandes et neutres en obstruant les portes de la Baltique, allaient, par un caprice du destin, réveiller ce port glacé, et lui rendre l'importance qu'il avait perdue depuis deux siècles.

Pour recevoir par cette unique ouverture les munitions et les armes que lui envoyaient ses Alliés, la Russie dut bâtir des quais, édifier des grues, élever des entrepôts, construire des voies ferrées. De toutes les parties de l'Empire, la main-d'œuvre afflua : du Centre vinrent d'abord des hommes maigres, à longues barbes, vêtus de chemises blanches et de pantalons rayés.

On leur adjoignit des Petits-Russiens lents, aux longues moustaches tombantes, puis des Tartares trapus et bruns, des Lithuaniens taciturnes, enfin, des Arméniens, des Lapons, des Chinois.

Toutes les marines du monde apprirent le chemin de ce port désolé ; des sous-marins allemands les y suivirent, contre lesquels il fallut prendre des mesures de défense ; un front cosmopolite s'établit aux rives de la mer Blanche, et ce fut là que vint s'embarquer la brigade spéciale russe que les Alliés avaient décidé d'utiliser sur le front occidental : l'*Earl of Forfare* entra ainsi dans l'Histoire.

*
* *

A un mille dans le Nord-Ouest, le cargo *Phrygie* ouvrait la marche, portant l'état-major de la Brigade que commandait le général Marouchevsky ; ensuite venait l'*Emir*, qui, plus rapide et mieux armé que ses deux compagnons, devait protéger le convoi, en faisant fonction de patrouilleur ; en queue, l'*Earl of Forfare* portait le premier bataillon du 5^e régiment spécial, c'est-à-dire à peu près 1 000 hommes avec leurs officiers.

Les Alliés, en somme, ne s'étaient pas mis en frais. Mais le soleil avait bien fait les choses pour la soirée du départ, le 20 août 1916. Après plusieurs effets de feux de bengale faciles, mais assez réussis, dans les tons acidulés, il venait de disparaître, et l'eau laiteuse était sans reflet comme si quelque Cléopâtre fantastique était venue dissoudre dans la coupe de la mer Blanche, une perle d'innombrables grains.

Depuis six heures, le convoi avait quitté le port et la côte était déjà hors de vue.

Les soldats, dont aucun n'avait, avant ce jour, aperçu la mer, considéraient cette traversée comme une distraction après la vie monotone des tranchées, et s'ils avaient entendu parler des dangers de la guerre sous-marine, ils s'en faisaient une idée si confuse, que l'existence qu'ils allaient mener pendant trois semaines leur semblait sans périls à côté de celle qu'ils avaient vécue sur les hautes cimes des Carpathes, dans les marais de Pologne ou dans les forêts de la Prusse orientale.

La gaité régnait sur la plage avant de l'*Earl of Forfare*, assombrie par le crépuscule interminable.

Des groupes de danseurs s'étaient formés pour exécuter sur la mer calme les pas les plus

compliqués des danses russes, du kazatchok petit-russien, à la lezguinka du Caucase.

Autour d'eux, les hommes chantaient :

Russie, Notre Mère, Russie notre Mère,
Notre Russie est-ce Ta gloire
Qui se répand ainsi au loin ?
C'est la gloire de Platov, le cosaque,
Platov le cosaque était intelligent,
Et se rendit chez le Français,
Le Français ne le reconnut pas,
Et le prit pour un simple marchand.
Notre Mère, Notre Mère, c'est la terre
[de Russie.

Ce rappel du fameux Platov, qui conduisit à Paris les cosaques en 1814, peut-être n'était-ce pas le moment de l'évoquer ? Mais les soldats du premier bataillon n'y voyaient aucune malice : ils se réjouissaient d'aller se battre à côté des armées alliées, car chacun sait qu'il est beaucoup plus difficile de faire la guerre tout seul, de son côté, que de marcher à l'ennemi bras dessus, bras dessous. Ils se réjouissaient surtout, après des années de lutte sur un front où le manque de fusils, de canons et d'avions avait si souvent brisé leur élan, de pouvoir attaquer désormais, sans avoir à compter leurs cartouches, et à redouter le vide des caissons de l'artillerie : ils n'en seraient plus jamais réduits à repousser les

assauts de l'ennemi à coups de briques. Les Alliés, qui regorgeaient de matériel, se plaignaient de manquer d'hommes; la Russie leur envoyait ses hommes, les meilleurs naturellement, ceux de la brigade spéciale, dont le premier bataillon était, bien entendu, le plus valeureux.

Enfin, au désir de montrer aux Alliés ce que les Russes savaient faire, se joignait, dans l'âme du Premier bataillon, une curiosité légitime à l'égard des méthodes de guerre sur le front occidental : les soldats sentaient confusément que les conditions de la lutte n'étaient pas les mêmes, mais ils n'arrivaient pas à comprendre ces batailles acharnées, qui aboutissaient à une avance de trois cents mètres, ou à la conquête d'une simple maison de passeur. Ils étaient habitués aux avances et aux retraites rapides, sur plusieurs centaines de kilomètres, et les anciens du premier bataillon évoquaient fréquemment leur avance foudroyante en Prusse orientale, au mois d'août 1914, quand ils avaient contribué à sauver Paris, ce Paris qu'on allait enfin connaître.

Pour tous ces motifs, les chants et les danses, sur l'avant de l'*Earl of Forfare*, se prolongèrent jusqu'à la nuit faite.

Par crainte des sous-marins, toute lueur était interdite : les groupes se dispersèrent, et les

soldats descendirent dans la batterie pour y dormir, tout habillés dans leurs couvertures.

On n'entendit bientôt plus sur le pont vide que le pas des factionnaires, et les soixante-quatorze soupirs de la machine à chaque minute.

Juste et triste, une voix sur l'avant rompit une dernière fois le silence, et un chant s'éleva, doux comme une piqûre de morphine :

Aujourd'hui c'est le dernier jour
Que je m'amuse avec vous mes amis,
Demain matin dès l'aube,
Toute ma famille va pleurer.

Sur la passerelle où l'unique lampe rouge, placée au-dessus du compas éclairait l'homme de barre, un veilleur se pencha pour discerner l'ombre qui chantait.

La voix reprit :

Vont pleurer mon père et ma mère,
Va pleurer aussi ma bien-aimée
Avec laquelle je vivais si heureux.
Permetts-moi, permetts-moi mon amie,
De t'embrasser une dernière fois.

Un factionnaire toucha l'épaule du chanteur :
— Mais Dieu permettra qu'elle ne t'oublie pas, ta bien-aimée ; quand tu la reverras, tu auras gagné quatre croix de Saint-Georges. Et mainte-

nant, couche-toi, sans cela tu m'attirerais des ennuis de la part du sous-officier de ronde.

Et le soldat descendit, qui venait de découvrir toute l'amertume et toute la tendresse que peut verser aux cœurs sensibles une nuit de solitude entre le ciel et l'eau.

*
* *

Bien que toute vente d'alcool fût interdite en Russie pour la durée de la guerre, l'état-major de la *Phrygie* avait apporté de France quelques caisses de vin de Champagne, la loi russe territoriale ne s'appliquant évidemment pas sur mer.

Une de ces caisses parvint sur l'*Earl of Forfare*, où les officiers jugèrent l'occasion propice pour boire à la fraternité des armées alliées : mais il fallait du moins que les Alliés fussent représentés par un délégué. Il était impossible de songer au commandant pour remplir le rôle, puisqu'il était muet.

Les officiers se mirent aimablement en quête du second invisible, et finirent par découvrir, ins'allé près des cuisines, un individu maigre, portant casquette et tricot bleu, qui affirma être le « number one » quand on lui eut expliqué qu'il s'agissait de boire.

La cérémonie fraternelle fut célébrée sur le pont.

A la seconde bouteille de Champagne, le number one se leva et prononça quelques paroles d'autant plus émouvantes qu'aucun des officiers ne comprenait le langage britannique.

Chaque officier lui répondit en russe excellemment, et les chants commencèrent quand la cave fut vidée. Le second hilare s'esquiva et gagna la passerelle pour faire part au commandant de sa joie d'avoir compris le sens de la fraternité des peuples.

Le capitaine Smith le reçut écarlate et rogue. Attisée peut être par le dépit qu'il ressentait de n'avoir point été convié à ces touchantes libations, sa colère enfin éclata, et le contraignit de parler.

— L'alcool, Sir, est défendu à mon bord, quand je remplis une mission militaire. Vous ne boirez plus ou vous aurez affaire à moi.

Ahuri par ce long discours, le second, craignant que sa dignité ne fût compromise aux yeux de ses nouveaux amis qui, du pont, contemplaient la scène, répondit insolemment :

— Je boirai quand je voudrai, et autant que je voudrai, en dehors de mes heures de service !

— Well ! répondit seulement le capitaine Smith.

Lentement, il déboutonna sa redingote, l'enleva, la posa sur la table des cartes, à côté de sa casquette à écusson doré, et retroussa ses manches de chemise.

Le second avait compris : il en fit autant avec un peu moins de majesté.

Ce fut un dur combat : son issue allait montrer si le capitaine Smith était apte, ou non, à commander l'*Earl of Forfare*. Le principe du commandement fut maintes fois compromis, car le second, légèrement ivre, ne ménageait pas ses coups. L'*Earl of Forfare* fit quelques embardées, le timonier qui était à la barre ne voulant rien perdre d'un spectacle si singulier.

Finalement, d'un direct dans les côtes, le capitaine envoya le number one rouler sur la passerelle en abord. Le vaincu resta quelques secondes immobile : la preuve était faite, et le capitaine Smith avait raison. Satisfait d'avoir rétabli sur un point du globe l'ordre britannique, le commandant remit tranquillement sa redingote et sa casquette écussonnée, tendit la main à son second encore étourdi, pour l'aider à se relever, et ralluma sa pipe sans mot dire.

En bas, les Russes continuaient à chantonner en souriant.

*
* *

Le lendemain matin, le canon tonna.

La palette qu'offre aux yeux du soleil la mer du Nord paisible avait été consciencieusement nettoyée par la nuit ; aucun jaune de chrome, aucun rouge vermillon ne la salissait encore de ses reflets ; un anneau de brume cernait l'horizon étroit, voilant les silhouettes bleues des patrouilleurs responsables dans ce secteur de la sécurité du convoi.

Depuis que les trois cargos avaient atteint des eaux réputées dangereuses, de zone en zone, les patrouilleurs, en effet, se passaient les uns aux autres la brigade russe, comme on voit les maçons, le long d'une échelle, assurer la montée continue des briques.

Or, c'était du côté des patrouilleurs que les premiers coups étaient partis.

« Alerte », signala la *Phrygie*.

Ce simple mot fit sur deux des cargos l'effet que produit sur un homme normal l'absorption d'une dizaine de whiskys : ils se mirent instantanément à zigzaguer à toute allure.

L'*Émir*, plus rapide que les deux autres, se

livra à une sorte de danse de Saint-Guy qu'il ponctua de quelques coups du canon pour enfants qu'il portait à l'arrière.

Sur l'*Earl of Forfare*, officiers et soldats étaient accourus sur le pont, plus surpris qu'inquiets : leurs quinze jours d'embarquement leur avaient fait oublier qu'il y avait la guerre.

Le capitaine Smith, sur sa passerelle, semblait ne s'être aperçu de rien. Il ne daigna même pas répondre au signal insultant de son chef de file, la *Phrygie*, qui le priait d'augmenter l'allure de son cargo.

L'*Earl of Forfare* marchait huit nœuds, ou ne marchait pas.

Cependant, hors du panneau de la machine surgirent les faces vertes des Malais qui avaient entendu le canon. Un noir, dont les dents claquaient, sortit des chaufferies. En quelques secondes, les vingt-quatre « natives » furent sur le pont, abandonnant tous leurs postes, pour se ruer sur les radeaux de sauvetage.

Le capitaine Smith parut ne pas se douter qu'au moment précis où il était prié de forcer l'allure, ses mécaniciens et ses chauffeurs allaient quitter son bord.

Le second était invisible. L'officier mécanicien n'avait pas cru devoir quitter sa cabine pour si peu

de chose : d'ailleurs, d'après son chronomètre, la machine donnait encore soixante-quatorze tours.

Le chef du bataillon russe crut devoir intervenir et offrir au capitaine Smith l'aide de ses hommes :

Voyez-vous vos chauffeurs, lui cria-t-il ? Je vais les faire redescendre par mes hommes dans les chaufferies, et surveiller par des sentinelles !

— No, dit le capitaine Smith.

Entre les soldats curieux, s'avança le maître d'équipage chargé de la police.

Sans prononcer une parole, le colosse saisit au collet et à la ceinture le plus grand des chauffeurs, et le précipita dans le panneau. Bourrés de coups de poing et de coups de pied, les autres durent suivre, bon gré, mal gré, comme un troupeau qu'on pousse vers l'entrée des abattoirs.

Mais le dernier avait à peine disparu dans les profondeurs, que d'une autre ouverture du pont ressortait la tête de la procession d'apeurés. Un Malais blême la guidait qui s'approcha du maître d'équipage et bondit sur lui, un kriss à la main. L'autre avait sorti son revolver de sa poche et l'abattit avant d'être atteint.

Sur le pont du navire où les poissons qui viennent d'être pêchés s'agitent avant de mourir étouffés, le Malais étendu se contracta trois fois

convulsivement, puis resta immobile définitivement.

— Tout le monde à l'ouvrage, dit seulement le maître d'équipage immédiatement obéi.

Un signal monta aux drisses de la *Phrygie*, qui signifiait : « Fausse alerte — Aucun sous-marin n'a été aperçu. »

Le convoi, subitement dégrisé, reprit sa marche rectiligne, et le stewart en courant agita sa sonnette autour du pont : « Premier déjeuner — Premier déjeuner. »

Il dut faire un détour pour n'avoir pas à enjamber le cadavre.

*
* *

Quatre jours plus tard, la brigade spéciale arriva sans encombre à destination.

Elle avait fait le tour de l'Angleterre et de l'Irlande.

Au large du cap Land's-End, les patrouilleurs français avaient remplacé les chalutiers et torpilleurs britanniques.

Ce fut dans le goulet de Brest que la *Phrygie*, l'*Emir* et l'*Earl of Forfare* exécutèrent leurs derniers zigzags, conformément aux instructions concernant le chenal de sécurité.

Après trois semaines de navigation, les soldats accoudés aux bastingages trouvaient aux falaises bretonnes une douceur de Terre Promise : il n'est pas de côtes plus accueillantes, malgré leur réputation de sauvagerie, lorsqu'aux premières journées d'automne elles se fondent, recueillies, avec le ciel pâle et l'eau calme, dans un paysage où les tons les plus vifs sont le bleu clair et gris, et le rose effacé.

Aussitôt débarquée, la brigade spéciale défila dans les rues de Brest, sans armes, musique en tête, acclamée avec autant d'enthousiasme qu'aux plus beaux jours de l'alliance franco-russe : des matelots agitaient leurs bonnets, les ouvriers de l'arsenal saluaient les arrivants de plaisanteries familières, au-dessus de leurs coiffes blanches les Bretonnes levaient les mains pour applaudir.

Devant la grille des casernes où la brigade devait loger, un service d'ordre écartait difficilement les curieux qui se pressaient dans l'espoir d'un spectacle rare et moscovite, et le service d'ordre dut être doublé quand, après dîner, les cosaques — pour la foule il ne pouvait s'agir que de cosaques — commencèrent dans la cour d'honneur leurs chants et leurs danses.

Dans la nuit tiède de septembre, des officiers français de terre ou de mer s'efforçaient, en

guides bénévoles de la rue de Siam, d'atteindre aux points sensibles les âmes de leurs nouveaux hôtes, et de fondre au même creuset deux expériences de guerre que séparait toute l'Europe.

Les officiers russes parlaient longuement, avec volubilité, charmés de connaître que cette fraternité d'armes qu'on leur avait tant vantée n'était point un vain mot, puis, se taisaient obstinément, perdus dans un rêve inaccessible.

Quatre marins du commerce les croisèrent bras dessus bras dessous. Ayant visiblement grand-peine à se tenir en équilibre, ils passèrent silencieux et distants, comme ils avaient passé dans les rues du Cap ou d'Arkhangel, après avoir accompli ce que leur avait commandé leur armateur ou leur Amirauté.

Les officiers de la brigade spéciale reconnurent le haut état-major et la maistrance de l'*Earl of Forfare*.

Et tandis que les Français qui veulent tout comprendre, essayaient désespérément de réduire aux mesures de leur logique universelle l'âme russe incompréhensible et mouvante, les Britanniques disparurent, qui ne connaissent d'autre logique que l'anglo-saxonne.

Trois Alliés, quoi

EN MER NOIRE

LE RÉVÉREND PÈRE ANTOINE

Un changement de coiffures avait mis, ce mois-là, en effervescence, tous les peuples qui vivent au bord de la mer Noire.

Quelques années plus tard, Mustapha Kemal, en arrachant les tcharchafs, et en imposant aux Osmanlis l'usage des chapeaux à bords, devait causer moins de stupeur que n'en produisit en septembre 1914 la réforme inverse : les équipages des croiseurs allemands *Gæben* et *Breslau* ayant dépisté les croiseurs alliés et mal unis, lancés à leur poursuite de Messine, au terrier des Dardanelles, avaient renoncé à leurs bonnets aux rubans flottants, et coiffé le fez aride qui, n'épargnant pas le moindre rai de soleil aux visages orientaux, les a peut-être contraints de passer maîtres dans l'art de la dissimulation.

En même temps, les croissants blancs sur fonds rouges avaient remplacé aux mâts du pavillon les aigles et croix noirs de Prusse sur fond blanc : le *Gœben* était devenu le *Sultan Yavouz Selim* et le *Breslau*, le *Midilli*. La douceur de ces noms signifiait que la guerre allait éclater. Seuls les ambassadeurs alliés auprès de la Sublime Porte s'y méprenaient encore, car s'il n'est, dit Bossuet, pire dérèglement de l'esprit que de croire que les choses arriveront telles qu'on les souhaite, il n'en est pas de plus naturel.

Mais, pris au fond de cette souricière qu'était devenue la mer Noire, l'amiral Eberhardt, commandant en chef la flotte russe, aisément reconnaissable aux rubans que portent les bérets de ses matelots et qui sont à rayures noires et jaunes, tandis que les rubans des hommes de la Baltique sont noirs uniformément, sentait croître de jour en jour le danger de sa situation.

Il y avait pour la mer Noire, comme pour la mer Baltique, un programme naval magnifique ; mais ce programme n'existait au mois d'octobre 1914 que sur les cales des chantiers de construction pour une part, et pour le reste, sur les tables interminables où les dessinateurs élaborent leurs épures. C'était en 1916 seule-

ment que ce programme si fragile devait devenir une réalité flottante.

La réalité du moment, c'était une escadre vieillie de croiseurs médiocres et de cuirassés fatigués, dont l'artillerie à faible portée eût ramené tout combat avec le *Gæben*, aux proportions d'un duel entre deux adversaires dont l'un brandit un poignard, et l'autre une solide épée.

Le 29 octobre au petit jour, cette escadre russe, après une semaine d'exercices, rentrait à Sébastopol.

Les nouvelles de Constantinople étaient si alarmantes que l'amiral Eberhardt fit venir à son bord le capitaine de frégate Bykov, qui commandait le mouilleur de mines *Prout*, un ancien paquebot vieux de trente-cinq ans, et lui ordonna de charger immédiatement 750 mines de fond.

A quatre heures de l'après-midi, le *Prout* appareilla pour une mission secrète dans la direction du petit port criméen de Yalta. Il ne disparut pas bien vite, car il ne pouvait donner que neuf nœuds « à tout casser » ; il s'éloigna misérablement armé de huit canons minuscules, le ventre chargé de plus d'explosifs qu'il n'en eût fallu pour faire sauter tout Sébastopol ; ce fut la nuit d'automne froide et sans reflets qui effaça sa silhouette dandinante.

*
* *

La paix régnait encore en mer Noire cette nuit-là.

Mais un bâtiment n'appareille pas, bourré d'explosifs, pour une destination inconnue, sans que les conversations du carré ne s'en ressentent un peu.

Le carré du *Prout* fut pendant le dîner plein d'effervescence, et les suppositions burlesques s'y donnèrent libre cours :

— Supposez, dit l'enseigne Alexéev, que nous nous trouvions cette nuit nez à nez avec une escadrille de torpilleurs turcs en promenade !

— Pourquoi pas avec le *Gæben*, dit l'officier torpilleur Ragouzsky ?

— Dans les deux cas, reprit Alexéev, nous ne pouvons pas attendre qu'on nous fasse sauter. Voyez-vous d'ici le feu d'artifice ? Il vaudrait mieux nous faire couler par nos propres moyens. Quel est votre avis, Père, ajouta-t-il en se tournant vers l'extrémité de la table où l'aumônier se tenait silencieux ?

Comme il était calme, l'aumônier, ce soir-là !

Ils'associait d'ordinaire à la gaîté des convives, et tenait gaillardement tête aux buveurs de vodka. Or cette nuit, pendant cette première

nuit périlleuse, dont la griserie donnait aux propos des officiers une exaltation souriante et un peu forcée, le vieux moine au milieu de tous ses camarades semblait absent, perdu dans un rêve.

« Indifférence de vieillard », songea un moment Alexéev, mais il repoussa rapidement cette hypothèse que démentait toute la vie antérieure de cet aumônier de quatre-vingts ans.

Pour le père Antoine, la Marine était aussi sacrée que la religion : depuis un demi-siècle, il vivait en escadre. Il était embarqué sur le *Prout* depuis dix ans, et l'officier en second avouait volontiers que le père connaissait aussi bien que lui les hommes et le compartimentage du navire.

L'équipage lui vouait d'ailleurs un véritable culte : l'aumônier manquait sans doute d'éloquence, mais il savait trouver les mots qui vont au cœur des simples, et s'il ne passait pas pour très savant, on n'ignorait pas que toute sa solde allait aux malades de l'infirmerie et aux mendians qui assaillaient, dès qu'il descendait à terre, sa soutane noire que serrait une ample ceinture de cuir tressé, au-dessus de laquelle se balançait l'argent d'une croix pectorale.

— Encore un peu de vodka, mon Père, dit Alexéev qui n'avait pas reçu de réponse, et buvons au succès de notre expédition !

— Laisse-moi, répondit le moine très doux. Aujourd'hui je ne bois plus, et tu devrais bien m'imiter. Sais-tu ce qui peut nous arriver demain, à tous les deux, et à tous ceux qui sont ici ? Les voies de Dieu nous sont cachées.

De tous côtés les protestations fusèrent : nul ne voulut prendre ces pressentiments au sérieux ; la mystique brouillait certainement les idées du Père qui, muré à nouveau dans le silence, semblait indifférent aux barvardages et aux plaisanteries qui avaient repris leur cours.

Seul Alexéev continuait à observer ce visage couronné de cheveux blancs, dont les yeux semblaient noyés dans une extase à la fois résignée et joyeuse.

Un timonier vint sortir l'enseigne de sa contemplation : le commandant Bykov le pria de monter sur la passerelle pour y déchiffrer un télégramme que venait d'envoyer l'amiral Eberhardt.

Alexéev déchiffra tout d'abord : « 23 heures — de Constantinople : *Gæben* et torpilleurs sortis en mer Noire. »

La pluie tombait invisible et silencieuse, décelée seulement par les nuages de moucheron qu'elle semblait entretenir autour des feux de passerelle, et par cette humidité dont elle cou-

vrait les mains et les cartes : l'horizon qu'elle tissait autour du mouilleur de mines était si étroit, qu'il était impossible de ne pas se sentir en sécurité malgré l'alerte qu'avait donnée Constantinople.

Une mauvaise rencontre dans cette obscurité de four paraissait invraisemblable.

L'enseigne Alexéev resta néanmoins sur la passerelle prêt à déchiffrer les télégrammes à venir. A une heure du matin, par le travers du phare d'Aï Todor, à quelques milles seulement de Yalta, un planton apporta un nouveau message dans ses doigts humides.

« Ordre à tous les bâtiments de la flotte de se préparer à sortir. Ordre au mouilleur de mines *Prout* de rentrer immédiatement à Sébastopol. »

Le *Prout* décrivit aussitôt le demi-cercle prescrit, et s'apprêta, debout au vent, à refaire ses neuf heures de route inutile.

Il n'y avait plus aucun danger à courir, et le carré en était pour ses frais d'héroïsme verbal ! Alexéev se rappela, en souriant, ce qu'il avait baptisé, dans son esprit, l'extase du père Antoine, et après avoir pris congé du commandant, descendit se coucher, l'âme tranquille.

Un cri : « Le *Gæben* ! le *Gæben* ! » le réveilla à sept heures du matin.

Alexéev douta, d'abord, s'il rêvait ; mais la sonnerie du branle-bas de combat dissipa tous les doutes. Habillé en hâte il traversa le carré où le médecin-major alignait sur la table des serviettes blanches et des instruments de chirurgie.

Cette fois, se dit Alexéev, cela a l'air assez sérieux.

Dehors, la pluie avait cessé ; mais des lambeaux de brume flottaient encore sur l'eau, dans le matin maussade. A tribord, le cap Fiolent dégagéait du brouillard ses rochers hargneux. Droit devant, on apercevait les hauteurs de Sébastopol, mais la rade elle-même était masquée par un long navire dont les deux grosses cheminées se détachaient nettement sur l'horizon.

Cette silhouette, il n'était pas un marin de la mer Noire qui ne l'eût immédiatement reconnue : depuis deux mois on ne parlait que d'elle ; c'était bien le *Gæben* devant lequel le *Prout*, à quelques milles de Sébastopol, se trouvait nez à nez.

De l'avant de la longue silhouette partirent quatre éclairs rectilignes.

Ce quadruple éclat de magnésium, c'était la déclaration de guerre de la Turquie aux Alliés.

Le *Prout* devenait ainsi le témoin d'événements historiques. Seulement il se trouvait sans défense dans l'arène où le fauve était lâché : il ouvrit les yeux en attendant son tour.

Comme d'une boutique foraine où le tireur qui fait mouche, déclenche la sortie d'un diable ou l'envol d'un oiseau de bois, quatre torpilleurs de défense se détachèrent de la côte quelques secondes après les quatre coups du *Gæben*, quatre mauvais torpilleurs, toute l'escadrille du prince Troubetzkoy qui se donnait le luxe de charger le fauve en plein jour.

Trois salves nouvelles partirent du *Gæben* : les deux premières soulevèrent autour des torpilleurs des geysers immaculés, la troisième une abondante fumée noire : le torpilleur de tête avait été mis hors de combat. Sa passerelle et sa cheminée avant pendaient au flanc babord du petit bâtiment, comme une lèvre tuméfiée au visage d'un boxeur : il tourna sur lui-même étourdi, puis resta immobile et fumant. S'avançant au milieu des cratères liquides que creusaient les nouveaux coups du croiseur germano-turc, le torpilleur n° 2 réussit à s'approcher de son chef de file désarmé, et à lui passer une remorque ; puis l'escadrille, ayant lancé ses torpilles, reprit, encadrée, la route de Sébastopol, tandis que les

batteries de côtes et le *Gœben* » s'expliquaient » personnellement.

L'alarme ayant été donnée à terre, le croiseur assaillant ne pouvait songer à s'approcher davantage de la côte sans risquer des avaries sérieuses : il se tourna lentement vers le large et aperçut alors le spectateur silencieux qu'avait été jusqu'à ce moment le mouilleur de mines *Prout*. Il fit route sur lui à petite vitesse.

— Sale affaire, murmura sur la passerelle l'enseigne de vaisseau Alexév.

Le commandant Bykov l'entendit et répondit simplement : « Il ne dépend que de nous, Monsieur, de la rendre glorieuse ! »

Les 750 mines que portait le bâtiment dormaient dans la cale milieu : un coup bien placé du *Gœben* eût suffi à les réveiller et à volatiliser en même temps le navire et ses trois cent neuf hommes d'équipage.

L'évacuation s'imposait puisque toute lutte était impossible. Le *Gœben* le comprit si bien qu'à sa vergue monta le signal : « Rendez-vous. »

En réponse le *Prout* hissa le petit pavois, et pour assurer qu'il portait bien en tête de mâts la croix de Saint-André, fit tirer par ses pièces de 47 millimètres quelques coups inoffensifs.

Le *Gæben* y répondit par la voix de ses canons de 150 millimètres.

Trois embarcations chargées de matelots, à ras bord, avaient déjà pu s'éloigner du mouilleur de mines quand le premier obus atteignit le *Prout*.

Le second alluma un incendie à l'arrière, et cassa un des mâts à moitié, laissant toujours pendre la croix de Saint-André à l'extrémité d'une perche oblique.

Deux cents hommes restaient encore à bord. L'incendie gagnait à chaque seconde. Il ne restait plus qu'une ressource : couler le bâtiment au plus vite.

L'officier chargé des torpilles, Ragouzsky, descendit dans la cale avant pour y placer une bombe en même temps que retentissait l'ordre : « Tout le monde à la mer ! »

L'enseigne Alexéev enjamba la passerelle et fit tout habillé un plongeon de cinq à six mètres.

Quand il revint aveuglé et assourdi à la surface, il fut pris de frissons convulsifs : l'eau était à la température de huit degrés. La côte la plus proche était à une dizaine de milles.

L'enseigne commença de nager, s'agitant plus qu'il n'était nécessaire pour se réchauffer : il avait presque perdu connaissance, quand des bras

robustes le hissèrent non sans mal dans une embarcation.

Le *Gæben* s'approchait, continuant à tirer. Le *Prout* s'enfonçait en brûlant.

De l'embarcation, tous les regards guettaient l'apparition de l'officier torpilleur Ragouzsky sur le pont en flammes du mouilleur de mines. Une explosion dans la cale avant marqua qu'il avait rempli sa tâche ; il ne devait pas reparaitre.

A deux mille mètres le *Gæben* passa, battant pavillon turc, mais arborant quand même au grand mât l'aigle noir de Prusse, puis, assuré de la mort prochaine de sa victime, ce monstre, au point de vue du droit international, s'éloigna en zigzaguant.

Deux torpilleurs turcs traînaient dans son sillage. Ils crurent opportun de tirer sur le groupe que formaient le mouilleur de mines et la chaloupe ; l'un d'eux lança même une torpille sur le *Prout*.

Mais par une bizarre chance, le *Prout* ne sauta pas encore cette fois-là ; il plongea si fortement du nez que l'arrière se soulevant en l'air laissa passer la torpille.

Ce fut à ce moment qu'au milieu du brasier, au lieu de Ragouzsky que l'on attendait encore, parut, couvert de sa chape dorée, le père Antoine,

élevant son crucifix dans sa main droite. Le long voile noir que portent derrière leurs bonnets les moines orthodoxes, flottait, soulevé par le vent, et les flammes faisaient courir des reflets roses sur ses somptueux habits sacerdotaux.

Sur tous ceux qui entouraient le *Prout*, sur les rescapés grelottant dans les embarcations, sur les nageurs à bout de souffle, sur les blessés, sur les morts, le moine traça quatre signes de croix aux quatre coins de l'horizon.

Une embarcation voulut s'approcher pour recueillir l'aumônier ; le vieillard dont la moitié du corps était déjà dans l'eau refusa, faisant signe à ses sauveteurs de s'éloigner. Il disparut tout d'un coup avec le navire, sa main levée pour une dernière bénédiction.

Un hurrah monta de toutes les chaloupes, où les avirons, pour un ultime salut réservé d'habitude au seul commandant en chef, se mâtèrent pendant une minute, verticaux.

*
* *

Si les ambassadeurs alliés s'étaient obstinés jusqu'alors à ne pas comprendre, il leur fallut bien se rendre à l'évidence, douze heures après la mort du *Prout*.

Le 31 octobre 1914 au soir, M. de Giers, représentant auprès de la Sublime Porte de la Russie insultée quittait Constantinople, suivi le lendemain par ses collègues britannique et français.

L'Allemagne, dans son communiqué officiel, annonça que ses navires étant sortis du Bosphore pour effectuer quelques exercices, avaient rencontré un mouilleur de mines russe qui semait ses engins dans les eaux territoriales turques. Le *Gœben*, considérant ce mouillage comme un acte de guerre, avait coulé le mouilleur de mines,

C'était à peu près aussi vrai que le survol de Nuremberg par des avions français le 1^{er} août 1914!

Deux jours plus tard, le Sultan proclamait la Guerre Sainte.

L'officier torpilleur Ragouzsky du *Prout*, dont la mort fut à l'origine de tous ces cataclysmes, reçut à titre posthume la croix de Saint Georges de 4^e classe.

Quant au Révérend Père Antoine, il ne reçut rien, parce qu'on ne put découvrir de texte récompensant le sacrifice de ce moine héroïque et doux.

TROIS PLONGÉES ET UN ABORDAGE

— Je n'aime pas ce coin, dit le commandant Kitizine : c'est une ville sale, toujours embuée de poussière de charbon, et qui ne se lave jamais.

— Pourtant, répondit le second, Tchirikov, nous pouvons très bien rester ici vingt-quatre heures et guetter en plongée la sortie du prochain charbonnier qui se dirigera vers Constantinople.

— Entendu, reprit Kitizine. Ce sera une excellente occasion d'essayer les nouvelles ancres que viennent d'installer les ingénieurs de l'arsenal.

On distinguait déjà le môle gris du petit port de Zongouldak, sur la côte anatolienne, et le sous-marin *Tulenj*, qui avait quitté Sébastopol trois jours plus tôt, se trouvant dans le champ de tir des batteries turques, disparut en plongée.

La mer Noire est pour les sous-marins une mer sans confort : elle ne leur offre en effet aucun de ces bas-fonds sur lesquels il est si agréable, pendant une alerte, de se poser, dodelinant, tandis qu'à la surface les patrouilleurs et les avions s'agitent, comme des chasseurs ridicules qui voudraient essayer de gagner la Croix de fer.

Les grandes profondeurs obligent les sous-marins à tenir toujours leurs moteurs en marche, et c'est pourquoi les ingénieurs russes avaient imaginé de doter ces bâtiments d'ancre assez lourdes pour les maintenir immobiles entre deux eaux.

Ils avaient en même temps essayé d'installer sur le *Tulenj* une paire de cisailles, permettant en cas de danger de couper le câble de l'ancre.

Mais le commandant Kitizine, d'un naturel assez vif, les avait priés de ne point alourdir davantage son bâtiment.

— L'ancre à l'eau, commanda Kitizine.

On entendit le décollement de la masse de fer et en même temps le sifflement de l'eau qui entrant dans une caisse compensatrice pour maintenir l'équilibre du *Tulenj*.

— 60 pieds, annonça le timonier qui veillait au manomètre de profondeur.

Puis, 10 secondes après : « 80 pieds » ; puis,

à des intervalles de plus en plus rapprochés : « 100 pieds », « 120 pieds » : sans aucun doute, le *Tulenj* coulait.

Kitizine commença de jurer entre ses dents.

Tchirikov, le second, très calme, vérifia d'un regard que tout était normal à bord.

« 150 pieds », dit le timonier, et il annonça : « L'aiguille est à bloc ».

L'aiguille, elle, s'arrêta donc ; mais que faisait pendant ce temps le sous-marin ?

Continuait-il à descendre à une profondeur telle que la pression de l'eau casserait sa coque comme un marteau fait d'une noix ?

Le *Tulenj* était peut-être à 200 pieds maintenant entraîné par cette ancre de malheur, coulant avec sa pierre au cou.

— Faut-il vider la caisse de secours ? demanda Tchirikov.

— Comme c'est malin, dit le commandant. Si je vide la caisse, nous allons faire surface et les batteries turques inmanquablement vont nous canarder.

Le long des jointures de tôle, l'eau suinta. Dans le silence du bord on entendit quelque part dans le compartiment arrière une petite fontaine ruisseler gaiement : la mort venait souriante : — Videz la centrale, dit Kitizine sèchement.

Le sous-marin remonta en moins d'une demi-minute.

Par les hublots du poste un jour confus filtra.

— Enfin, quoi ! s'écria Kitizine. C'est idiot. Nous n'allons tout de même pas remonter en surface pour nous faire couler par les obus. Remplissez la centrale.

Le *Tulenj* replongea. L'ancre tenait toujours.

— Damnés soient les ingénieurs, maugréa le commandant qui songeait aux cisailles qu'il avait refusées.

Et pour essayer de se détacher de son ancre, il fit mettre les moteurs « en avant ».

Le sous-marin s'emplit de leur ronronnement ; le câble de l'ancre se tendit ; le sous-marin attaché par le nez commença de se mâter, vertical. Dans le carré une armoire tomba ; on entendit un bruit de vaisselle brisée ; un matelot ne pouvant se tenir en équilibre glissa, se blessant au visage.

— Remontons, dit Tchirikov le plus tranquillement du monde.

Une seconde fois, le sous-marin fit surface. Les batteries ennemies restèrent silencieuses.

— Mais enfin, cria Kitizine, c'est à n'y rien comprendre ! Que font les Turcs ? Pourquoi ne tirent-ils pas ?

Le *Tulenj* coula pour la troisième fois : le manomètre bloqué ne bougeait plus.

— L'ancre nous a lâchés, cria Bély, le maître d'équipage.

Le sous-marin bondit et tressaillit en même temps : les artilleurs turcs ayant fini par comprendre qu'ils n'avaient pas sous les yeux un cétacé ordinaire, avaient ouvert le feu.

— Redescendons, suggéra le calme Tchirikov.

— Et surtout filons, ajouta Kitizine ; nous n'avons plus rien à faire ici, car, puisque nous avons été signalés, les charbonniers ne quitteront pas le port de si tôt. Et puis je vous l'ai déjà dit, Tchirikov, je n'aime pas ce coin.

*
* *

Le lendemain matin, le *Tulenj* se présenta en plongée devant l'entrée du Bosphore ; il mit le nez debout au courant éternel qui depuis longtemps aurait dû vider la mer Noire dans la Méditerranée, si le principe des vases communicants était vrai ; et ayant sorti son périscope, il attendit l'occasion.

Les promontoires imposants et sauvages des deux caps Roumeli et Anatoli le contemplaient hargneux, dissimulant aux yeux de Kitizine les

deux villages de Therapia et d'Ortakeuï, dont l'eau courante baigne les yalis de bois violet.

Depuis deux ans que la guerre durait, les marins en mer Noire avaient pris leurs habitudes.

De temps à autre « l'oncle et le neveu » — c'est ainsi que les Russes désignaient familièrement le *Gæben* et le *Breslau* — venaient jouer une partie de chasse à courre. Ils s'avançaient vers un point sans défense de la côte ; les cuirassés russes alertés accouraient, les croiseurs germano-turcs détalait et distançaient facilement la meute des cuirassés essoufflés.

« L'oncle et le neveu » évitaient les prises de contact, depuis un certain combat du 18 novembre 1914 qui les avait immobilisés pour plusieurs mois.

Pendant la nuit de Pâques 1915, le croiseur turc *Medjilieh* avait essayé une variante ; mais il avait été coulé devant Odessa ; renfloué par les Russes, il faisait maintenant honorablement son métier sous le nom de *Prout*, en souvenir de ce mouilleur de mines attaqué, avant toute déclaration de guerre, par les croiseurs germano-turcs.

Il n'y avait donc guère plus en mer Noire de combat de surface.

Tout avait failli changer pendant l'été de 1915 : les Russes avaient dû à ce moment-là tendre la main aux Alliés, et attaquer les Dardanelles à revers. L'entrée du Bosphore avait été bombardée par leurs soins ; plusieurs de leurs sous-marins avaient pénétré dans la Corne d'Or : ils n'attendaient plus qu'un dernier signal pour transporter en trente-six heures, de Sébastopol à Constantinople, leur corps de débarquement. A ce moment précis, Mackensen avait commencé son offensive en Galicie, défonçant le front russe privé de matériel, et le corps de débarquement avait dû précipitamment être envoyé sur la frontière autrichienne, où il avait rapidement fondu dans la fournaise.

Quelques mois plus tard, les Alliés évacuaient Seddul Bahr.

Depuis cette époque toute l'activité maritime s'était concentrée le long des côtes : l'armée russe dans son offensive victorieuse sur Rizeh et sur Trébizonde, avait demandé le concours de l'escadre pour assurer à la fois son ravitaillement et la sécurité de ses convois ; l'armée ottomane de son côté ne pouvait résister dans une Anatolie dépourvue de toute voie de communication qu'avec l'aide des transports qui lui apportaient de Constantinople des renforts et du matériel.

Ce concours de circonstances avait amené Kitizine ce matin-là à l'entrée du Bosphore.

De la Sublime Porte à Trébizonde ou à Zongouldak, les vapeurs ennemis naviguaient presque toujours de nuit : on les voyait donc ou bien entrer dans le Bosphore avant huit heures du matin, ou bien en sortir au crépuscule.

Dans l'intervalle, il était admis qu'il ne devait rien se passer : le sous-marin russe de veille prenait le large dans la matinée, émergeait à une quinzaine de milles des détroits et somnolait là jusqu'au soir, le ventre au soleil.

Or, sa première matinée de veille n'avait pas été favorable au *Tulenj*.

Il avait pris le large sans avoir aperçu un seul ennemi, et, en attendant la nuit, l'équipage dormait, tandis qu'au carré les officiers jouaient aux dominos, les jeux de cartes étant interdits dans les escadres russes.

Bély, le maître d'équipage, traversa le carré en courant. « Un avion », criait-il, en même temps que retentissait la sonnerie stridente du branle-bas de combat.

Gênés par leurs bottes, des hommes descendirent en hâte du pont ; on entendit se fermer le capot, et, sans même avoir le temps de remplir

ses ballasts, le *Tulenj* plongea rapidement par le seul effet de ses barres.

— Quelle canaille, dit Kitizine ; il s'est arrangé pour venir juste du côté du soleil, de manière à ne pas être vu avant d'être au-dessus de nous.

Les premières bombes de l'avion éclatèrent en bouquet, quand l'arrière du sous-marin n'était guère à plus de quatre mètres sous l'eau.

Toutes les lampes électriques du bord s'éteignirent.

Kitizine entama son répertoire d'injures, remarquablement fourni, tandis que les sous-officiers, avec leurs lampes de secours à la main, essayaient de réparer les dégâts.

Le *Tulenj* resta ainsi une heure, à vingt mètres de profondeur.

Mais Kitizine ne voulait pas manquer son assût du soir, devant Roumeli Hissar ; il s'énerva, remonta près de la surface, donna un rapide tour de périscope et ne vit rien. Il allait donner l'ordre d'émerger, quand l'avion lança un nouveau bouquet.

Le *Tulenj* reprit sa plongée.

— La canaille doit se tenir encore entre le soleil et nous, expliqua Kitizine à son second placide. Vous allez voir que ce faiseur d'embarras va nous faire manquer notre soirée !

Mais chacun sait que pour venir à bout d'un avion il suffit d'avoir de la patience : c'est une qualité qui manque généralement aux aviateurs dont le temps est le pire ennemi.

A cinq heures de l'après-midi Kitizine déclara qu'il était complètement impossible qu'un avion tournât ainsi deux heures durant au-dessus du même point, sans aucun repère à la surface des eaux. Le *Tulenj* pouvait donc remonter sans danger : il émergea et le panneau de sortie fut ouvert, laissant pénétrer dans le poste central la première bouffée d'air frais.

Le commandant, mettant le pied sur l'échelle, regarda le ciel : l'avion était toujours là, dans le cercle de nuages que découpait le panneau.

— Il est ensorcelé, cria Kitizine, et cette fois le sous-marin plongea pour ne plus reparaître qu'à la nuit faite.

L'affût de ce soir-là était manqué !

Tandis que les mécaniciens rechargeaient les accumulateurs, Tchirikov passa l'inspection du pont.

A l'arrière du *Tulenj*, il découvrit le loch que dans la hâte de la première plongée l'équipage n'avait pas eu le temps de rentrer, et qui, pendant tout l'après-midi, suivant le sous-marin au bout de son filin, avait indiqué avec

précision à l'avion la position du *Tulenj* et ses évolutions.

*
* *

— Le sort nous doit pourtant une revanche, dit Kitizine à la fin de l'affût sans résultat du lendemain matin.

Le chronomètre du bord marquait 9 heures ; vers le Bosphore et vers le cap Kili, que dissimulait la route de Zongouldak, l'horizon était pur de toute fumée.

— Patience, répondit laconiquement Tchirikov que la chance rarement abandonnait.

Une demi-heure s'écoula.

— Allons nous reposer, proposa Kitizine. Quand la guigne s'en mêle...

— Fumée, interrompit Tchirikov.

Au-dessus du cap Kili montait en effet une fumée abondante et sombre.

— Mais c'est toute une escadre, s'écria Kitizine les yeux fixés au périscope ; et le *Tulenj* fit route sur l'ennemi.

Le mauvais charbon de Zongouldak qui encrassait les chaudières et obscurcissait le ciel, fournissait malheureusement au moindre cargo un présomptueux panache de cuirassé.

Toute l'escadre pronostiquée par Kitizine

se réduisait à un transport autrichien, le *Doubrovnik*, autour duquel dansait un torpilleur turc, le *Gaiet y Vatanié*, David minuscule autour de l'arche.

— Mon rêve, déclara Kitizine, serait d'arriver à capturer le transport vivant.

— Avec ce maudit torpilleur, répondit Tchirikov, ce serait de la folie. Allons plutôt nous placer sur sa route : ces deux cercles jaunes et clairs qui se détachent sur le fond brun de la côte et dont nous avons suivi hier l'alignement, doivent nous conduire à peu près sûrement devant son étrave.

Le *Tulenj* suivit ce conseil.

Après le départ des deux torpilles, Tchirikov, d'une voix un peu haletante, se mit à compter les secondes : 34... rien encore ; 35... Tchirikov ne put s'empêcher de songer à la chance du sous-marin *Nerpa*, sur lequel un sous-marin allemand avait lancé une torpille qui vint caresser la coque et coula inoffensive après quelques gambades, ayant en cours de route perdu toute sa charge de coton poudre. 36... jamais le *Tulenj* ne retrouvera une occasion de lancement aussi favorable. A la seconde N° 37 se produisit l'explosion délicieuse aux oreilles de Tchirikov : dans le poste central officiers et matelots firent instinc-

tivement le signe de la croix, à la fois action de grâces pour leur réussite, et prière pour ceux dont les corps au même instant passaient noyés à moins de cinq cents mètres d'eux, et dont les âmes paraissaient déjà devant le Seigneur...

Quand une heure plus tard le *Tulenj* reparut à la surface, la mer était vide à nouveau. Dans la direction du Bosphore, un panache de fumée indiquait encore la route qu'avait prise le torpilleur pour rentrer à Constantinople.

— C'est bien, dit Kitizine, mais ce n'est pas ce qu'il me faut ; je veux prendre un transport vivant.

*
* *

L'été passa. Les affûts du soir et du matin étaient déjà plus courts, et le vent glacé de la mer Noire ridait chaque jour les eaux grises du Bosphore.

Il plut ce jour-là tout l'après-midi.

Au crépuscule froid, un vapeur venant de Constantinople doubla le cap Roumeli, faisant route sur Zongouldak.

— Cette fois, dit Kitizine, nous allons le prendre à l'abordage.

— Mais, Commandant, répliqua le nouveau second Maslov, vous oubliez que le *Tulenj* ne

vaut rien pour un combat de surface. Dès que ce vapeur nous aura aperçu, ou bien il se rapprochera de la côte pour se mettre sous la protection des batteries turques, ou bien il engagera un duel d'artillerie au cours duquel nous sommes presque sûrs d'être mis hors de combat. Jamais ainsi vous ne le prendrez vivant. Je propose le plan suivant : vous savez que pour atteindre Zongouldak en longeant la côte, ce transport sera contraint de contourner la petite île de Kirpen, auprès du cap Kefkène. Nous pouvons atteindre cette île avant minuit, précédant ainsi ce transport de deux heures. Là, dans l'obscurité, nous pourrons agir par surprise.

Kitizine, généralement obstiné, s'inclina devant la sagesse de son second ; à regret, il jeta par le périscope un dernier regard sur le vapeur, proie qu'il abandonnait momentanément, mais qu'il lâchait peut-être pour son ombre ; et dans la nuit faite, vapeur et sous-marin firent route vers Kefkène.

Le *Tulenj* arriva le premier au rendez-vous, que le transport, d'après les calculs de Maslov, devait atteindre vers 2 heures du matin.

Le sous-marin stoppa à quelques encâblures de l'île, afin de s'y confondre avec les falaises obscures, et sur son pont les hommes, lorsqu'ils

s'arrêtaient d'aligner des obus, entendaient les soupirs incessants des vagues déroulées sur la plage toute proche.

— Pourvu qu'il ne se trompe pas de route, murmura Kitizine en regardant sa montre.

— Peut-être craint-il notre obusier, répondit Maslov ironique !

Le *Tulenj*, en effet, portait non seulement à l'arrière un canon ordinaire obligeamment prêté par la Marine japonaise, mais, à l'avant, un de ces obusiers ridicules dont l'extrême portée n'atteint pas 1 000 mètres, et que les Russes avaient pris aux Autrichiens après la victoire de Pérémychl.

Kitizine avait été séduit par cet instrument baroque et avait juré à tous les états-majors que l'obusier était un instrument parfaitement adapté à la guerre sous-marine : il avait ainsi obtenu l'autorisation d'installer à son bord cet appareil moyenâgeux qu'il avait baptisé *La Caronade*, et qui permettrait d'attaquer l'ennemi efficacement à courte portée.

— Attention, dit un timonier à voix basse.

Un pan de ténèbres parut glisser ; le transport avançait sans méfiance ; son sillage sur les bas-fonds atteignit le sous-marin qui oscilla plus fortement.

— A pleine vitesse, cria Kitizine.

Puis quand le *Tulenj* eut pris tout son élan et coupé la route du transport pour l'empêcher de s'échouer à la côte : Feu continu.

Kitizine s'était réservé l'honneur de faire partir lui-même le premier coup de la *Caronade*.

Après deux essais infructueux, il lâcha en jurant le cordon tire-feu, et abandonna son rôle de servant pour reprendre son poste sur la passerelle.

— Je crois, lui dit Maslov, que la *Caronade* refuse de tirer sur ses anciens amis.

Kitizine haussa les épaules. Un obus du transport attaqué passa au-dessus de sa tête, jetant à l'eau sa casquette.

— Plus vite encore, mes enfants, cria Kitizine aux canonnières qui n'arrivaient pas à approvisionner leurs pièces.

L'ennemi, cependant, continuait le combat, bien qu'un incendie se fût déclaré à son bord ; ses deux pièces tiraient avec acharnement, les canonnières turcs comprenant qu'un seul coup au but sur la coque fragile du sous-marin pouvait assurer leur salut ; mais, trompés par la nuit, ils tiraient à trop grande distance et le *Tulenj* approchait sans avarie sous cette voûte de paraboles. Sur le sous-marin les obus vinrent à manquer.

— A l'abordage ! cria Kitizine.

Arrivés le long du transport en feu, les hommes désignés pour l'abordage et trempés par les embruns firent sans péril leur besogne car l'équipage turc du *Rodosto*, complètement ahuri, avait cessé toute résistance.

Sur son pont, six officiers allemands, alignés comme à la parade, saluaient de la main droite, tendant leur épée de la main gauche...

Ce fut trente-six heures après cet abordage que Kitizine vécut la plus belle journée de son existence.

Devant lui marchaient les patrouilleurs et les vedettes chargées de la protection de la rade qui faisaient hurler leurs sirènes.

A cinq cents mètres derrière eux, le *Tulenj* avançait silencieux et faussement modeste, sur la voie triomphale.

Le *Rodosto* le suivait en captif, portant en berne le pavillon turc, au-dessus duquel flottaient les couleurs blanche et bleue de Saint-André.

Deux torpilleurs fermaient la marche.

Sur le cuirassé amiral, Koltchak, le nouveau chef de l'escadre, salua de la main le sous-marin au passage.

De la blanche Sébastopol entourée de forêts, la foule était descendue vers le jardin public dont

les allées bordent la mer, afin d'acclamer le héros du jour.

Et, dominant toute la rade, la cathédrale de Saint-Vladimir que tous les marins appellent l'église des quatre amiraux¹, semblait élever au ciel une couronne vers laquelle s'avancait Kiti-zine tête nue.

1. Nakhimov, Kornilov. Istomine, les trois amiraux qui ont défendu Sébastopol en 1854-1855 et le célèbre Lazarev que tous les trois considéraient comme leur maître y sont enterrés.

VIII

L'IMPÉRATRICE MARIE

Celle-là était la troisième.

La première, un vaisseau de ligne à trois ponts, avait été lancée en 1827. Elle s'était battue contre la Turquie deux ans après sa naissance. Elle s'était battue pour la Turquie deux ans avant sa mort, lorsqu'en 1840 l'amiral Lazarev était venu à Constantinople protéger le Sultan contre les insultes de son vassal, le Khédivé égyptien.

La seconde, lancée en 1853, avait porté le pavillon de l'amiral Nakhimov, s'était battue à Sinope et suicidée à l'âge d'un an sur rade de Sébastopol, afin d'empêcher par l'obstacle de son squelette les Français et les Anglais d'aborder à la ville assiégée.

La troisième, en l'année 1915, était l'orgueil des chantiers de Nicolaïev qui, à l'endroit même où les deux autres avaient été construites, au

confluent de l'Ingoul et du Bong, avaient édifié en pleine guerre ce bâtiment majestueux destiné à devenir la terreur de la mer Noire.

On devine avec quelle impatience l'amiral Eberhardt, qui commandait encore à ce moment la flotte, suivait les travaux d'achèvement de cette *Impératrice Marie*, véritable bateau fétiche.

Au carré des officiers, le portrait de l'auguste épouse de Paul I^{er}, marraine du bâtiment, figurait à la place d'honneur, et chaque matin une gerbe nouvelle de roses rouges de Crimée était déposée aux pieds de l'Impératrice, mère des deux Empereurs Alexandre I^{er} et Nicolas I^{er}, et dont la mémoire est douce aux femmes de Russie parce que toute son existence fut consacrée à l'éducation des jeunes filles, contraste singulier avec tout l'appareil guerrier qui entourait maintenant sa timide effigie.

Il n'était pas de jour que la députation d'une province de l'Empire ne vînt offrir au bâtiment ses souhaits d'heureuse carrière, et dans la chambre de l'aumônier les icônes s'amoncelaient, orgueilleuses et dorées comme celles qu'avaient offertes des corporations de marchands, en laissant bien en évidence les étiquettes des prix, modestes et naïves comme celles de Saint-Jean le-Guerrier qu'avaient envoyées des mères de

matelots pour que Dieu protégéât leurs fils dans Sa miséricorde, historiques et précieuses comme celle de Saint-Nicolas, aux peintures écaillées, qui avait appartenu à l'ancienne *Impératrice Marie*, la seconde, et que le commandant ganté de blanc était venu lui-même recevoir avec recueillement à la coupée.

Mais le bâtiment en achèvement ne se rattachait pas par ce seul Saint-Nicolas à son prédécesseur.

Un timonier était venu un jour de mai 1915 prévenir le commandant en second, Gorodysky, qu'un matelot bizarre demandait à lui parler.

Le second, qui doit s'occuper de tous les détails du bord et qui est au commandant ce qu'était Marthe à Marie-Madeleine, se trouva en présence d'un vieillard, revêtu de l'uniforme réglementaire des marins de la mer Noire et portant sur sa vareuse plusieurs rangées de décorations aux rubans multicolores, ordonnées comme une batterie de cuisine, et qui brimbalaient chaque fois qu'il faisait un mouvement.

— J'ai l'honneur de présenter à Votre Honneur, dit le vieillard d'une voix ferme, mon ordre d'embarquement sur l'*Impératrice Marie*.

— Qui vous a envoyé, fit le second ?

— Sa Majesté l'Empereur.

Ainsi fut enrôlé dans l'équipage du cuirassé, Alexandre Abakoumov, qui s'était battu à Sinope sur la seconde *Impératrice Marie*, redevenu sur sa demande matelot de seconde classe à 84 ans.

Le second ne savait quel emploi lui donner : ayant appris qu'Abakoumov avait été pendant 45 ans portier à Pétrograd, il finit par lui confier un vague rôle de détective privé, consistant à surveiller les allées et venues à bord des ouvriers et des visiteurs. Abakoumov fut à cette occasion promu matelot de première classe, et devint bientôt aussi célèbre à terre que dans l'escadre, n'ayant pas de plus grand plaisir, dès qu'il était libre, que d'aller en tenue sur la *Sobornaya*, aux heures d'affluence, pour y tenir aux filles des propos galants. Sa renommée parvint aux oreilles de l'Amirauté à Pétrograd, qui crut ne pouvoir moins faire que de nommer sous-officier cette mascotte originale.

*
* *

Ainsi protégée contre le mauvais sort, l'*Impératrice Marie* connut trois grandes journées.

Tout d'abord celle de sa première sortie, pendant un après-midi d'été, quand elle fit route d'Odessa sur Sébastopol. Le système de grand'

garde s'étendit jusqu'au Bosphore, tant l'amiral Eberhardt redoutait une attaque contre ce mastodonte encore novice; ce fut même à cette occasion qu'un sous-marin mouilleur de mines, le *Crabe*, vint poser ses ustensiles aux pieds de Stamboul, dans quoi s'empêtra quelques jours plus tard le croiseur germano-turc *Breslau*, qui ne s'en tira que défiguré par une large estafilade.

Toute l'escadre russe était venue au-devant de la nouvelle unité: la mer était couleur d'étain, la chaleur suffocante, et dans le carré du cuirassé à la fois puéril et formidable, on ne but pas moins de cinq cents bouteilles de ce kvass, boisson aux sirops de fruits, dont le commissaire avait fait d'insuffisantes provisions.

Aux vergues du vaisseau amiral, l'*Eustafy*, monta le signal: « *L'Impératrice Marie* prendra la tête de l'escadre et la conduira à Sébastopol. »

Mais voici qu'arrivée à son poste d'honneur, le nouveau guide, conduit par des timoniers inexpérimentés, placés devant des appareils dont ils connaissaient encore mal le maniement, tira des bordées à droite et à gauche, incertain comme un enfant de géant qui risque seul ses premiers pas.

De toutes les passerelles de l'escadre fusèrent les rires des officiers de quart.

Prudemment, l'amiral Eberhardt fit donner l'ordre de se tenir à bonne distance de ce guide vacillant, qui ne reprit le sens de la ligne droite qu'à l'entrée de Sébastopol.

Corrects, en passant devant le monument dit des Douze Navires, construit à l'endroit même où commençait la ligne des bâtiments volontairement coulés au moment du siège de la ville, pour en défendre l'entrée, tous les marins enlevèrent leurs bonnets, ainsi que l'exige la tradition.

Et quelques semaines plus tard, l'*Impératrice Marie* devenait une des unités les mieux entraînées de l'escadre.

Elle le fit bien voir lors de sa seconde grande journée.

Le croiseur *Breslau*, cicatrisé mais toujours un peu étourdi, s'était aventuré sur la côte du Caucase ; il avait au passage bombardé les tranchées russes, mais, par étourderie, toutes ses munitions étaient tombées dans les lignes turques.

Il revenait en flânant, quand ses veilleurs aperçurent les mâts et les cheminées du nouveau dreadnought : il n'eut que le temps de détalier, criblé par les éclats de quatre salves de l'*Impératrice Marie*, lancées à 18 000 mètres. On ne le revit plus en mer Noire, où la souveraineté du cuirassé russe fut désormais reconnue.

Mais il n'y a rien de si ennuyeux qu'une souveraineté que personne ne conteste, et les jeunes officiers de ce cuirassé s'ennuyaient : c'était à qui gagnerait le front de terre, ou les flottilles de sous-marins et de torpilleurs.

Toutes les escadres de haut bord, pendant la guerre, ont connu ce mal-là.

Le commandant, le prince Troubetzkoy, ou l'excellent second Gorodysky s'ingéniaient à porter remède aux perpétuels changements dans l'état-major du bâtiment.

Ce fut la troisième journée qui leur en offrit l'occasion.

Le Tsar vint à bord ce jour-là, le 25 mai 1916 ; l'été de Crimée commençait et le vent qui venait de terre apportait au cuirassé par bouffées l'odeur des premières roses et des grappes fraîches de glycines.

Du quai des Comtes, la vedette dorée se détacha, portant comme un groupe de fleurs vivantes, autour du Tsar et du Tsarevitch, l'Impératrice et les quatre grandes-duchesses vêtues de blanc.

Quand se furent dissipées les fumées des salves, éteints les échos des salutations rituelles, terminées les présentations officielles, une simplicité charmante succéda à l'embarras un peu gourmé des premiers moments.

L'Empereur ne fut plus qu'un père de famille qui vient montrer aux siens le plus beau cuirassé de ses escadres.

Il voulut seul passer en détail l'inspection du bord, tandis que les grandes-duchesses bavardaient sur le pont avec un groupe de jeunes officiers, et qu'autour de l'Impératrice, conduite au carré, des personnages plus considérables s'empressaient de répondre aux questions qu'elle adressait avec cette réserve timide dont elle ne s'était jamais départie.

La visite du Tsar se prolongea pendant plus d'une heure : il remarqua naturellement la barbe blanche d'Abakoumov, le questionna sur la bataille de Sinope et le promut du coup premier-maître. Huit jours après, d'ailleurs, l'Amirauté de Pétrograd, ne voulant pas être en retard, envoyait au nouveau premier-maître les épaulettes d'officier.

L'après-midi allait commencer.

Sur le pont : le Tsarevitch avouait à ses sœurs qu'il commençait d'avoir grand faim.

L'Empereur avait rejoint au carré l'Impératrice et fumait une cigarette à côté du ministre de la Marine, l'amiral Grigorovitch, et du prince Troubetzkoy.

Ce fut à ce moment que le second Gorodysky

présenta timidement sa requête. L'inaction pesait aux officiers du bord ; pour les conserver dans leur embarquement, il avait pensé qu'il conviendrait peut-être de leur donner un témoignage particulier d'estime : tout officier qui resterait à bord plus de dix-huit mois recevrait au bout de ce temps un sabre d'honneur. Mais pour que ce souvenir eût quelque prix, il fallait que Sa Majesté acceptât le modèle de ce sabre qu'il venait de faire exécuter.

Un sous-officier apporta ce modèle dans un écrin ; dans le pommeau était encastrée une icône minuscule de Saint Nicolas ; la lame, sur une de ses faces, portait l'inscription : « A Sa Majesté l'Empereur », sur l'autre : « Le vaisseau de ligne *Impératrice Marie* ».

L'Empereur fit observer en riant qu'un séjour d'une heure à bord du cuirassé ne pouvait lui conférer le droit de porter ce sabre, mais il le fit emporter par son aide de camp.

Et deux jours plus tard, le 27 mai 1916, toute l'*Impératrice Marie* se répéta avec fierté que le matin même, pour les fêtes de l'anniversaire de son Couronnement, le Tsar avait porté « son » sabre pour assister au défilé des troupes.

Bien peu d'autres officiers devaient porter le sabre de l'*Impératrice Marie*, et c'était la dernière

fois que l'on célébrait « l'anniversaire du Couronnement ».

*
* *

Il n'y a corvée si pénible pour un officier en second que la corvée de charbon.

De chaque côté du bord, les châlands viennent s'amarrer ; sur des passerelles de fortune, les hommes divisés en huit compagnies sont disposés pour le va-et-vient des couffins qui montent pleins de charbon gras et redescendent vides. Un clairon sonne l'attaque et le cuirassé se trouve transformé pour quatre heures en une monstrueuse fourmilière : l'orchestre du bord joue ses « scies » les plus entraînantes, et la poussière noire et palpable s'introduit par les sabords ouverts, couvre le pont, pénètre dans les bouches, cerne les narines, et irrite les yeux passés au khol le plus tenace.

Il faut une demi-journée de nettoyage pour que le bâtiment reprenne ensuite son aspect normal et pour que les visages apparaissent derrière leur masque gras, rouges du frottement des serviettes.

La corvée avait commencé sur l'*Impératrice Marie* le 19 octobre 1916, vers quatre heures de l'après-midi, en rade de Sébastopol.

Le commandant Gorodysky s'endormit à une heure du matin, exténué.

Tout au fond de la rade, dans la baie du Nord, les deux dreadnoughts, car l'*Impératrice Catherine* venait d'être achevée, somnolaient en tournant autour de leur coffre, comme des dogues tenus en laisse.

Deux tourelles triples braquaient leurs longues vues vers le large, par-dessus les croiseurs mouillés à l'entrée des passes, par-dessus les larges champs de mines qui couvraient la rade extérieure.

6 h. 04 du matin. La nuit commence à peine à se délayer.

Le capitaine de frégate Gorodysky se réveille : chaque jour à 6 h. 06 il sort de sa couchette, à 6 h. 08 il met ses pantoufles et son manteau, et deux minutes plus tard, il passe sur le front de l'équipage rangé sur la plage avant pour la prière du matin.

Il reste donc encore au second deux minutes à somnoler, les plus précieuses : un fumeur désespéré de n'avoir plus d'allumettes découvre avec la même joie qu'il en reste une dernière dissimulée dans la boîte.

Nous savons d'ailleurs exactement à quoi pensait Gorodysky : il venait d'être nommé la veille

au commandement d'un nouveau torpilleur, le *Fidonici*, et il songeait confusément au discours d'adieu qu'il adresserait à l'équipage.

Or, à 6 h. 08, l'*Impératrice Marie* sauta.

Mais au lieu de mourir subitement et de sauter d'un seul coup, comme sur les images, où du ventre du cuirassé part un geyser de flammes blanches, puis jaunes, que borde un liséré rouge, tandis que l'avant et l'arrière se croisent à angle droit, l'*Impératrice Marie* eut une agonie lente, à explosions multiples, cinquante minutes durant. Quelques millièmes de seconde avant le premier tressaillement du navire, Gorodysky fut aveuglé par un éclair jaune, qui traversa son hublot ; puis l'obscurité se fit complète, tandis que de colline en colline rou'ait l'écho du volcan subitement furieux.

Il monta cette fois sur le pont, sans pantoufles, vêtu de son seul manteau, courbant le dos sous une pluie de flammèches, brins de poudre enflammés.

A l'avant brûlait la soute des munitions de 130 millimètres, dégageant une abondante fumée noire, à l'arrière, le nuage de 150 mètres de hauteur qu'avait dégagé l'explosion de 35 tonnes de pyroxiline n'était pas encore dissipé. Le timonier de service sur la passerelle était passé

par dessus le nuage et personne ne l'avait vu retomber, mais on distinguait encore en l'air sa pèlerine sur laquelle un canonnier rempli d'initiative avait ouvert le feu, se croyant attaqué par un avion.

L'incendie de l'avant faisait rage : il fallait à tout prix, si l'on voulait sauver le bâtiment, ouvrir les vannes du second compartiment et noyer les soutes.

Mais pour atteindre la commande des vannes, on devait traverser une batterie aux fers déjà rougis, et le vent qui venait de l'avant, attisant le brasier, en rendait à chaque seconde l'approche plus périlleuse.

Une dizaine d'hommes s'élançèrent dont aucun ne put revenir.

Pendant ce temps, les vedettes, les chaloupes, de tous les coins de la rade, accouraient vers l'*Impératrice Marie* ; deux bâtiments de servitude essayèrent de mettre en action leurs pompes, et dirigèrent leurs lances sur le foyer ; mais les jets d'eau de quinze centimètres de diamètre, réduits par la chaleur en nuages de vapeur, n'arrivaient même pas jusqu'au pont.

Un gros remorqueur, hardiment, s'attela à l'arrière du cuirassé pour essayer de le faire tourner de 90 degrés afin de le placer au moins vent de

travers ; il ne le déplaça que d'un infime angle aigu.

Alors, au porte-voix, le capitaine de vaisseau Kouznetzov, qui n'avait pris le commandement du dreadnought que depuis trois semaines, demanda que le cuirassé *Eustafy* vînt exécuter un tir sur cette chaîne aux lourds maillons, qui liait l'*Impératrice Marie* à son coffre et qu'il était impossible de rompre par les moyens du bord, puisque les flammes en interdisaient l'approche : une fois sa laisse rompue, le cuirassé pourrait sans doute être pris en remorque et aller s'échouer sur la côte.

La crainte d'atteindre les bâtiments voisins empêcha d'accorder cette demande.

Ce fut à ce moment que le commandant en chef de l'escadre de la mer Noire, l'amiral Koltchak, arriva.

Il se dirigea aussitôt vers l'avant, et interdisant aux officiers de son état-major de le suivre, disparut derrière un âcre nuage de fumée. Devant les commandes de noyage des soutes, une vingtaine de corps se consumaient : « Mes enfants, arrive à crier Koltchak aux survivants, il ne s'agit plus seulement de sauver l'*Impératrice Marie* ; de vous dépend le salut de l'escadre et de la ville. »

A 6 heures 40, enfin, les vannes sont ouvertes et l'eau s'engouffre dans les cales du cuirassé ; l'avant s'enfonce brusquement et le bâtiment s'agenouille comme un cheval couronné.

Koltchak remonte vers le centre avec les sauveteurs.

L'un d'entre eux, un mécanicien géant, Bélouguine, porte sur son dos un corps inerte et mutilé : il atteint la coupée pour déposer dans une chaloupe son fardeau : « Bélouguine, crie un matelot épouvanté, tu n'as plus de jambe ! » Le géant baisse les yeux et s'affaisse ; un de ses pieds ayant été emporté, l'os nu lui avait servi de béquille. Il mourut avant d'atteindre la terre.

Mais voici non seulement que l'avant de l'*Impératrice Marie* s'enfonce de plus en plus ; elle prend sur tribord une gîte qui chaque instant s'accélère : une explosion a disjoint à l'avant les plaques d'acier et l'eau pénètre par cette brèche.

— Les malheureux ! murmure Koltchak les larmes aux yeux, et il donne l'ordre d'évacuer le navire : il était 6 heures 48.

Dans les chaufferies de l'arrière, l'enseigne mécanicien Michel Ignatiev, le fils d'un agent de police de Cronstadt est enfermé depuis un quart d'heure avec dix hommes : il a reçu l'ordre

d'allumer les feux pour tenter une manœuvre éventuelle.

Voici le plancher des chaufferies qui s'incline : seules les chaînes pendantes qui permettent d'ouvrir les soupapes donnent encore une notion de la verticale dans l'obscurité où les hommes travaillent.

— Remontez vite, vous autres, crie Ignatiev, je saurai bien tout seul ouvrir les prises de vapeur.

Les hommes arrivent à gagner le pont à la dernière seconde. Ils se jettent à la mer au milieu d'objets hétéroclites.

Les cheminées obliques ne sont plus qu'à quelques mètres de l'eau, quand elles laissent échapper un mince filet de vapeur grise : c'est le dernier souffle de l'*Impératrice Marie* qui se confond en ce moment avec le dernier soupir de l'enseigne Ignatiev.

Gorodysky, le second, a pu se jeter du pont à la mer.

Machinalement, avant de quitter le bord, il a pris dans sa main droite un chronomètre qui se trouvait là, et dans sa main gauche un objet dont il n'a jamais pu se rappeler ni la forme, ni le nom.

Et puis, au moment de sauter, il s'est rappelé

qu'il n'allait pas quitter le bord par l'échelle de coupée comme d'habitude, et il a lâché ces deux objets inutiles.

Au dessus de sa tête est passée une embarcation qui volait, détachée de ses porte-manteaux ; elle tombe sur l'eau, intacte.

— Quelle bonne construction, ne put s'empêcher de penser en plongeant Gorodysky, qui était un second modèle.

Quand il reprit ses esprits il était sur la quille de l'*Impératrice Marie*. Il eut une minute de détente exquise : l'incendie était éteint et c'en était fini des explosions, des brûlures et du cauchemar qu'il venait de vivre.

Au bout de deux heures, la quille de l'*Impératrice Marie* disparut, submergée : il n'y eut plus au ciel qu'un éventail de fumée noire, dont le vent calmé n'arrivait pas à écarter les branches qui mirent tout le jour à s'effacer.

*
* *

Personne ne sut jamais ce qui s'était passé.

Aucun sous-marin n'avait pu entrer dans la rade, — aucune mine n'avait pu y être mouillée. Y avait-il eu déflagration spontanée de poudre ? Abakoumov avait-il mal rempli son rôle de dé-

tective et l'ennemi avait-il su se créer des intelligences à bord ?

Les dépositions des cinq cents rescapés — à peu près la moitié de l'équipage — ne permirent pas de le savoir.

Quelques mois plus tard, en pleine révolution, au carré du cuirassé *Alexandre III*, sur lequel avaient embarqué les anciens de l'*Impératrice Marie*, un des enseignes qui avait été le plus admirable pendant la catastrophe, entra un revolver à la main.

Il criait : « Malheur à nous ! Malheur à nous ! Il n'y a plus de garde, plus de quart, plus de police. Nous allons sauter comme sur la *Marie*. Nous sommes perdus ! »

Et il se tua d'une balle au cœur, dernière victime de la *Marie*.

Les révolutionnaires s'emparèrent de l'incident pour amener l'opinion publique contre les officiers : « C'est lui, firent-ils dire sur la *Sobornaya*, qui a fait sauter le cuirassé. Il s'est fait justice. D'ailleurs il a un nom allemand : il s'appelle Fock. »

Mais ils furent les seuls à paraître le croire, je dis paraître, parce qu'ils étaient certainement mieux renseignés que nous autres.

IX

PAR LES MOYENS DU BORD

Sous la pression du général Mackensen, les troupes russo-roumaines abandonnèrent le petit port de Constantza, aux bords de la mer Noire.

L'état-major russe décida de créer plus au Nord une Défense des Bouches du Danube, et d'en fixer le centre à Sulina, village réputé dans les chancelleries, parce qu'une grande baraque y porte le nom de « Palais de la Commission Européenne ». Ladite Commission n'est rien moins qu'une personne morale du droit international, fille du traité de Paris de 1856, et chargée d'assurer la navigabilité du fleuve, beaucoup plus propice en cet endroit à la chasse aux canards qu'au passage des chalands.

La mode, en 1916, était à l'économie ; Sulina était à plus de quatre-vingts kilomètres du front.

L'état-major avait à ce moment des préoccupations plus urgentes : il nomma un chef de la Défense des Bouches, et ne crut pas nécessaire de faire davantage.

Ce poste échut au capitaine de frégate Medvédev, que n'effrayaient pas les difficultés : il ne disposait pour la Défense du Danube que d'une très grande confiance en lui-même et en la Providence.

Avant de commencer son œuvre, renouvelée de la Création, il demanda cependant qu'un officier lui fût adjoint.

Le Grand Quartier général leva les bras au ciel : — Pourquoi commencez-vous tout de suite, lui répondit-on, par la formation d'un état-major considérable ?

Puis le Grand Quartier s'humanisa : il désigna le capitaine de corvette Coubé aux fonctions d'adjoint au Chef de la Défense, en faisant observer à l'adjoint qu'il ne s'agissait là que d'une simple mission temporaire de cinq à six semaines. Le capitaine de corvette Coubé, qui avait l'expérience de la guerre, comprit qu'il resterait à Sulina quelques années, et prépara des bagages en conséquence.

Quand le chef et l'adjoint furent déposés un soir pluvieux d'octobre sur le quai de Sulina,

Coubé eut l'impression que son chef n'avait emporté de Sébastopol que des idées assez vagues sur le rôle qu'il aurait à jouer à la tête de la « Défense ».

Medvédev n'aimait pas le doute dans l'esprit de ses subordonnés.

Il se retourna vers son second qui courbait le dos sous les rafales et prononça :

— Nous ferons la guerre comme nous pourrons — par les moyens du bord.

*
* *

Sulina est bâti sur une île triangulaire : un des côtés de l'île constitue le front de mer, celui qu'il fallait préserver des attaques de l'ennemi et qu'assaillaient pour le moment des bourrasques de vent humide.

Le second côté borde le canal navigable, le troisième confine aux marais désolés.

Face aux deux officiers s'élevait le Palais de la Commission Européenne : le quai n'offrait pas d'autre abri. Ils y entrèrent pour se préserver de la pluie froide, et commencèrent d'en parcourir les salles obscures et vides. Ils avaient déjà ouvert une dizaine de portes quand ils aperçurent une raie de lumière au fond d'un

couloir. La onzième porte ouverte leur révéla dans une pièce éclairée un individu qui leur tournait le dos et s'amusa à essayer sur un billard de savants carambolages. Un fox-terrier le contemplait attentif.

Le joueur consentit à abandonner son billard et se présenta : il était Russe, officier de marine et exerçait les fonctions de Chef de la Défense des Estuaires du Danube.

Medvédev resta quelques secondes stupéfait devant son double, puis s'informa de quelle autorité il tenait ses pouvoirs. Le double répondit qu'il avait été nommé Chef de la Défense une semaine plus tôt par un vague état-major de brigade dont il devait être bien difficile, depuis les derniers combats, de retrouver la trace : il offrit d'ailleurs de lui-même de résilier son commandement, se considérant comme relevé de ses fonctions par Medvédev.

La remise de commandement fut simple : le joueur de billard affirma qu'il n'existait pour le moment aucune défense des estuaires, et qu'il pouvait seulement assurer l'existence de ces derniers.

Là-dessus il siffla son chien et disparut.

Cette conversation brève avait réveillé un Grec qui dormait dans une pièce voisine, et qui,

à l'état de veille, exerçait les fonctions de major-dome du Palais.

Il crut d'abord que les deux envahisseurs étaient Roumains, et affirma son intention de les mettre à la porte. Mais sa mauvaise humeur se dissipa en apprenant qu'il avait affaire à des Russes, à des Russes importants, chargés de la Défense des Bouches : une heure après son arrivée, le personnel de la Défense était autorisé à élire domicile dans ce Palais abandonné.

Fatigué par la traversée, il remit au lendemain le soin des affaires sérieuses, et s'endormit avec autant de sérénité que la personne morale du droit international qui somnolait en ces lieux depuis 1856.

*
* * *

Quand le commandant Medvédev partit le lendemain matin en inspection, sa plus grande surprise eût été de trouver quelque chose à inspecter.

Il partit donc l'âme légère pour une promenade de reconnaissance avec Coubé, son adjoint.

Depuis une heure ils allaient à l'aventure quand ils aperçurent, braqués vers le large, deux tubes qui offraient avec des canons de nombreux points de ressemblance. Coubé, avec

l'outréculdiance de la jeunesse, affirma même qu'il s'agissait là de canons de 152 millimètres.

Les inspecteurs s'approchèrent : derrière les tubes ils distinguèrent des abris, à côté des abris des soutes à munitions, près des soutes un factionnaire qui les conduisit obligeamment vers le capitaine Kharitonov, lequel se fit reconnaître en tant que commandant de la 3^e batterie de position lourde.

Les inspecteurs durent se rendre à l'évidence.

Cette 3^e batterie avait été un an plus tôt devant Pérémychl en Galicie ; quelques mois plus tard on l'avait placée devant Riga ; puis on l'avait amenée en Bessarabie et on l'avait complètement oubliée dans les marais roumains.

— A partir de ce jour, dit Medvédev, au commandant de la batterie, vous faites partie de la Défense des Bouches du Danube.

L'artilleur Kharitonov s'inclina.

— Aurons-nous, demanda-t-il, des ennemis à combattre ?

— Mais oui, les sous-marins allemands, répondit Medvédev.

Kharitonov, qui n'avait jamais vu d'autres ennemis que des prisonniers autrichiens, ne parut pas médiocrement impressionné d'avoir affaire à des sous-marins.

Plein de zèle, il voulut faire visiter sa batterie par son nouveau chef, vanta l'excellence des potagers qui entouraient ses deux pièces, et offrit enfin à ses camarades de faire la connaissance de sa femme.

— Canonnier Ivan Zaïtzev, cria Kharitonov de sa voix la plus forte.

Un jeune soldat apparut, svelte et de petite taille.

— Ma femme, dit Kharitonov en présentant le canonnier. Elle a fait avec moi toute la campagne et elle est décorée de la croix de Saint-Georges.

Ses qualités militaires n'empêchaient pas la ci-devant M^{me} Kharitonov d'être une maîtresse de maison charmante. Il fut décidé que l'état-major de la Défense et le chef de son unité de combat prendraient ensemble chaque soir leur repas. M^{me} Kharitonov présidait ce dîner avec grâce, toutes les fois que le canonnier Ivan Zaïtzev n'était pas de service.

*
* *

Le lendemain, les forces de la Défense des Bouches du Danube s'accrurent considérablement. Accoudé à sa fenêtre, l'adjoint Coubé

aperçut sur le quai une étrange procession : des chariots lourds et gémissants, recouverts de bâches grises, s'avançaient majestueux, escortés par des matelots, le fusil sur l'épaule. En tête de la procession marchait, vêtu d'un pantalon et d'un veston de cuir, une manière de Don Quichotte : ses pattes d'épaule autrefois dorées étaient verdies par l'humidité ; sa casquette était aplatie au point de ressembler à une crêpe brûlée ; autour de lui pendaient un sabre, un revolver, une jumelle et un étui à cartes.

— Oh là ! Qui êtes-vous, cria Coubé en retenant son rire.

— Je suis le commandant du détachement du Service des Communications de Constantza, répondit gravement l'interpellé qui ne craignait pas les génitifs. La retraite a été si rapide que je n'ai pu être évacué avec les autres troupes, et je remonte vers le Nord avec mon détachement.

— Je suis le commandant de la Défense des Bouches du Danube, cria Medvédev, apparu sur le pas de sa porte. Vous n'avez aucune destination particulière ? Donc vous faites partie des forces placées sous mes ordres.

Le soir même, un central téléphonique avec deux douzaines d'abonnés fonctionnait à Sulina : le chef de la Défense, son chef d'état-major, le

chef de la batterie lourde et la batterie elle-même, se trouvaient reliés par des fils innombrables. Le Don Quichotte des Communications ne s'arrêta pas en si beau chemin. Ayant relié par un fil le sommet de l'ancien phare et la cime d'un peuplier, il établit une antenne permettant de communiquer avec Odessa et Sébastopol.

A l'usage, cette invention se révéla plutôt nuisible. Pour se venger de l'oubli dans lequel jusqu'à ce moment il avait été tenu, le Haut état-major accabla en effet de directives télégraphiques et chiffrées la Défense des Bouches du Danube : cette avalanche heureusement se paralysa elle-même par l'importance de son débit, car il eût fallu plusieurs déchiffreurs pour traduire tout ce bavardage.

Les télégrammes s'accumulèrent sur la table de Medvédev.

A cet important service des communications vint se joindre quelques jours plus tard, car un bonheur n'arrive jamais seul, la 3^e flottille de dragueurs.

La Défense des Bouches prenait bonne tournure.

*
* *

Il était temps, car chaque nuit maintenant arrivaient des transports de troupes et de muni-

tions destinés au renforcement du front russo-roumain. Des torpilleurs russes les convoaient d'Odessa aux Bouches du Danube, et l'obscurité, au moment de l'atterrissage sur Sulina, les protégeait, plus sûrement encore, contre le péril des sous-marins de Varna ou de Constantinople.

L'arrivée de chaque convoi était précédée de longs pourparlers chiffrés, car c'est une vérité bien connue que dans un radiogramme les groupes essentiels qui signalent l'heure d'arrivée ou le nombre des transports, sont toujours indéchiffrables

Les nuits de la Défense des Bouches s'organisèrent d'après un modèle uniforme.

A dix heures du soir, la station d'électricité coupait le courant. L'adjoint Coubé quittait à ce moment la soirée de M^{me} Kharitonov, et revenait au Palais de la Commission où l'attendait une quatrième rectification au radiogramme incompréhensible reçu dans l'après-midi.

Sous sa forme usuelle, la rectification apprenait que huit transports et trois contre-torpilleurs arriveraient à minuit dans le canal de Sulina.

Brassée par le vent de Nord-Est, l'interminable pluie d'hiver tambourinait aux vitres ; sur les flaques d'eau du quai désert passait et repassait le pinceau du phare que le locotenant-

commandor Botez, capitaine roumain du port, venait de faire allumer.

A une heure du matin le convoi, naturellement, n'était pas encore arrivé.

Coubé, faisant dans sa chambre les cent pas pour éviter de s'endormir, se demandait avec inquiétude s'il devait garder le phare allumé au risque d'attirer les sous-marins ennemis, ou au contraire l'éteindre au risque de faire échouer tout le convoi.

Alors il téléphonait impatiemment au phare ou à la batterie qui n'avaient encore rien aperçu.

Quand à trois heures du matin le phare annonçait qu'il apercevait en mer des ombres de navires, il fallait avertir le locotenant-commandor d'ouvrir l'estacade, d'envoyer des pilotes, il fallait surtout prévenir la batterie de ne pas tirer contre les transports. A cette heure-là elle était commandée par Vassily Parapane, que tout le monde appelait naturellement Vaska Tambour¹.

De longs discours étaient souvent nécessaires pour le persuader de ne pas faire de zèle. Quand il avait répondu « J'ai compris. Ne vous inquiétez pas. A bientôt chez Kharitonov », la nuit commençait de pâlir.

1. Barabane en russe veut dire tambour.

Entre les jetées avançait lentement la silhouette incertaine d'un vapeur sous la pluie.

Les hachures qui couvraient tout le front de mer s'espaçant avec l'aube, un second vapeur apparaissait. Mais le troupeau n'était pas toujours au complet.

— Où est le huitième ? criait Coubé de sa fenêtre.

— Le huitième, répondait calmement le commandant d'un torpilleur d'escorte, mais il était à côté de nous, il y a un instant.

— Pourtant il n'y est plus.

— Bien, disait le torpilleur, nous allons le chercher.

Le plus souvent le huitième était échoué quelque part, à l'entrée des passes. Il fallait envoyer des chalutiers le prendre en remorque.

Et c'était seulement après avoir constaté de ses yeux que le convoi était au complet que Coubé pouvait adresser le télégramme : « Convoi arrivé sans incident Sulina. »

Lorsque de la cime du peuplier la nouvelle partait vers Odessa, le grand jour était fixé comme une plaque photographique.

Alors seulement Coubé pouvait s'endormir.

Ce n'était jamais pour bien longtemps.

Traditionnellement, à 7 heures 50, un téléphoniste annonçait chaque matin : « Le phare Olinka signale que deux avions ennemis font route vers Sulina ! »

Six minutes plus tard, exactement, la sirène du petit croiseur roumain, *Elisabetha*, commençait de mugir, emplissant le port de son appel désespéré : on s'attendait à voir arriver dans le ciel un troupeau de bêtes de l'Apocalypse, et les quatre Évangélistes — on appelait ainsi, nul n'a jamais su pourquoi, les quatre veilleurs de l'*Elisabetha* — grimpaient dans les hunes pour observer l'approche de l'ennemi.

Les avions allemands n'étaient encore que deux points noirs à l'horizon, que la bacchanale commençait.

Le croiseur *Elisabetha* se livrait à une véritable fantasia immobile, faisant feu de ses canons minuscules, de ses mitrailleuses, de ses fusils et de ses revolvers.

Une grêle de plomb et de balles s'abattait sur l'eau et sur les toits, et tous les Sulinites rentraient chez eux épouvantés.

La Défense des Bouches avait estimé nécessaire d'opposer à l'ennemi des moyens moins préhistoriques.

Dans les chantiers de la Commission européenne, elle avait fait établir tant bien que mal des affûts pour pièces anti-aériennes : aussitôt après le premier essai qui fut heureux, l'état-major de la Défense avait envoyé à Sébastopol un radiogramme triomphant.

Imprudente forsanterie.

Le lendemain Sébastopol avait répondu : « Envoyez-nous sans retard les plans, les croquis et les calculs de votre nouvelle installation anti-aérienne. »

Or, cette installation avait été réalisée en deux jours, par un contremaître des chantiers qui ignorait jusqu'à l'existence de la table des logarithmes.

L'adjoint Coubé apporta tristement le télégramme de Sébastopol à son chef.

— Ne leur envoyez rien, répondit Medvédev philosophe, puisqu'il n'y a rien à envoyer.

*
* *

Ce matin-là, les deux avions ennemis arrivèrent à l'heure prévue.

Le premier fut aussitôt entouré par les batteries de boules de neige qui se mirent à fondre sur le ciel bleu. Pour bien montrer

qu'il ne voulait pas jouer, l'avion de tête fit demi-tour, et disparut vers le large.

Enivré par ce premier triomphe, Medvédev prit ses jumelles pour rechercher l'avion numéro 2 que chacun avait oublié : or nul ne retrouvait sa trace.

Trois déchirements. Trois colonnes de fumée noire ; et, après une seconde de stupeur, toutes les vitres du Palais de la Commission vinrent se briser avec ensemble sur le quai. Puis on entendit le bruit régulier d'une hélice, et par-dessus les toits de Sulina, venant de l'Est, le second avion passa, insolent, à faible hauteur, enchanté du bon tour qu'il venait de jouer.

La surprise avait été si grande que pas un canon n'était prêt à tirer.

Seul le capitaine trop zélé d'un transport qui venait d'arriver le matin même, fit pointer sur l'avion qui prenait de la hauteur son unique canon de 120.

Le shrapnell par miracle s'ouvrit au-dessus de l'Allemand, comme une ombrelle : l'avion vacilla, essaya de se redresser, dut redescendre, amerrir, et s'ensuit en hydroplanant.

L'adjoint Coubé descendit en courant de son poste d'observation, et donna l'ordre aux vedettes d'appareiller en toute hâte.

Le combat prenait tout à fait l'allure d'une chasse aux canards.

Naturellement, comme il arrive toujours en pareil cas, les vedettes mirent un temps infini à démarrer : le froid était vif et les moteurs refusaient de partir.

Coubé sauta sur le pont de la première « parée ».

En passant devant la batterie, il distingua Vassia Tambour qui dansait de joie devant ses pièces et criait dans le vent des paroles incompréhensibles. De sa main il indiquait à la vedette la direction du Sud Ouest : celle-ci s'y engagea, à toute allure, et fit dix milles sans rien voir.

Coubé allait faire demi-tour quand un timonier distingua un point noir dans la houle.

C'était l'hydravion en fuite : la course commença.

Les canonniers autour de la mitrailleuse avant, recevaient des douches glacées stoïquement, et dans la salle des machines, le chef mécanicien couvert de sueur parlait amoureusement à ses moteurs, expliquant à ses colombes pourquoi il leur demandait un si gros effort.

Une gerbe d'écume s'éleva sur l'avant, à quelques centaines de mètres, puis une seconde, plus proche.

— Depuis quand, songea Coubé, les avions sont-ils armés de pièces de 100 millimètres ?

Quittant un instant son gibier des yeux, il aperçut derrière lui, à l'horizon, un chalutier russe dont la silhouette se zébrait toutes les vingt secondes d'un éclair rouge.

Ce chalutier prenait visiblement la vedette pour un sous-marin ennemi.

Coubé fit hisser au mât le pavillon H, un carré de toile blanche avec une croix rouge au milieu, qui signifie : « Cessez le combat », puis sans se préoccuper de cet ennemi malencontreux, reprit sa chasse.

La vedette gagnait franchement sur l'avion.

A 2 000 mètres, sa mitrailleuse commença de crépiter comme une machine à écrire, faisant jaillir à côté de l'avion une ligne de points d'exclamation écumeux.

L'ennemi s'arrêta ; la machine à écrire passa à la ligne suivante que Coubé fit interrompre.

Lorsque la vedette ne fut plus qu'à cent mètres de l'avion, les moteurs eux-mêmes stoppèrent. On n'entendit plus que le lèchement des vagues sur la coque oscillante, et, dans les réservoirs, l'essence qui essayait de maintenir sa nappe horizontale.

Le tête-à-tête ne dura que quelques secondes :

de la carlingue de l'avion deux hommes sortirent qui firent quelques pas sur les ailes.

Coubé fit lancer un filin pour prendre l'appareil en remorque ; mais un des deux hommes se méprenant sur ses intentions, attacha le filin à ses épaules et se jeta à l'eau.

Il arriva grelottant sur la vedette où il se présenta : enseigne de vaisseau von Laue, de la Marine impériale. Son compagnon, sous-officier de réserve et ancien marin du commerce, attendit flegmatiquement qu'on vînt le chercher.

La mitrailleuse de l'avion avait bien entendu disparu et, tout autour de l'appareil, flottaient des monceaux de papier que les Russes recueillirent patiemment ; leur patience fut récompensée quelques heures plus tard, quand ils arrivèrent à reconstituer une carte du Grand État-Major allemand couverte d'indications précieuses.

Mais pendant cette pêche au papier, le chalutier qui avait tiré sur la vedette arriva, se dandinant avec orgueil :

— Êtes-vous complètement fou, lui criait Coubé ?

— N'est-ce pas que nous avons bien travaillé, répondait le chalutier. Sans notre tir, jamais l'avion ne se serait arrêté.

Il parut vain d'expliquer au chalutier que ses coups étaient tombés à cinq kilomètres du but.

Laissant le chalutier remorquer l'appareil, Coubé fit route vers le port avec ses deux prisonniers.

Toute la ville se pressait sur le quai afin de contempler les objets de sa terreur quotidienne.

Tandis que le sous-officier bavardait devant Medvédev, l'enseigne von Laue refusait d'ouvrir la bouche : il fut conduit dans la chambre du Palais qui devait lui servir de prison. La seule question qu'il posa à son gardien fut : « Nous enverra-t-on en Sibérie ? » L'autre, bonhomme, rassura, et ferma la porte.

Cette journée mémorable fut célébrée le soir même, comme il convenait, chez la gracieuse M^{me} Kharitonov.

A minuit arriva un planton essoufflé : l'enseigne de vaisseau von Laue venait de s'enfuir, en brisant les vitres de sa prison. Transformée immédiatement en canonnière, M^{me} Kharitonov partit avec les patrouilles de recherche ; les artilleurs russes et les marins roumains de l'*Elisabetha* retrouvèrent le fugitif au moment où il se jetait sur une sentinelle roumaine pour lui enlever son fusil.

M^{me} Kharitonov victorieuse revint prendre place parmi les convives.

— Ne trouvez-vous pas, en somme, dit Medvédev en se tournant vers Coubé, que par les moyens du bord nous faisons la guerre tout aussi bien que les autres ?

LA RÉVOLUTION

L'ULTIME CONSEIL

Dans le train qui le conduisait d'Helsingfors à Pétrograd, le contre-amiral Kedrov, aide de camp de Sa Majesté, buvait un verre de thé brûlant. Le garçon du wagon-restaurant se retira, après lui avoir apporté deux brioches chaudes, et Kedrov resta seul dans cette voiture tiède, plus large et plus confortable que celles de tous les autres réseaux européens.

Jamais manteau de neige plus épais n'avait recouvert la Finlande qu'en ces derniers jours de février 1917.

Le golfe lui-même était encore complètement gelé, et sur toutes les côtes de la Baltique, jusqu'à Libava, seuls les phares et les sémaphores émergeaient de ce désert onctueux et candide.

Les façades déblayées des stations finlandaises

passaient tous les quarts d'heure, accotées à leurs paires de gros favoris blancs.

Puis aux filigranes translucides que le givre traçait sur les vitres, se superposaient pendant des lieues les filigranes noirs des branches de bouleaux, qui semblaient prêts à se laisser minéraliser par le froid, à l'inverse des forêts de houille.

Ensuite renaissait la plaine blanche que la voie ferrée traversait comme une artère chaude dans un grand corps déjà glacé.

Par-dessus l'épaisse tenture de feutre bleu qui couvrait les fenêtres jusqu'à mi-hauteur, Kedrov contemplait ces paysages avec une égoïste amitié.

Comme la guerre paraissait lointaine ! Il l'avait quittée pourtant depuis une heure à peine, et il allait la retrouver demain à Réval, où il comptait inspecter une des divisions de contre-torpilleurs dont il était le chef. Ces divisions, en effet, depuis six mois s'étaient notablement accrues. La Marine avait réussi à réaliser toute une partie du programme naval, et il y avait un an que les Allemands parfaitement renseignés sur ce point ne s'étaient montrés en Baltique.

Encore un dernier effort et la victoire serait acquise au printemps 1917.

L'amiral Népénine, à vrai dire, celui qui avait

remplacé à la tête de l'escadre l'inoubliable amiral Essen, se montrait moins optimiste. Il avait soutenu à Kedrov, quelques jours plus tôt, que l'Allemagne, renonçant à venir à bout de la Russie dans une lutte ouverte, s'efforcera plutôt de fomenter des désordres politiques, et de soutenir les éléments révolutionnaires. « C'est de l'intérieur, avait-il déclaré, que viendra l'offensive prochaine, et je ne sais pas si nous pourrons résister à cet ultime assaut. »

Sur certains cuirassés, sans doute, des troubles avaient éclaté spontanément en 1916, mais ils avaient été facilement réprimés. Aucun indice, en somme, ne permettait de croire que le mal fût profond.

Le bercement du train tiède assoupit l'amiral Kedrov.

« Encore un dernier effort », se répétait-il dans un demi-sommeil.

Il voyait se déclencher, comme l'an dernier, une offensive foudroyante, du type Broussilov : 400 000 prisonniers en un mois.

Le train passa devant la dernière station finlandaise.

L'amiral Kedrov rêvait.

Aucune automobile ne l'attendait à Petrograd, dans la cour de la gare.

L'amiral Kedrov, qui avait prévenu l'Amirauté de son arrivée, en fut à peine surpris.

Il héla un traîneau, s'emmitoufla dans ses fourrures et se fit conduire « Sous la flèche¹. »

Les patins du traîneau glissèrent sur la neige en gémissant.

L'amiral, pendant le trajet, crut distinguer dans la foule une certaine nervosité.

Il remarqua qu'il n'y avait plus d'agents au coin des rues. A plusieurs reprises, des groupes de passants s'arrêtèrent, semblant étonnés par les aigles de ses pattes d'épaules, seuls insignes apparents de son grade. Il croisa même plusieurs soldats aux manteaux déboutonnés, et qui passèrent sans même le saluer.

— Et dire, songea Kedrov, que la garnison de Petrograd est réputée pour sa tenue exemplaire !

Mais il se rappela que, les régiments de l'active étant sur le front, ces soldats désordonnés ne pouvaient être que des recrues ou des réservistes.

1. « Sous la flèche » est la dénomination commune de l'Amirauté à Pétrograd : elle est logée dans un hôtel ancien que domine une tour, elle-même ornée d'une haute flèche dorée.

Le petit cheval, aux larges poils couverts de givre, s'engagea sur le pont Troïtzky.

Le spectacle majestueux des quais de la Néva dissipa les préoccupations de Kedrov. Ses yeux de marin distinguèrent immédiatement, derrière le pont Nicolas, les hautes cheminées du croiseur *Aurora*, mouillé dans la rivière.

Le soleil d'hiver, le plus gai de tous, faisait luire l'or des coupoles, briller les vitres et scintiller la neige sur laquelle courait l'ombre rose du traîneau.

Toutes les cloches de la capitale appelaient les fidèles à l'office.

Kedrov entra en souriant sous le porche de l'Amirauté.

*
* *

Quand il en sortit quelques heures plus tard pour aller prendre le train de Réval, qui partait de la gare Baltique, à l'autre bout de Pétrograd, la nuit descendait sur la neige floconneuse.

Les renseignements que l'amiral Kedrov avait reçus de ses camarades de l'Amirauté le rendaient cette fois soucieux. Des émeutes avaient éclaté dans les faubourgs, plusieurs régiments s'étaient mutinés et le mouvement révolutionnaire paraissait gagner le centre de la ville.

Pourtant, ce centre de la ville, il le traversait en ce moment dans son traîneau : il n'offrait rien d'anormal. La perspective Nevsky était aussi animée que de coutume : automobiles, traîneaux, tramways, n'y étaient pas moins nombreux que d'ordinaire, ni, sur les trottoirs, les pelisses des promeneurs.

Kedrov dépassa le palais rouge d'Anitchkov, résidence habituelle de l'Impératrice Mère, reconnut les quatre statues équestres du pont de la Fontanka, et, s'engageant dans les petites ruelles sinueuses, atteignit enfin l'interminable perspective Izmaïlovsky, au bout de laquelle la gare Baltique et la gare de Varsovie se disputent le prix de laideur.

Le traîneau s'arrêta brusquement. Un groupe de policiers en armes barrait la perspective.

La foule hostile les entourait, leur jetant des pierres et des injures.

De l'autre côté du barrage, une dizaine d'autocamions s'avançaient en cortège, chargés de soldats ivres et débraillés qui chantaient l'Internationale, en agitant au-dessus de leurs têtes de larges drapeaux rouges qui prenaient dans la nuit des teintes vineuses.

De la foule partirent des acclamations folles à l'adresse des nouveaux venus.

Les policiers, auprès de leurs mitrailleuses, paraissaient hésitants. Quand les drapeaux rouges ne furent plus qu'à quelques mètres, sans qu'un ordre eût été donné, le barrage s'ouvrit.

Le cortège s'engouffra dans la perspective, suivi par une escorte de braillards qui s'arrachaient les rubans rouges que les soldats distribuaient.

L'amiral Kedrov, très pâle, avait cette fois compris : la révolution commençait.

Sa place à lui n'était plus à Réval, en tournée d'inspection, mais à Helsingfors, auprès de son chef l'amiral Népénine.

Sur son ordre, le traîneau fit demi-tour et fila à toute allure vers la gare de Finlande.

*
* *

La rade glacée d'Helsingfors avait ce matin-là l'aspect d'un champ de cheminées.

Hautes ou basses, ovales ou rondes, droites ou inclinées, elles laissaient uniformément monter, verticale, leur fumée à peine plus sombre que le ciel, et les coques de tous ces bâtiments gris mêlant leurs tons à ceux de la rade, on pouvait se demander quel unique foyer était dissimulé sous l'épaisse croûte des glaces.

Les équipages travaillaient comme de coutume, et l'amiral Kedrov, en se rendant sur le *Kretchet*, aviso qui portait le pavillon de l'amiral Népénine, se demandait, repassant dans son esprit les incidents dont il avait été témoin la veille, si ce calme apparent ne dissimulait pas lui aussi quelque incendie en train de couver.

Sur le pont du *Kretchet*, un officier d'ordonnance accourut essoufflé :

— L'amiral Népénine vous prie, Votre Excellence, de descendre immédiatement dans son salon où se réunit en hâte la Conférence des amiraux.

Dans le vaste salon du *Kretchet*, la Conférence en effet commençait.

— Messieurs, dit l'amiral Népénine, d'un ton grave, le président de la Douma d'Empire me télégraphie que des désordres sérieux viennent d'éclater à Petrograd. Espérant arrêter l'émeute, la Douma a pris l'initiative de remplacer le gouvernement débordé par un comité exécutif provisoire.

— Mais alors, c'est une révolution, s'exclama le vice-amiral Bakhirev, qui commandait la brigade des dreadnoughts.

La main de Népénine qui tenait le télégramme du président de la Douma trembla légèrement.

Le commandant en chef poursuivit :

— La seule chance de conserver la dynastie est d'implorer Sa Majesté de remettre le pouvoir à son fils Alexis, et la régence à son frère, le grand-duc Michel. Sur le front, les différents commandants d'armées ont déjà reconnu le comité provisoire. On me demande la réponse des chefs de la Marine.

Kedrov, le cœur serré, regarda à ce moment les visages de ses collègues, tannés par des années de vent, de guerres et d'embruns : tous les traits s'en étaient subitement tendus, devant ces révélations imprévisibles. Entendre de pareilles paroles, de la bouche d'Adrian, dans le salon du vaisseau amiral, à la veille de la victoire, leur paraissait davantage tenir du rêve que de la réalité.

— Pour achever de vous mettre au courant de la situation, dit Népénine, je dois ajouter que j'ai reçu d'affreuses nouvelles. A Péetrograd, l'équipage de la Garde est passé à la Révolution. Le chef du 2^e équipage, l'amiral Giers, a été assassiné par ses propres hommes, en voulant leur interdire la sortie de leur caserne ; sur la Néva, le capitaine de vaisseau Nikolsky, commandant de l'*Aurora*, a été tué par les mutins qui voulaient envahir son bord. Enfin, ce matin

même, à Cronstadt, le commandant du port, l'amiral Wiren, son adjoint l'amiral Boutakov, le commandant du 1^{er} équipage et une cinquantaine d'officiers de tous grades ont été tués avec des raffinements de cruauté abominables. Maintenant, messieurs, vous en savez aussi long que moi.

— J'en sais un peu plus, dit Bakhirev, après quelques secondes de silence. Les mutins ont osé offrir à Boutakov de reconnaître le nouveau pouvoir. Il leur a répondu, sans l'ombre d'une hésitation, qu'il ne trahirait pas son serment de fidélité à l'Empereur : quelques instants plus tard, il était au pied du monument de Makarov, devant le peloton d'exécution. La première salve troua seulement sa casquette. Visez donc mieux, canailles ! eut-il le temps de crier avant d'être abattu.

A ce moment entra, l'air absent, le vice-amiral Maximov, chef de la défense mobile. Sans regarder ses camarades, il salua le commandant en chef.

— Je m'excuse de mon retard, dit-il en s'asseyant. Je viens d'apaiser une mutinerie dans la division des dragueurs. Nos hommes se plaignaient de la dureté de leur existence sur ces petits bâtiments, et des dangers auxquels ils

étaient plus particulièrement exposés. Ils ont attaqué leurs officiers. Ces excès sans doute sont abominables. Mais je connais bien le peuple dont je me fais gloire d'être moi-même issu : j'ai parlé aux mutins le langage qu'il fallait leur tenir. L'ordre est maintenant rétabli dans ma division : j'ai pris les mesures qui s'imposaient, et j'en prends, en chef, toute la responsabilité.

L'amiral Kedrov écoutait ces phrases avec stupeur, ne comprenant pas ce que voulait ce Maximov qu'il avait toujours tenu pour un ambitieux, et qui, pour la première fois de sa vie, se vantait d'être sorti du peuple !

— Les rapports que j'ai reçus, dit gravement l'amiral Népénine, ne concordent pas avec les déclarations de l'amiral Maximov.

Il éleva la voix en se tournant vers Maximov :

— Vous avez omis de nous dire de quelles concessions vous avez acheté une apparence d'ordre dans votre division. Vous avez tout d'abord promis, contrairement à tous les règlements, d'autoriser vos équipages à élire eux-mêmes leurs officiers. A peine vous avaient-ils arraché cette promesse que vos hommes se sont portés à de nouveaux excès, emprisonnant des officiers qui avaient été jusqu'alors épargnés : ils ont ensuite décrété à l'unanimité qu'ils ne sorti-

raient plus en mer pour draguer, et que les officiers dragueraient seuls, si cela leur plaisait. Est-ce cela, monsieur, que vous appelez tenir vos hommes en main ?

Messieurs, continua-t-il en se tournant vers les autres amiraux, d'un moment à l'autre, le sang peut couler sur nos bâtiments, le nôtre en premier lieu, bien entendu. Je vous adjure de vous tenir fermes à vos postes de combat contre l'ennemi intérieur, et d'user de toute votre influence sur vos hommes pour les empêcher de se transformer en simples bandits entraînés par une guenille rouge. Revenons au télégramme du président de la Douma.

Des voix s'élevèrent : sans qu'aucun avis formel eût été présenté, Népénine comprit que le sentiment de presque tous les amiraux présents était d'attendre les ordres directs de Sa Majesté.

— J'ai coutume, comme vous le savez, reprit-il en regardant Maximov, de prendre, moi aussi, mes responsabilités. J'estime que la seule façon de sauver la situation est de nous tenir en union avec l'Armée. Je ne vois pas d'autre moyen d'éviter une catastrophe. Entre deux maux il faut choisir le moindre. J'ai d'ailleurs déjà télégraphié ma réponse au président de la Douma, et à l'Empereur lui-même. Que ceux qui ne sont

pas d'accord avec moi viennent me voir dans mon bureau.

L'amiral Népénine, sur ces mots, quitta le salon.

Le premier qui sortit ensuite fut l'amiral Maximov : la joie éclatait sur son visage avec une intensité que doublait la consternation de ses camarades. En le voyant s'éloigner souriant, chacun pouvait lire en lui comme en un livre ouvert : « La révolution commence. Tant pis pour ceux qui ne sauront pas s'y adapter. Pour ma part, je connais le « savoir vivre ». L'Empereur va voir ce qu'il lui en coûtera de ne m'avoir pas nommé, moi Maximov, le plus ancien des amiraux, à la tête de l'escadre, de m'avoir préféré ce Népénine, mon ancien surbordonné pendant le siège de Port-Arthur. »

Il quitta le *Kretchet* d'excellente humeur : sa revanche commençait.

Dans le salon du conseil restaient ses camarades accablés : ils échangèrent à peine quelques phrases.

La discipline, à leurs yeux, leur faisait un devoir de se grouper autour de Népénine, pour tenter contre toute évidence de tenir tête à la Révolution, et de poursuivre la guerre dans la mesure du possible.

L'amiral Bakhirev seul alla frapper à la porte de son chef.

*
* *

Il entendit à peine la voix qui lui répondit : « Entrez ». Épuisé par les heures qu'il venait de vivre, l'amiral Népénine était assis pâle et indifférent devant son bureau.

— Adrian, lui dit l'amiral Bakhirev avec une émotion contre laquelle il ne cherchait pas à lutter, Adrian, tu es libre de commander la flotte à ta guise. Je ne viens pas te critiquer. D'ailleurs, peut-être as-tu raison ? Mais, pour moi, laisse-moi partir. Dès que l'Empereur aura abdiqué, je serai délié de mon serment.

— Ecoute-moi, Michel Koronatovitch, répondit Népénine avec lassitude, peux-tu pendant une seule seconde me croire traître à Sa Majesté ? Ce qui se passe à Petrograd et dans la Russie entière, je ne le comprends pas. Mais ce qu'il faut que tu comprennes, toi, c'est la lourdeur du fardeau que je porte sur mes épaules : je commande la flotte. La victoire ? n'y songeons plus ; je sais qu'elle n'est plus possible. Mais ce qu'il faut, en ce moment, c'est rester à notre poste pour empêcher l'ennemi de détruire la flotte. Te représentes-tu la joie de l'Allemagne si

tous les officiers expérimentés de l'escadre sont remplacés par des révolutionnaires sans scrupules ? Reste ! aide-moi... en attendant que l'Empereur revienne... un jour.

— Je ne suis pas de ton avis, Adrian. On nous demande aujourd'hui de reconnaître l'abdication de l'Empereur en faveur du Tsarevitch ; mais demain, tu le sais bien, c'est une république qu'on nous demandera de reconnaître : sous un pareil régime, la Russie ne peut qu'aller à sa perte.

— Mais Michel, oublies-tu que nous sommes encore en guerre ? Un officier aurait-il, d'après toi, le droit de démissionner au cours des hostilités ? S'il n'y a plus de Tsar, la Russie reste.

L'amiral Bakhirev fit quelques pas dans l'étroit bureau.

— La seule concession que je puisse te faire, Adrian, reprit-il après un long silence, c'est de rester sous tes ordres jusqu'à la signature de l'armistice : je quitterai la Marine ce jour-là.

— Serons-nous encore en vie ce jour-là, Michel ? répondit Népénine.

Puis, se levant : — Que Dieu nous donne la force de souffrir avec dignité jusqu'à la fin.

Les deux amiraux s'embrassèrent et Bakhirev sortit sans ajouter une parole.

*
* *

L'amiral Kedrov, en quittant le Conseil, s'était rendu sur son torpilleur.

Il y passa une nuit sans que l'ordre dans sa division fût troublé. Mais la discipline avait déjà cessé de régner dans les cœurs : chacun pressentait qu'elle n'était plus que provisoire, et chaque fois qu'un officier donnait un ordre, il lisait dans le regard de son subordonné cette interrogation : « Quand commanderai-je à mon tour ? »

Pourtant les matelots du torpilleur repoussèrent cette nuit-là à plusieurs reprises des bandes de marins révoltés qui les exhortaient à se joindre à eux.

Kedrov apprit au matin l'abdication de l'Empereur et la constitution d'un gouvernement révolutionnaire provisoire, sorti d'on ne savait où.

Mais un événement le surprit encore davantage : ce fut l'arrivée d'un télégramme du nouveau ministre de la Marine, le priant de se rendre d'urgence à Petrograd, pour y occuper un poste important.

L'amiral Kedrov se dirigea de nouveau vers le *Kretchet* pour y prendre congé de l'amiral Népénine.

Pas de sentinelle pour présenter les armes !
Aucun service de quart sur la passerelle ! Les visiteurs entraient sur le vaisseau amiral comme dans un moulin, et en sortaient chargés de paquets dont nul ne vérifiait le contenu.

— Le gouvernement révolutionnaire, dans son propre intérêt, songea Kedrov, devrait bien mettre en sûreté les dossiers secrets d'un état-major aussi important.

Avant de franchir la passerelle, il s'arrêta un instant pour contempler les bâtiments groupés autour du *Kretchet*, encore pris dans les glaces.

Sur la plupart d'entre eux, le drapeau rouge flottait en même temps que le pavillon de Saint-André.

On distinguait sur leurs ponts des groupes de matelots et de civils, entourant des orateurs dont l'amiral Kedrov reconstituait aisément les discours : « Vos officiers sont les pires ennemis du peuple. Vous appartenez à la Marine la plus libre du monde. Rejetez la discipline, simple préjugé bourgeois. »

Et, mettant immédiatement ces paroles en pratique, des escouades de matelots armés quittaient leurs navires, descendaient sur la glace, s'acheminant tous vers la gare où Kedrov se rappela qu'une réception était organisée en l'hon-

neur d'émissaires du nouveau gouvernement.

Du côté de la ville, on entendait de temps à autre partir un coup de feu.

Le bruit d'une automobile arrivant devant la coupée du *Kretchet* le tira de sa contemplation. De la limousine qui portait sur son capot le fanion réservé au commandant en chef, Maximov sortit, rayonnant, arborant sur sa poitrine un ruban écarlate.

— Vous voyez le premier amiral rouge, dit Maximov en tendant à Kedrov une main que l'autre ne pouvait éviter.

Il était accompagné d'un officier d'ordonnance, tout aussi pavoisé de rouge que son chef et qui confia en passant à Kedrov :

— La flotte tout entière vient d'élire Maximov commandant en chef. Nous ne voulons plus de Népénine qui est trop réactionnaire.

Les nouveaux officiers rouges montèrent sur le pont, tandis que le mécanicien de l'automobile s'approchait de Kedrov

— Votre Excellence, savez-vous ce qu'ils appellent « toute la flotte » ? Les fourriers de son propre état-major et vingt matelots ivres de la division des dragueurs ! Cette mascarade finira mal.

La visite de Maximov à l'amiral Népénine, dont Kedrov, sur le pont du *Kretchet*, attendait la fin, fut de courte durée. Népénine refusa d'entrer en pourparlers avec l'amiral élu, et Maximov, de son côté, jugea inutile de perdre son temps à convaincre celui qu'il ne considérait plus comme son chef.

L'amiral rouge sortit donc au bout de quelques minutes pour aller se faire acclamer sur la place de la gare, et Kedrov entra dans le bureau de Népénine.

Il reconnut avec peine, dans ce vieillard chétif, au visage cireux, aux yeux cernés, l'alerte « Adrian », en qui la flotte entière, une semaine plus tôt, mettait tous ses espoirs.

— Comprenez-vous ce qui se passe, dit Népénine d'une voix faible ? A Petrograd, il n'y a plus de gouvernement. En escadre, le sang coule sur tous les bâtiments. Ils ont tué hier soir l'amiral Nébolsine sur le *Paul I^{er}*. Ils assiègent en ce moment dans leur carré les officiers de l'*André Pervosvanny*.

Mais, le plus souvent, les assassins ne sont pas des matelots ; des inconnus s'introduisent à bord et tuent à bout portant nos officiers les meilleurs, les plus instruits, les plus énergiques. Il y a beau temps que l'Allemagne en a dressé la liste ;

mon service des renseignements qui, vous le savez, n'était pas trop mal informé, l'avait en sa possession depuis plusieurs mois.

Le plan de l'Allemagne s'exécute à la lettre, mon ami : tout est fini. Nous avons perdu la guerre. Des amiraux comme ce Maximov croiront commander une escadre : quand ses électeurs l'auront assez vu, ils le remplaceront par un matelot illettré, plus tard par un forçat.

— On vous demande à Petrograd, reprit Népénine, après un court silence. Le nouveau ministre qui ne connaît rien de la Marine a besoin d'un conseiller expérimenté. Employez là-bas toute votre influence, toute votre énergie, pour que la lutte continue quand même, avec les moyens qui vous resteront. C'est un testament que je vous laisse, Kedrov, car pour moi je reste à mon poste jusqu'à la fin, mais je sais que mes heures, que mes minutes sont comptées.

Du quai, des clameurs s'élevèrent.

Kedrov aperçut par le hublot un cortège de matelots et de civils précédés d'immenses drapeaux rouges.

La tête du cortège s'engagea sur le *Kretchet* et parlementa avec l'aide de camp de Népénine qui vint annoncer à son chef que les manifestants demandaient, exigeaient que l'amiral se rendît

sur la place de la gare pour accueillir les délégués révolutionnaires.

Les clameurs sur le quai s'élevaient plus furieuses.

« Népénine ! Népénine » ! « Allons le chercher dans sa cabine ». « A mort l'amiral bourgeois ! ».

— C'est répugnant, dit le commandant en chef à Kedrov. Mais il est de mon devoir de me rendre place de la gare : si je reste ici, mes bureaux vont être pillés et je ne sais trop ce qu'il adviendra de mon état-major. Adieu, Kedrov.

Il était une heure après-midi.

*
* *

Le lendemain matin, l'amiral Kedrov se présenta au nouveau ministre qui l'accueillit par ces mots :

— L'amiral Népénine a été assassiné hier à 1 heure 20. Un matelot inconnu l'a tué, d'un coup de fusil, tandis qu'il se rendait à la gare d'Helsingfors.

Kedrov songea à cette liste dressée par les Allemands, en tête de laquelle devait figurer le nom du commandant en chef en Baltique. Mais il garda cette réflexion pour lui-même et

dit au ministre — Cette mort marque la fin de notre flotte.

— Allons, reprit le ministre presque jovial, revenons aux vivants ; je n'ai pas de temps à perdre. Il s'agit de découvrir, pour le placer à la tête de l'escadre, un amiral vraiment dévoué à la Révolution.

— A la Marine et à la Russie, rectifia Kedrov.

Le choix n'en était pas facile. En attendant qu'une décision fût prise, la marine rouge resta sous les ordres de Maximov, élu par ses fourriers ivres.

LE COMMANDANT STCHASNY

— Où est le camarade Stchasny ? cria un matelot. On demande le camarade Stchasny.

— C'est du commandant Stchasny que tu parles ? dit un voisin. On est allé le chercher.

La fumée d'un âcre tabac entourait de halo les lampes. Dans le brouillard on distinguait des groupes de marins assis sur des fauteuils crevés ou sur des chaises boiteuses ; des bouteilles et des verres étaient posés sur le tapis en guenilles.

Les membres les plus éveillés de l'assemblée ne s'interrompaient de tirer des bouffées de leurs cigarettes que pour boire ou pour lancer quelques grasses interjections ; les autres, gagnés par l'ivresse, contemplaient d'un œil morne le tapis souillé.

Tel était l'aspect ordinaire des réunions du

Centrobalt — ou comité central des marins de la mer Baltique —, amiral collectif d'une flotte agonisante.

La prophétie de Népénine n'avait pas tardé à se réaliser !

Et nul n'aurait pu reconnaître, en cette salle de réunion, l'ancien grand salon du yacht ci-devant impérial, le *Standart*, dont tous les ports européens connaissaient les lignes élégantes, et dont les échos auraient pu répéter encore le rire du Tsarevitch et des jeunes grandes-duchesses.

Ce soir de mars 1918, en rade d'Helsingfors, sur une tribune écarlate dressée au milieu du salon, pérorait un jeune matelot qui portait une culotte rouge de hussard que soutenaient, en guise de bretelles, deux bandes de mitrailleuses.

Il essayait vainement de venir à bout du tumulte qui l'entourait.

— Camarades, camarades, pour sauver la situation, je vous dis, camarades, il n'y a qu'une chose à faire : trancher la tête à la... à la...

— A l'hydre de la contre-révolution, souffla une voix au fond du salon.

— Parfaitement, aux guides de la Révolution.

— Bravo ! cria le souffleur ironique.

— Il ne doit rester au monde que les matelots rouges. Vive Lénine !

L'orateur étrange quitta la tribune.

De nouveaux cris retentirent :

— Le capitaine de vaisseau Stchasny. Où est le capitaine de vaisseau Stchasny ?

*
* *

Il fallait que la situation fût bien grave pour que le mot « capitaine de vaisseau » retentît dans une pareille assemblée.

Le matin même, en effet, une délégation du Centrobalt s'était rendue auprès du vice-amiral allemand Meurer, qui, au mépris du traité de Brest-Litovsk venait d'occuper le port finlandais de Hangœ avec son escadre, sans rencontrer d'ailleurs la moindre résistance de la part de la marine rouge.

Helsingfors n'est pas loin de Hangœ, et la délégation révolutionnaire était allée sommer l'amiral d'interrompre les hostilités, conformément au traité de Brest.

L'amiral Meurer avait paru très peu goûter cette plaisanterie.

Sans prêter aucune attention aux matelots de la délégation, il avait consenti à s'adresser aux officiers qui avaient été adjoints à l'ambassade afin de lui donner plus d'importance.

— La Finlande a demandé l'appui de Sa Majesté le Kaiser contre les gardes rouges qui ravagent son territoire, et contre les marins des soviets qui font régner la terreur dans les ports. En conséquence, j'occuperai Helsingfors le 12 avril. Tout bâtiment russe qui n'aurait pas quitté le port avant cette date, sera capturé de gré ou de force par mon escadre.

J'ajoute que je ne connais ni parti communiste, ni dictature du prolétariat. Tout délit sera réprimé conformément aux lois de la guerre et tout pillard sera fusillé sur le champ.

Ces paroles, rapportées par la délégation, avaient consterné le Centrobalt et cette consternation seule justifiait ce soir-là l'emploi du mot « capitaine de vaisseau » inusité depuis longtemps car ce soir était le cinquième d'avril, et le Centrobalt tout entier risquait fort d'être passé par les armes, si, avant une semaine, la flotte rouge n'avait pas trouvé son salut dans la fuite.

Un membre naïf du Comité se leva pour demander de quelles forces disposerait l'amiral Meurer.

— Trois cuirassés et quelques bâtiments auxiliaires, répondit un camarade qui revenait de Hangœ.

— N'avons-nous pas, reprit le naïf, sept cui-

rassés, neuf croiseurs, soixante contre-torpilleurs, trente sous-marins. Pourquoi ne pas engager le combat ?

La proposition parut tellement absurde que personne ne prit la peine d'y répondre.

Parut à la tribune le commissaire politique de l'escadre, qui n'avait eu jusqu'alors d'autre ambition que de conformer ses actes et ses discours à ceux de Marat, son modèle vénéré.

— Camarades, rendons-nous à l'évidence. La flotte est incapable de combattre. Rappelez-vous avec quelle facilité les Allemands, en octobre dernier, ont occupé les îles du golfe de Riga. Nos cuirassés, au dernier moment, ont refusé d'appareiller ; les torpilleurs ont pris le large, mais une fois en mer, n'ont pas voulu attaquer : quant aux équipages de sous-marins et de dragueurs, ils ont voté à l'unanimité contre toute sortie. Rappelez-vous qu'une simple compagnie cycliste allemande débarquant à OËsel a fait vingt-deux mille prisonniers et capturé deux cents canons. Il ne faut donc pas songer à nous battre, mais il faut quitter Helsingfors au plus tôt et aller reconstituer à Cronstadt la Marine révolutionnaire. Un seul homme paraît pouvoir mener cette tâche à bien : c'est le commandant Stchasny.



Le commandant Stchasny, que chacun réclamait, était un officier modeste et cultivé.

Pendant toute la guerre, il avait dirigé à merveille le service de radiotélégraphie, y apportant par ses inventions de tels perfectionnements que l'amiral Essen appelait, en plaisantant, ce service la « radiostchasny ».

Identifié ainsi à son service, Stchasny, plus effacé encore que de coutume, avait, pendant la Révolution, poursuivi ses travaux, comme si aucune catastrophe ne s'était produite : il paraissait à peine remarquer les changements quotidiens dans le haut état-major. Népénine avait été assassiné, Bakhirev fusillé, les amiraux Verdévsky et Razvozov emprisonnés : Stchasny, cependant, dans son laboratoire poursuivait ses expériences d'un air indifférent.

Ce fut dans ce laboratoire que le découvrirent les envoyés du Centrobalt ; il venait d'y déchiffrer quelques minutes auparavant un télégramme de Trotzky qu'il avait reçu en souriant, car le destin lui paraissait ironique qui avait transformé ce petit journaliste israélite en chef suprême des armées de terre et de mer.

Son sourire s'effaça au fur et à mesure que

le télégramme parut en clair devant ses yeux :

« D'après le traité de Brest-Litovsk, les hostilités avec l'Allemagne sont terminées. Les Allemands avaient, et ont l'intention de s'emparer de la flotte. Aucune résistance ne peut leur être offerte. Considérez la situation comme intermédiaire entre l'état de guerre et l'état de paix. Abandonnez la flotte à Helsingfors. »

L'indignation envahit l'âme de Stchasny, peut-être pour la première fois.

Puisque Trotzky se conduisait comme un simple agent du grand quartier allemand, il fallait que les marins sauvassent eux-mêmes cette flotte qui ne pouvait plus combattre.

Stchasny prit sa casquette, regarda un moment son uniforme sans pattes d'épaules et sans distinction de grade, puis, songeant : « Il faudra bien qu'ils m'obéissent quand même », se dirigea vers le salon du *Stundart*.

Tous les membres du Centrobalt se levèrent silencieux.

— Que me voulez-vous ? dit sèchement Stchasny.

— Commandant, répondit le commissaire politique, vous savez mieux que nous tout ce qui s'est passé. La situation est désespérée. Nous vous jurons obéissance.

— Puisqu'il faut sauver la flotte russe — et il souligna par un silence ce dernier mot —, j'en prends aujourd'hui le commandement, sous ma seule responsabilité.

« Dès demain tous les cuirassés et croiseurs devront quitter Helsingfors et lutter contre les glaces jusqu'à ce qu'ils atteignent Cronstadt. Quant aux torpilleurs, aux sous-marins et aux bâtiments auxiliaires, je les conduirai moi-même le long de la côte, dès qu'ils seront prêts. Il n'y a plus ici de parti politique. Que chacun de nous se mette au travail. »

*
* *

Le port d'Helsingfors sortit le lendemain matin de sa léthargie.

La peur précise, et le sentiment confus de sauver les débris d'un honneur si compromis, avaient opéré une véritable renaissance. Il arriva que certains officiers furent obéis ; les commissaires politiques eux-mêmes aidèrent à faire le plein de charbon et de vivres.

Cuirassés et croiseurs, tant bien que mal, réussirent à quitter Helsingfors le 7 avril.

Dernier d'entre eux, le *Bayane*, qui n'avait plus aucun officier, partit sous le commandement

d'un « collectif » de timoniers, et eut beaucoup de peine à suivre la ligne.

Les dreadnoughts frayaient dans les glaces un passage aux navires plus légers, mais à mesure qu'on approchait du fond du golfe, la glace devenait plus épaisse.

Tandis que les grands bâtiments fuyaient avec tant de lenteur, les deux cents unités de toute sorte qui encombraient encore le port d'Hel-singfors se préparaient à égrener, le long des côtes de Finlande, leur interminable chapelet.

Ils partirent le 11 avril : il n'y avait plus une minute à perdre, car l'escadre allemande de l'amiral Meurer avançait avec une régularité mathématique, et les derniers torpilleurs russes, avant que fût tombée la nuit, purent apercevoir dans l'Ouest les silhouettes obscures et menaçantes du *Posen* et du *Westphalen* qui se dessinaient à l'entrée de Svéaborg.

On sut plus tard que le troisième cuirassé germanique, le *Rheinland*, avait sauté pendant cette avance, sur une des mines de la fameuse Position Centrale, mouillée au début de la guerre.

Ainsi, les efforts de la Marine Impériale réussissaient à couvrir jusqu'au bout la dernière retraite de cette escadre qui avait été autrefois

son corps vivant et qui n'était plus qu'un cadavre dont le commandant Stchasny, sur le *Kretchet*, menait le lent convoi.

Le long cortège mit plus de quinze jours à franchir la distance qui sépare Helsingfors de Cronstadt, et qu'une dizaine d'heures suffisait autrefois à parcourir.

Mais l'énergie de Stchasny avait épargné à l'ancienne escadre de l'amiral Essen l'ultime profanation.

*
* *

Trotzky ne devait pas le lui pardonner.

Un officier, un ennemi du peuple, s'était permis de contrevenir aux ordres des Soviets ! Cette désobéissance lui avait acquis parmi les équipages une popularité telle que, dès l'arrivée de Stchasny à Cronstadt, la mise en état de défense de la ville avait commencé ! C'était plus qu'il n'en fallait pour incarner en ce capitaine de vaisseau cette fameuse hydre de la contre-révolution dont les têtes sans cesse renaissantes hantaient les nuits du gouvernement bolchevik.

Le 29 mai 1918, Stchasny se trouvait à Petrograd et s'appêtait à dîner avec le chanteur Chaliapine dont l'opportuniste obséquieux servait déjà le pouvoir quel qu'il fût.

Un télégramme lui ordonna de se rendre immédiatement à Moscou.

— N'y allez pas, s'écria le commissaire politique de l'escadre qui depuis un mois était devenu son ami.

— Ma carrière est finie, répondit placidement Stchasny. Si je n'obéis pas à mes chefs, comment pourrai-je exiger une discipline de mes subordonnés ? D'ailleurs pour leur résister, je n'ai pas encore malheureusement mes équipages assez en main.

— Alors, laissez-moi partir avec vous ; je les connais, je vous défendrai.

— Pourquoi deux victimes au lieu d'une ? dit Stchasny en haussant les épaules.

— Laissez-moi du moins prévenir les équipages, avertir Chaliapine. Il est l'ami de tous les commissaires du peuple et leur démontrera facilement que votre présence ici est nécessaire.

— Prévenez les équipages, si vous voulez, après mon départ. Quant à Chaliapine, il n'a pas l'habitude de se compromettre pour rendre service : dites-lui seulement que nous ne dînerons pas ensemble ce soir.

Sur l'intervention personnelle de Trotzky, le tribunal révolutionnaire décida que « l'ancien capitaine de vaisseau Stchasny, en accomplissant

un acte d'héroïsme, avait cherché à se rendre populaire parmi les équipages pour renverser le gouvernement des Soviets », et, à l'unanimité, le condamna au « plus haut degré de punition », car les gouvernements les plus sanguinaires sont ceux qui cultivent le plus volontiers l'euphémisme.

C'est ainsi que fut exécuté, à l'aube du 4 juin 1918, pour avoir sauvé son escadre, le capitaine de vaisseau Stchasny : il ne daigna pas, devant la mort, prononcer une seule parole.

SOUS VOILES

La nuit n'était pas encore venue quand la caravane atteignit les bords de la mer Caspienne, un soir d'avril de l'an 1919.

Le marins dételèrent les bœufs; de plusieurs chariots descendirent quelques femmes lasses et des enfants en guenilles, et les premiers feux du campement firent tourbillonner leur fumée blanche et grise vers le ciel lilas.

Cette troupe qu'en d'autres régions d'Europe on eût aisément confondue avec une armée de Romanichels, représentait exactement la Marine en Caspienne de Son Excellence le général Dénikine, chef de l'armée volontaire de la Russie du Sud.

Ainsi vinrent autrefois à travers toute la Russie, sous Pierre le Grand, les troupes de

marins qui s'emparèrent d'Azov, et régnèrent ensuite sur toute la mer Noire.

Cette troupe-là était partie depuis un mois d'Ekaterinodar, le grand quartier de Dénikine.

Elle avait d'abord traversé par chemin de fer le Kouban ravagé par la Révolution.

Puis la voie ferrée elle-même ayant été coupée, il avait fallu continuer en chars à bœufs, à travers la plaine du Terek toujours fertile; les bolcheviks n'avaient pas encore atteint la province, et bien souvent la nuit la caravane avait aperçu dans les stanitzas de cosaques, les veilleuses tranquilles éclairant en-dessous des icônes le portrait du tsar, comme autrefois.

Enfin, elle avait atteint ce hameau de Starotéretchnaya, dont les vagues timides de la Caspienne baignaient ce soir la plage étroite. Et lorsqu'après souper, le capitaine de vaisseau Choubert, chef d'état-major de l'expédition, s'avança jusqu'à la plage, il eût pu se croire au bord d'un étang, si les éclats lointains et réguliers d'un phare n'étaient venus lui rappeler les périls de cette mer capricieuse entre toutes. De la conquête de cette mer invisible dépendait cependant le sort de l'armée volontaire : elle devait mettre à la disposition de Dénikine toutes les ressources du Caucase, les pétroles de

Bakou et de Grosny, les blés et les poissons de la Volga. Elle eût permis peut-être enfin aux troupes sibériennes de Koltchak, aux cosaques de l'Oural et aux volontaires de Dénikine de se fondre en une armée unique de la Contre-Révolution.

Ce fut en caressant ces vastes espoirs que Choubert regagna le campement où, protégée par trois factionnaires contre les incursions possibles de brigands montagnards, toute la marine blanche de la Caspienne s'était endormie.

*
* *

On leur avait promis qu'aussitôt arrivés sur le rivage, ils apercevraient l'escadre britannique qui bloquait, au nom du gouvernement de Sa Majesté, l'embouchure de la Volga, et empêchait ainsi les navires bolcheviks de venir ravager les côtes de la Caspienne.

Choubert, cependant, voyait les jours s'écouler sans qu'aucun bâtiment britannique se présentât pour le transporter avec toute sa troupe à Petrovsk, centre de ralliement pour la Marine blanche.

Parfois, derrière l'île Tchetchen, qui portait ce premier phare aperçu le soir de son arrivée,

Choubert distinguait la fumée lente des navires britanniques au mouillage ; mais il n'en recevait aucun signal.

Au bout d'une semaine,* il décida d'aller lui-même rendre visite au chef de l'escadre anglaise.

Un pêcheur taciturne le transporta dans sa barque, lui et son adjoint, le lieutenant Zvetkov, et le voyage, faute de vent, dura toute une journée.

Ils aperçurent enfin quelques feux de navires. Pour la première fois depuis dix-huit mois, Choubert allait rencontrer des étrangers libres et correctement vêtus ; il voulut cacher la pauvreté de son vêtement, dont les pluies avaient rendu la couleur indéfinissable, et, pour détourner l'attention de son dolman usé jusqu'à la trame, il agrafa sur sa poitrine une rangée de décorations éclatantes, et boucla sa ceinture d'argent, dernier débris des uniformes somptueux.

Ce fut dans cette tenue qu'une vedette britannique l'amena sur le vaisseau amiral, qui n'était d'ailleurs autre qu'un ancien pétrolier de Bakou, armé de 4 canons de 100 millimètres, et arborant à sa poupe le nom inattendu de *Président Kruger* : le reste de l'escadre se composait d'anciens cargos armés à Enseli, petit port persan, dont les Anglais s'étaient emparés lors de leur offensive en Mésopotamie.

Les Russes furent reçus de galante façon : ils furent introduits au carré où vint bientôt les rejoindre Sir Daniel Norris, commandant en chef britannique en Caspienne, suivi d'une dizaine d'officiers de son état-major et de l'Intelligence Service.

Ayant le sentiment d'être perdu au milieu de cette nombreuse et confortable assemblée, Choubert, rassemblant tout son calme, exposa le but de sa visite : Dénikine, pour empêcher les rouges de sortir d'Astrakhan, avait décidé de faire renaître la flotte russe en Caspienne ; un échelon de cette flotte était à Staroteretchnaya.

Les Anglais pouvaient-ils assurer le transport de cet échelon jusqu'à Petrovsk ?

Sir Daniel Norris, dont l'accueil avait été cordial, prit au cours de cet exposé un visage de plus en plus impassible :

— Je ne puis agir, répondit-il, sans instructions, car je suis moi-même placé sous les ordres de l'amiral Seymour, qui commande en mer Noire, et se trouve en ce moment à Batoum.

— Mais, objecta Choubert, puisque votre Gouvernement offre son appui à l'armée volontaire, pourquoi solliciter des ordres qui vont retarder notre mouvement de plusieurs jours, peut-être de plusieurs semaines ?

— Je n'ai aucune raison de vous dissimuler, reprit Sir Daniel Norris, que si je dois vous venir en aide, j'ai reçu également l'ordre de soutenir la République des Montagnards...

— Quels Montagnards ? fit Choubert ahuri.

— Qui revendique précisément le port de Petrovsk, et ne désire pas y voir entrer trop de Russes.

— J'ai quarante ans, répliqua Choubert en élevant la voix. Je vous jure bien que je n'ai jamais entendu parler de ce peuple nouveau. Je sais, comme tout le monde, que le Caucase appartient à la Russie.

— La Grande-Bretagne a reconnu cette République. Donc elle existe.

— Mais pourriez-vous m'indiquer les frontières, la race, la religion, le gouvernement de cette République du diable ?

— Je l'ignore. C'est affaire de la Conférence de la Paix.

— La Conférence connaît-elle ce pays ?

— Je l'ignore.

— En tout cas, vous n'avez pas le droit de nous empêcher de travailler au relèvement de notre patrie. Avec ou sans votre aide j'exécuterai mon plan.

— Quel plan ?

— Arriver à Petrovsk, armer une flottille, entrer dans la Volga, combattre les forces navales rouges et soutenir sur le fleuve l'armée volontaire dans son avance, en attendant l'armée de Koltchak qui n'est plus loin,

— L'histoire ne connaît pas d'exemple d'une offensive entreprise en remontant un fleuve.

— Pardon, monsieur, elle en connaît un magnifique : celui de Farragut sur le Mississipi pendant la guerre de Sécession américaine.

— Vous êtes très fort en histoire, monsieur, mais je doute sincèrement de la réussite de votre plan. D'ailleurs l'Angleterre a juré de ne pas laisser reparaître le pavillon russe en mer Caspienne.

— L'avenir nous départagera, mais ne me laissez pas croire que j'ai devant moi des ennemis et non des alliés.

La conversation devenait pour le moins peu aimable. Les deux commandants frappèrent du poing sur la table, et en entendant la dernière phrase de Choubert, sir Daniel Norris allait adresser à l'officier russe une riposte désagréable, quand intervint le paisible capitaine de vaisseau Grief, chef d'état-major britannique.

Il suggéra une transaction : sans enfreindre ses instructions, sir Daniel Norris pouvait conduire

à Petrovsk le commandant Choubert ; arrivé là, l'officier russe se débrouillerait.

Choubert accepta cette solution, et se tournant vers sir Daniel Norris :

— Veuillez excuser, monsieur, ma vivacité. Songez que, dans la mesure de mes moyens, il s'agit pour moi de sauver ma patrie.

*
* *

Ce fut ainsi que le lendemain matin le capitaine de vaisseau Choubert se réveilla en pleine mer.

Aux eaux plates et pauvres de la rade de Tchetchen avaient succédé des volutes bleu de Prusse aux crêtes blanches. Rencontrant Choubert sur le pont, sir Daniel Norris prit le bras du Russe sous le sien :

— Officieusement, laissez-moi vous avouer, commandant, lui dit-il, que nous sommes l'un et l'autre complètement d'accord. Mais comprenez bien que je ne suis qu'un subordonné.

Au déjeuner, Choubert offrit aux Britanniques privés de pain frais, celui qu'il avait emporté de Starotéretchnaya, et il accompagna son offrande des phrases rituelles de l'ancienne coutume russe, qui exige qu'on offre à ses hôtes le pain et le sel.

Des toasts furent portés au Roi et au relèvement de la Russie.

Choubert arriva à Petrovsk le cœur en fête.

La rade était pleine de bâtiments battant pavillon britannique. Sur les quais, dans les entrepôts, s'amoncelaient les caisses de munitions et de vivres, et des Cipayes montaient la garde le long de la base anglaise entourée de fers barbelés. Ce n'était pas là une ville russe revendiquée par une république hypothétique de montagnards, mais un véritable dominion britannique.

Toute une semaine, Choubert attendit vainement une réponse de l'amiral Seymour, ou des nouvelles de la Conférence de la Paix.

Le plus gentiment du monde, sir Daniel Norris répétait plusieurs fois par jour :

— Je suis un subordonné ; je ne puis rien décider.

Il était bien visible que les Anglais, s'étant emparés de tous les vapeurs de la Caspienne, n'avaient aucune envie de les restituer aux Russes, blancs ou rouges.

Choubert obtint seulement qu'on envoyât un vieux petit bâtiment chercher son échelon à Starotéretchnaya.

Cependant, les nouvelles de l'armée volontaire étaient chaque jour meilleures : tout le Caucase

était entre les mains du général Erdeli; le général Wrangel approchait à marches forcées de la Volga, près de Tzaritzine; de Kizliar, aux bords de la Caspienne, le général Dratzenko avançait le long de la mer vers Astrakhan.

La nécessité d'une force navale blanche se faisait de plus en plus évidente, le général Dratzenko devant avancer dans des régions désertes, privées de routes et d'eau.

Choubert et son adjoint Zvetkov rongeaient leur frein en se promenant silencieusement le long des quais de Petrovsk.

Leur promenade les mena au jour du côté du port de pêche où des centaines de barques étaient ancrées depuis le début de la Révolution.

— Puisque nous n'obtiendrons jamais de vapeur, s'écria Zvetkov, voilà tout à fait notre affaire. Armons ces barques et battons-nous, comme se sont battus nos aïeux.

— Avec cette différence, dit Choubert, qu'ils se battaient contre d'autres barques, tandis que nous devrions nous battre contre des torpilleurs et des canonnières.

— Eh bien, nous verrons quels sont parmi nous les véritables braves!

— Pour ma part, dit Choubert, la navigation à voiles ne m'effraie pas. J'ai encore fait en 1903,

11 000 milles sous voiles à travers l'Atlantique. Mais où trouverons-nous des équipages et des patrons pour ces barques ?

— Nous prendrons des volontaires et nous irons sur ces barques chercher nous-mêmes, chez les rouges, de véritables bâtiments de guerre. Tout s'arrangera, commandant. Ce ne sont pas les dieux qui font les pots.

*
* *

Le 29 mai 1919, l'Escadre blanche appareilla. Elle se composait de neuf côtrès et d'un vieux remorqueur dont les Anglais n'avaient pas voulu, craignant qu'il ne s'ouvrit dès la première vague.

Le vieux remorqueur marchait en tête : à peine sorti du port, il hissa, comme un noble aviso, le pavillon de Saint-André, sans attendre la permission de l'amiral Seymour qui se promenait en mer Noire, de l'autre côté du Caucase.

Quant aux neuf barques, elles hissèrent le pavillon national blanc, bleu, rouge.

Chacune avait un équipage de 12 hommes, tous volontaires, composé en majeure partie d'aspirants de marine, de pêcheurs et d'étudiants.

L'armement offensif comprenait sept mitrailleuses, des carabines et des poignards.

Les compas, de fabrication aussi récente que rudimentaire, avaient été obtenus en piquant sur des morceaux de carton des aiguilles aimantées. On comptait surtout sur le flair des pêcheurs pour diriger l'escadre à la piste.

Un poêle sur l'avant de chaque côté servait de cuisine.

Enfin, les dix bâtiments ne disposaient que d'une seule carte marine, laquelle se trouvait entre les mains de Choubert qui avait embarqué sur le côté de tête : le *N 1*. On trouvait également sur ce côté une plume et un encrier de moyennes dimensions pour assurer le service d'état-major.

Sur les quais de Petrovsk toute la population s'était rassemblée. Les femmes et les enfants qui, par crainte des Bolcheviks, avaient accompagné la Marine blanche dans son périple, contemplèrent ce départ, muets, le cœur serré.

L'escadre minuscule défila le long des bâtiments anglais, simples cargos qui prenaient à cet instant l'aspect de dreadnoughts.

Sur la passerelle du *Président Kruger*, sir Daniel Norris contempla le défilé, immobile, un peu pâle : il n'était qu'un subordonné, n'est-ce

pas, et n'avait pas le droit de manifester son sentiment. Il ne détacha cependant pas les yeux des navires de Choubert, avant que cette escadre blanche eût disparu dans la brume.

*
* *

Choubert mena ses barques au mouillage de l'île Tchetchen, où commencèrent les exercices de tactique, de manœuvre, de tirs et de signaux. Chacun sait qu'une escadre mal entraînée ne vaut rien devant l'ennemi.

Une semaine plus tard parut l'ordre numéro un : il était conçu suivant les meilleures formules de la Doctrine en usage dans les Écoles de guerre. On y définissait d'abord la situation générale de l'armée volontaire, puis le but de la flotte blanche, puis ses moyens.

La directive se terminait par ces simples mots : « En cas de rencontre inopinée avec un bâtiment ennemi, le prendre, sans hésiter, à l'abordage. »

Le vieux remorqueur fut le premier à pousser une pointe vers l'ennemi.

Des commissaires rouges étant venus réquisitionner les récoltes des paysans de Touchilovka pour assurer le ravitaillement d'Astrakhan,

l' « aviso » fut envoyé en reconnaissance dans cette région.

Il en revint, après un rapide engagement, percé comme une écumoire ; cet aviso ne pouvait rendre aucun service dans une guerre de partisans : son tirant d'eau l'empêchait de s'approcher des côtes, et d'ailleurs, le charbon manquait.

L'unique vapeur de l'escadre fut renvoyé à Petrovsk.

Le 10 juin, le capitaine de vaisseau Choubert reçut le premier ordre du général Dénikine.

Il devait employer sa force navale à ravitailler en maïs, en pommes de terre et en foin les troupes du général Dratzenko qui continuaient d'avancer le long de la Caspienne. Besogne modeste, et Choubert dut employer toute son éloquence à persuader ses équipages que les frégates les plus glorieuses avaient parfois joué le rôle de transports.

Il décida d'établir sa base d'opérations dans l'estuaire de la Kouma : il existe là une rade dont l'entrée est très étroite, et qui est inaccessible aux bâtiments de guerre à cause de ses petits fonds.

Aucun repaire ne parut plus favorable.

Le 11 juin, au coucher du soleil, l'escadre, formée en deux divisions, leva l'ancre, et appareilla dans un ordre parfait.

La mer était calme et la lune voilée : ainsi vont sur les côtes d'Écosse ou de Bretagne les pêcheurs groupés dans la nuit, toutes voiles dehors, et le torpilleur qui les croise les voit presque en même temps paraître et disparaître, sans laisser plus de trace que n'en laisseraient aux doigts les ailes froissées de papillons obscurs.

Le commandant Choubert guidait ses neuf barques, s'émerveillant de leur docilité.

L'escadre arriva sans encombre vers minuit à l'embouchure de la Kouma.

Choubert fit hisser en tête de mât le fanal rouge qui signifiait : « Ordre de mouiller tout à la fois. »

Neuf ancres tombèrent comme de lourdes breloques, tandis que les chaînes filaient avec un bruit de ferrailles.

Déjà les hommes s'apprêtaient à larguer les voiles, quand un pêcheur du *Nr* prit Choubert par le bras :

— Il me semble, commandant, que nous sommes trop près de la côte. N'apercevez-vous pas une colline dans cette direction ?

Choubert regarde. — Mais elle bouge, ta colline.

Puis, après deux secondes d'attente : — Faites descendre le fanal rouge. Qu'on lève toutes les ancres.

A moins de cent mètres, un éclair troua la nuit.

L'escadre blanche était tombée sur un torpilleur rouge, au gîte.

Le cas était simple et d'ailleurs prévu par les dernières lignes de l'ordre général n° un.

— A l'abordage, cria Choubert.

Les ancres étaient à peine levées que les neuf barques avaient tourné leur beaupré vers l'ennemi.

Sous les obus qui passaient heureusement au-dessus des mâts, tant le combat se livrait à petite distance, les voiles furent hissées.

Une risée fit pencher du même côté tous les bâtiments de l'escadre « légère », qui s'inclinèrent avec grâce, et dans un crépitement de mitrailleuses, se jetèrent en bon ordre, tête baissée, sur la colline mobile qui faisait feu de toutes ses pièces ; une bande de mouettes se lance ainsi à l'assaut d'un transatlantique.

Déchirements de voiles criblées d'éclats : brisements de vergues et de mâts fracassés.

La barque *N₂* est percée et fait eau. Sur le *N₁*, le plus proche voisin de Choubert, un enfant de dix-sept ans, gémit sur sa jambe cassée.

A l'avant des barques, les groupes d'assaut baïonnette au canon vont presque toucher le

torpilleur de la main. Mais l'histoire serait trop belle, et le torpilleur assailli n'a aucun souci de sa beauté. Il cesse le feu au bout de quelques minutes, et renonçant à comprendre son aventure, cède la place et disparaît de toute sa vitesse.

Les blancs croisèrent jusqu'au petit jour qui se leva sur une mer vide.

Ils reprirent leur mouillage interrompu, afin de réparer leurs avaries, et de panser leurs blessés dont aucun ne mourut.

Un canot venant de terre s'approcha du *Nr* : il portait deux officiers de la Marine Impériale qui, contraints de servir dans la flotte soviétique, avaient profité de la bagarre nocturne pour s'échapper du torpilleur assailli.

Les soviets d'Astrakhan avaient envoyé ce bâtiment réquisitionner le poisson des pêcheurs, mais en lui donnant l'ordre de ne pas s'aventurer trop au large, par crainte des Anglais.

Aussi, quand les veilleurs du torpilleur avaient aperçu pendant la nuit les neuf barques de l'escadre Choubert, n'avaient-ils conçu aucune crainte, prenant pour des pêcheurs les nouveaux arrivants.

Leur erreur était d'autant plus légitime que le *Nr* arborait en tête de mât le guidon blanc du chef de l'escadre, et que les pêcheurs de la Cas-

pienne, lorsqu'ils regagnent leurs ports avec un poisson abondant, hissent le pavillon blanc afin que de loin les femmes puissent se réjouir et leur préparer un accueil chaleureux.

Le torpilleur avait tiré un coup de semonce pour ordonner à la flottille d'amener les voiles, puis, n'étant pas obéi, avait ouvert le feu. La réponse des mitrailleuses avait déchaîné la panique sur le bâtiment : le soviet du bord s'était réuni et à la majorité des voix avait décidé de prendre la fuite.

*
* *

Enhardi par le succès, Choubert méditait de prochaines opérations à son mouillage de Brianskoé, quand un vent très fort se leva. Toutes les ancres chassèrent, le village de Brianskoé lui-même fut complètement inondé par un raz de marée en miniature, et les barques ayant cargué leurs voiles se trouvèrent errantes au gré du vent, dans la rue principale du village couverte de plus d'un mètre d'eau.

Les indigènes riaient, sans surprise, et disaient à Choubert : — C'est un tour du vent de Sud-Ouest.

La tempête mit deux jours à s'apaiser.

Quand tout fut remis en place, y compris les esprits, Choubert décida de tenter une nouvelle entreprise et donna ordre de le réveiller le lendemain, à 5 heures précises. L'appareillage était fixé à 6 heures.

Or, en se réveillant tout seul, le lendemain à 8 heures du matin, Choubert fut étonné du profond silence qui régnait autour de lui. Il se leva furieux. Dès qu'il eut mis le pied sur le pont, il s'aperçut que toute son escadre était au sec.

On apercevait quelques crabes dans les rares flaques d'eau, et le chien du bord se promenait autour du *Nr* dont il flairait la quille.

Les indigènes rirent à nouveau et dirent simplement : — C'est un tour du vent de Nord-Ouest.

Choubert décida de changer de base : il remonta vers la Volga et s'empara de l'île Logane, à vingt milles à peine de l'embouchure du fleuve. Il captura au même mouillage trois vapeurs qui chargeaient de la farine pour Astrakhan.

Les commissaires rouges furent fusillés, la farine rendue aux paysans chez qui elle avait été prise, et la Croix de Saint-André hissée sur les trois vapeurs : on réussit même à fixer sur le plus grand des d'entre eux, l'*Ékaterina*, un canon

de 75 millimètres. L'*Ékaterina* se trouva ainsi être le seul navire au monde à viser l'ennemi avec son gouvernail, car son canon était rigoureusement immobile.

Au point de vue militaire, l'île Logane était une conquête précieuse. Facile à défendre par les faibles contingents du général Dratzenko, elle constituait une base avancée contre les forces navales rouges : la côte en cet endroit est découpée par une multitude de petites baies peu profondes, souvent reliées entre elles, à l'intérieur des terres, par des canaux que la verdure cache aux navires du large. Les torpilleurs soviétiques ne pouvaient se risquer dans ces chenaux, et se bornaient à tirer de loin sur l'île de Logane sans lui faire trop de mal.

Pendant ce temps, l'escadre à voiles, se conformant aux ordres de Dénikine, ravitaillait les troupes de Dratzenko, travail paisible que les équipages accompagnaient de leurs chants.

Redoutant les effets de cette atmosphère trop pacifique, le capitaine de vaisseau Choubert résolut de tenter à nouveau le destin.

Deux heures avant le lever du soleil, il réussit à tromper la surveillance des vedettes rouges et franchit avec ses trois vapeurs et six de ses barques l'entrée de la Volga : à quatre-vingt kilo-

mètres d'Astrakhan, les forces blanches firent halte devant le village de Voznessenskoé.

L'apparition de la Croix de Saint-André au bord du fleuve suscita l'enthousiasme dans le village : les cloches des trois églises sonnèrent à toute volée, et chaque maison pavoisa aux couleurs nationales.

Les paysans, excédés des réquisitions bolchevistes, accueillirent Choubert avec joie et quand deux torpilleurs rouges avertés arrivèrent pour déloger les intrus, les mitrailleuses des barques, dissimulées sous les voiles, les accueillirent de telle façon qu'ils n'osèrent plus renouveler leur tentative.

La paix blanche régna dans le golfe.

Astrakhan la rouge craignit d'être bloquée : toute la presse soviétique dut, pour rassurer ses lecteurs, se moquer de la flotte en bois qui prétendait affamer la ville.

Ce fut à ce moment que fut rappelé à Petrovsk, avec son escadre à voiles, Choubert le victorieux. La situation de l'armée volontaire s'affirmant meilleure chaque jour, les autorités britanniques étaient prêtes à rendre aux blancs tous les bâtiments russes dont ils s'étaient emparés. Les croiseurs à voiles, démobilisés, allaient redevenir de pacifiques pêcheurs.

Mais la garnison de Petrovsk voulut célébrer comme il convenait la gloire de ceux qu'elle avait appelés ses « braves fous ».

Un arc de triomphe fut improvisé, sous lequel passèrent Choubert et ses hommes.

On y lisait cette inscription : « Aux hommes de fer de la flotte en bois. »

XIII

LE DERNIER JOUR

Le 30 octobre 1924, à quatre heures après-midi, il y avait encore une Russie.

Et cette Russie n'avait pas d'autre sol que le pont étroit et stérile des cuirassés défraîchis et des torpilleurs las, ancrés par le destin au fond du golfe de Bizerte.

Les peintures étaient écaillées, les machines en démontage, et les uniformes des officiers avaient été reprisés bien des fois. Cette dernière parcelle de sol russe était même hypothéquée : elle représentait le gage cédé par Wrangel à la France, en reconnaissance du secours parcimonieux qu'avaient reçu de Paris l'armée et la marine de la Contre-Révolution. Mais chaque matin à huit heures, et chaque soir au coucher du soleil, en même temps que leurs voisins de

France, ces navires hissaient ou amenaient sur le ciel d'Afrique le pavillon blanc et bleu que barre la Croix de Saint-André : donc il y avait encore une Russie.

Elle était échouée là, depuis quatre ans.

A la fin de 1920, chassée de Crimée, chassée de Constantinople, cette escadre, vieillie par six années de guerre contre les ennemis extérieurs ou intérieurs de son pays, était venue s'abattre dans le seul asile qui lui fût ouvert à l'heure du désespoir. Dans un dernier sursaut d'énergie, une moitié boiteuse de l'escadre prenant en remorque l'autre moitié paralytique, la flotte de la mer Noire avait réussi à traîner à travers toute la Méditerranée son propre convoi de deuil, et les observateurs les plus réfléchis affirmaient que sur cette plage tunisienne, elle achèverait bientôt de mourir, au grand soleil.

L'âme d'une flotte ne meurt pas si vite.

Celle-là avait été désarmée, quelques jours après son arrivée ; la plus grande partie des équipages s'en était allée afin d'essayer, soit en Afrique, soit en Europe centrale, soit en France, de gagner son pain de chaque jour.

Mais avec quel soin, avec quelle dignité les marins restés à leur poste s'efforçaient de ne pas laisser mourir cette petite lueur de veilleuse

qu'animait de son dernier souffle la Marine Impériale !

Les hôpitaux français avaient accueilli tous ceux qu'avaient épuisés les années d'angoisses et de privations.

Sur le cuirassé *Georges le Victorieux*, une sorte d'hôtel flottant avait été aménagé pour les familles qui avaient suivi leur chef sur le chemin de l'exil.

A dix kilomètres de Bizerte, dans le vieux fort Djebel Kebir, une école navale russe avait été ouverte qui ne comptait pas moins de trois cent vingt élèves, oh ! sans limite d'âge : on y trouvait des garçons de trente ans décorés de la croix de Saint-Georges, et des orphelins de douze ans dont les familles avaient été assassinées par la tchéka, et, lorsque les trois cent vingt cadets défilaient correctement alignés, il se dégageait de leurs rangs inégaux et graves un rappel de misères si aigu et un élan de foi si recueilli, qu'un maréchal de France, qui les passa un jour en revue, avoua n'avoir pu trouver pour eux les compliments qu'il fallait, tant sa gorge était serrée.

A côté de cette école, par les moyens du bord, car tous les autres faisaient défaut, l'amiral Gué-rassimov, un chef dont toute marine aurait pu

être fière, avait même réussi à édifier une chapelle, et l'office rassemblait ces marins aux pieds d'une Vierge qu'ils priaient sous un vocable inconnu des habituelles litanies : « Notre-Dame des Émigrés ».

A cette flotte, aucune misère physique ou morale semblait n'avoir été épargnée, lorsqu'en juin 1924, parmi les états-majors des bâtiments désarmés que commandait le jeune amiral Behrens, l'ancien commandant du glorieux *Novik*, la nouvelle courut que le gouvernement français allait reconnaître officiellement le gouvernement des bourreaux.

Dans les carrés à moitié vides, sur les passerelles presque désertes, la nouvelle répandit la consternation. Car si depuis quatre ans ces officiers et ces matelots vivaient dans une gêne proche de la misère, s'ils s'imposaient encore une discipline rigoureuse, c'était uniquement dans l'espoir de garder intact ce noyau de flotte pour la Russie ressuscitée.

Or, le gouvernement des Soviets allait évidemment réclamer tôt ou tard à la nation qui venait de le reconnaître, ces bâtiments que les équipages de Wrangel avaient, au péril de leur vie, emmenés en exil, pour leur éviter la souillure du drapeau rouge.

L'inquiétude à Bizerte grandissait chaque semaine, alimentée par toutes les prévenances que prodiguait aux Soviets un gouvernement français contrôlé par la seconde Internationale.

Afin de ne point donner ombrage à Moscou, l'école navale de Djebel Kebir dut être débaptisée et s'appeler désormais « Orphelinat russe » : Paris n'avait véritablement pas le sens de l'ironie.

L'idée peu à peu prit corps, dans l'esprit des officiers, d'empêcher la livraison de leurs bâtiments par tous les moyens. Ils n'en avaient d'ailleurs qu'un seul en leur pouvoir ; c'était de les couler sur place pour éviter la reddition : l'escadre allemande à Scapa Flow avait donné l'exemple, il est vrai, un peu tard.

Les dispositions étaient prises, quand, au matin du 30 octobre, le lieutenant de vaisseau Soloviev, qui exerçait brillamment auprès du Préfet maritime de Bizerte les fonctions d'agent de liaison, vint prévenir l'amiral Behrens de rassembler à quatre heures tous ses officiers sur le pont d'un torpilleur : le préfet maritime désirait entretenir les Russes d'un sujet qui leur tenait à cœur.

A l'heure fixée, une soixantaine d'officiers et

d'aspirants se trouvaient rassemblés dans leurs dolmans verdis, sur la plage arrière du contre-torpilleur *Dersky*, se demandant entre eux quel nouveau coup du sort allait leur être annoncé.

*
* *

Des yeux perçants dans un visage aux traits rudes qu'encadrait une barbe brune et courte, parurent à la portière de l'automobile qui s'arrêta sur le quai : un homme en descendit, petit, trapu et vif, le vice-amiral Exelmans, alors préfet maritime,

Tous les marins le connaissent ; certains peuvent ne pas approuver toutes ses idées, mais tous conviendront que si jamais officier de vaisseau sut ce qu'exige à tout moment l'honneur d'un pavillon, c'est bien celui-là.

L'amiral Behrens s'avança au-devant de lui, et le conduisit au milieu du groupe des officiers russes qui le saluèrent avec un respect affectueux, car ils n'ignoraient pas tous les efforts qu'il avait tentés pour leur venir en aide et adoucir leur exil.

D'une voix sourde, l'amiral Exelmans commença de parler, s'arrêtant après chaque phrase pour que Soloviev la traduisît à ses auditeurs.

— Messieurs, il faut que vous sachiez combien je comprends tous vos sentiments dans les épreuves que vous traversez. Je viens vous apporter aujourd'hui des paroles de profonde sympathie, mais aussi des paroles de sagesse.

— Ce que deviendront vos navires, je l'ignore, mais qui d'entre vous pourrait affirmer qu'il ne les reverra jamais arborer le glorieux pavillon de Saint-André auquel, jusqu'au bout, vous avez été fidèles ?

— La Russie est opprimée, blessée, dispersée, mais elle n'est pas morte. Ces navires sont sa propriété ; elle les a payés de son or, défendus de son sang. Vous ne les détruirez pas.

— Je vous le demande pour Elle. Je vous le demande aussi pour moi, car j'en ai la responsabilité morale, autant qu'officielle, et je sais bien que cette considération, si faible qu'elle soit par rapport à l'autre, parlera aussi à vos cœurs.

— J'ai fait disposer pour vous recevoir avec vos équipages les logements disponibles du centre d'aviation de Karouba. Des remorqueurs vous y transporteront dès que vous serez prêts. A terre vous serez absolument libres, et je prends sur moi de vous assurer que vous pourrez demeurer dans l'abri que je vous offre aussi longtemps

que vous n'aurez pas trouvé de nouveaux moyens d'existence, à quoi je vous aiderai de mon mieux.

— Personne ne montera sur vos navires avant que vous les ayez quittés. Quant à votre pavillon, vous l'amènerez vous-mêmes, et vous l'emporterez vous-mêmes, en attendant qu'un jour, s'il plaît à Dieu, la Croix de Saint-André soit hissée à nouveau.

La voix de l'interprète se brisa en traduisant la dernière phrase.

Un silence stupéfié se prolongea interminable.

Alors l'amiral Exelmans, avec des gestes raides qui trahissaient sa poignante émotion, vint se placer devant l'amiral Behrens, et, lui tendant la main, lui dit seulement : — Est-ce promis ? — Des yeux, l'amiral Behrens, si pâle, engagea sa promesse.

L'amiral Exelmans continua d'avancer, serrant la main de chaque officier, de chaque aspirant, et soixante fois la promesse muette fut échangée, de gentilhomme à gentilhomme.

Et toutes les paroles furent tenues.

Mais quand se fut éloignée la voiture du préfet maritime, et quand les rangs furent rompus, on vit plusieurs officiers russes sangloter comme des enfants, tandis que d'autres, d'un même

geste, lançaient par-dessus bord leurs sabres dorés et désormais inutiles.

*
* *

L'amiral Exelmans avait accompli son devoir de gouverneur, en empêchant les Russes de couler ces navires dont il avait la garde, et de semer autant d'épaves dans les bas-fonds du lac de Bizerte.

Il l'avait accompli simplement, avec tout son cœur de marin, mais il est de ces hommes qui n'ont jamais fini de remplir leur devoir.

Encore bouleversé par la scène qu'il venait de vivre, il regagna son bureau pour y examiner sa conscience.

Sur sa table de travail, des journaux et des dépêches s'amoncelaient, commentant les démarches soviétiques pour obtenir la remise de la flotte impériale, annonçant l'arrivée prochaine en Tunisie d'une délégation de Moscou, chargée de prendre possession des bâtiments au nom de la troisième internationale.

A la place du pavillon de Saint-André qu'il venait de faire lui-même amener, par devoir, il se représenta le pavillon rouge hissé avec insolence sur les unités qu'il avait sauvées.

Il n'eut pas de peine à imaginer combien ce spectacle troublerait l'âme des marins français dont il avait le commandement, les encouragements qu'y puiseraient tous les semeurs de haine et de révolte.

Dans une Tunisie où l'émeute couvait, n'était-ce pas une folie que de recevoir officiellement des représentants communistes ? Au nom de quelle autorité réprimerait-on dans l'armée ou dans la marine les menées soviétiques lorsque des honneurs officiels auraient été rendus au pavillon de Moscou ?

Pouvait-il, lui, le petit-fils de l'Exelmans de la Grande Armée, après une carrière toute de droiture, se prêter sans déchoir à cette réception humiliante que déjà la presse annonçait ?

Il fallait du moins que quelqu'un avertît ce gouvernement de Paris qui semblait n'avoir pas d'oreilles, du danger que son geste regrettable allait faire courir à la Tunisie, à l'escadre, à toute la Marine enfin.

Mais, pour se faire entendre, suffirait-il d'un de ces rapports ordinaires qui vont dormir dans les archives, et ne servent qu'à couvrir plus tard, quand les événements tournent mal, celui qui les a rédigés ?

Il fallait évidemment un avertissement plus

solennel et l'amiral n'hésita pas à mettre dans la balance tout ce qu'il avait de plus cher au monde : sa carrière de marin.

Il écrivit au ministre toutes les raisons que son esprit venait d'évoquer, et il termina :

« Je vous conjure de ne pas admettre une délégation bolcheviste à Bizerte. Si vous croyez devoir le faire et persister dans vos intentions premières, veuillez me relever d'abord de mon commandement. »

Voilà une phrase que le ministre de la Marine n'a point accoutumé d'entendre !

Qu'était donc cet amiral qui se permettait d'avoir une conscience différente de celle de son gouvernement. Quel luxe ! L'affaire fut trouvée presque drôle.

Le ministre se frotta les yeux et demanda par télégramme une confirmation de cette dernière phrase. Le texte de la réponse ne permettait aucun doute.

— Eh bien ! fit le ministre qui n'arrivait pas à comprendre, qu'on le relève de son commandement.

*
* *

L'amiral disgracié va quitter Tunis dans une heure.

Il est en costume civil et n'a plus droit à aucun honneur. Les torpilleurs ne lui feront pas escorte jusqu'en haute mer, ni les escadrilles d'avions ne viendront raser le paquebot qui l'emmènera, en décrivant les mêmes courbes que la main qui s'agite en souhaitant bon voyage.

Et pourtant, jamais le quai du départ n'a vu foule plus nombreuse.

Sans s'être donné le mot, tous les officiers, tous les fonctionnaires de la Régence, sont venus et entourent l'amiral d'une haie silencieuse d'admirateurs connus ou ignorés qui veulent témoigner par leur présence qu'ils pensent tout bas ce que ce chef a dit tout haut.

Mais derrière la foule qui l'entoure, l'amiral a aperçu un homme petit, très pâle, aux vêtements usés, qui se tient modestement à l'écart.

C'est vers lui que l'amiral Exelmans s'avance, vers l'amiral Behrens, le dernier commandant en chef de l'escadre russe.

De grosses larmes coulent sur les joues de l'amiral Behrens qui est bien trop ému pour prononcer une seule parole ; mais il tend timidement d'une main qui tremble, à l'amiral disgracié, tout ce qui reste de son escadre, une poignée de rubans sur lesquels sont inscrits les noms de tous les bâtiments abandonnés.

*
* *

Il y a aujourd'hui dans un coin du lac de Bizerte, toute une flotte qui n'est plus que ferraille sans âme puisqu'elle n'a plus de pavillon.

Il y a dans un village du pays de Léon, en Bretagne, un amiral dont la carrière brisée avant l'heure paraît à tous plus glorieuse que bien des carrières déroulées sans à-coup jusqu'au moment de la retraite.

Il y a de par le monde, groupés dans chaque capitale, des milliers de marins russes qui mangent tout juste à leur faim mais qui ne désespèrent pas de revoir flotter un jour la Croix de Saint-André, et c'est pour eux que nous avons écrit ce livre, dans l'espoir qu'un moment la vie leur paraîtrait moins rude.

FIN

APPENDICE

**SIGNIFICATION
DES NOMS DES NAVIRES DE GUERRE RUSSES
MENTIONNÉS DANS L'OUVRAGE**

Amiral Makarov. — Commandant en chef de l'escadre de Port-Arthur, qui périt le 13 avril sur son cuirassé *Petropravlousk*. Connu pour ses travaux scientifiques dans toutes les sciences navales ; tactique, construction de navires de guerre, artillerie, brise-glace, etc.

Amour. — Fleuve de Sibérie.

André Pervosvanny. — Saint-André.

Aurora. — Aurore.

Bayane. — Troubadour de l'ancienne histoire russe.

Bobr. — Castor.

Bogaty. — Héros des anciennes légendes russes.

Donskoy Kasak. — Cosaque du Don.

Dersky. — Impertinent.

Empereur Alexandre III. — 1881-1894. Fondateur de l'alliance franco-russe. Sous son règne la marine russe atteignit sa plus grande importance, devenant la troisième du monde après celles d'Angleterre et de France.

Empereur Paul I. — 1796-1801. Ce monarque s'était spécialement intéressé à la marine. Sous son règne les amiraux Ouchakov et Seniavine promènèrent le pavillon

de Saint-André dans toutes les eaux européennes et gagnèrent plusieurs grandes victoires.

Enissey. — Grand fleuve de Sibérie.

Eustafy. — Saint Eustache.

Fidonici. — Ile de la mer Noire, célèbre par la victoire navale, que l'amiral Ouchakov y remporta en 1791 sur les Turcs.

Gromky. — Retentissant.

Gromoboy. — Dieu du tonnerre.

Guliak. — Peuplade d'Extrême-Orient.

Impératrice Catherine II. — 1763-1796. Sous le règne de la grande Catherine la marine russe gagna plusieurs grandes batailles contre les Turcs (Tchesmé en 1770) et les Suédois (Hogland en 1769).

Impératrice Marie. — Épouse de Paul I, connue pour sa bienfaisance et ses œuvres d'instruction pour les jeunes filles.

Koréetz. — Coréen.

Kretchet. — Gerfaut.

Ladoga. — Rivière russe.

Narova. — Idem.

Nerpa. — Veau marin.

Novik. — Jeunes gens que Pierre le Grand envoyait s'instruire en Europe. Nom que portaient généralement les bâtiments rapides de la marine russe.

Okhotnik. — Volontaire.

Oleg. — Deuxième prince russe régnant de 879 à 912 et célèbre pour ses campagnes navales contre Byzance, dont il s'empara en 907.

Pallada. — Pallas.

Petropavlovsk. — Ville du Kamtchatka, connue pour la défense héroïque qu'elle opposa aux alliés en 1854.

Pogranitchnik. — Garde-frontière.

Prout. — Rivière au Sud de la Russie.

Rurik. — Premier prince russe régnant de 812 à 879.

Sévastopol. — Sébastopol.

Sivoutch. — Lion de mer.

Slava. — Gloire.

Standart. — Étendard.

Stérégoustchy. — Gardien.

Strachny. — Redoutable.

Tsessarevitch. — Prince héritier.

Tulenj. — Phoque.

II

BATIMENTS DE GUERRE ENNEMIS COULÉS PAR LA MARINE RUSSE

Cuirassé : *Rheinland.*

Croiseurs-cuirassés : *Friedrich Karl, Prince Adalbert* (s.-m. britannique).

Croiseurs : *Magdebourg, Bremen, Gazelle, Thetis, Undine* (s.-m. britannique), *Victoria Luise* ; — *Medjidieh* (pris aux Turcs).

Monitor : *Themes* (autrichien).

Contre-torpilleurs : *A-3, S 31, T-47, T-51, T-52, S-57, T-57, S-58, T-58, S-59, S-64, V-75, V-76, G-90, S-91, V-99, V-107, T-124, S-177, S-191* ; *Gäret-i-Vatanie, Hamid Abad* (turcs) *Choumny, Letiastchy* (bulgares). Plusieurs autres n'ont pu être identifiés.

Sous-marins : *U-10, U-26, U-28, U-56, UB-7, UC-13, UC-15, UB-45, UB-46,*

Mouilleur de mines : *Niloufer* (turc).

Dirigeables : *L-5, L-6, PL-19, ZL-19, SL-31, L-38.*

Plusieurs dizaines de bâtiments auxiliaires, dont les croiseurs *Hermann, Libau et Taoara*.

III

ORGANISATIONS NAVALES RUSSES A L'ÉTRANGER

Tous les officiers de la marine impériale russe, qui ont combattu le gouvernement soviétique dans les armées blanches, ainsi que ceux qui n'ont pas trouvé possible de continuer leur service dans la marine rouge, et se trouvent à l'étranger, sont réunis en organisations, reliées entre elles, et qui ont pour but de se secourir mutuellement, de se grouper autour du pavillon de Saint-André, qui existe toujours dans tous les cœurs, et autant que possible de se tenir au courant des nouveautés de la science navale. La plupart de ces organisations ont créé des caisses de secours mutuels, des bibliothèques, des archives et des conférences périodiques.

Le dernier commandant en chef de la marine russe est le vice-amiral M. A. Kedrov.

1. *Paris*. — Carré des officiers de la marine. Président : Amiral A. J. Roussine.

2. *Paris*. — Cercle naval historique. Président : Capitaine de vaisseau A. V. Gorodysky.

3. *Paris*. — Caisse de secours mutuel des officiers de l'équipage de la garde. Président : Amiral grand-duc Alexandre de Russie.

4. *Paris*. — Centre des promotions de 1918, 1920 et 1922. Secrétaire : Aspirant de marine N. I. Zvetkov.

5. *Paris*. — Association des aspirants de marine de la promotion 1922 à Bizerte. Président : Aspirant de marine A. B. Pokotilov.

6. *Lyon*. — Cercle des anciens élèves de l'école de marine et des classes spéciales d'aspirants. Président : Capitaine de vaisseau K. P. Ivanov, le Treizième.

7. *Nancy*. — Groupe des aspirants de marine, promotion 1922. Président : Aspirant de marine V. V. Goussev.

8. *Alger*. — Association navale russe. Président : Capitaine de corvette G. N. Bolotine.

9. *Alger*. — Groupe des aspirants de marine, promotion 1922. Président : Aspirant de marine E. N. Morozov.

10. *Tunis*. — Section navale de l'association des officiers russes. Président : Capitaine de frégate A. P. Koublitzky.

11. *Tunis*. — Groupe des aspirants de marine, promotion 1922. Président : Aspirant de marine S. S. Vichnevsky.

12. *Bruzelles*. — Alliance des officiers de marine russes. Président : Capitaine de vaisseau G. A. Bykov.

13. *Berlin*. — Association de secours mutuel de la marine russe. Président : Capitaine de vaisseau P. A. Novopachenny.

14. *Belgrade*. — Association des marins des flottes de guerre et de commerce. Président : Vice-amiral Nénioukov.

15. *Belgrade*. — Cercle des anciens élèves de l'école de marine. Président : Vice-amiral D. V. Nénioukov.

16. *Catarro*. — Cercle des anciens officiers de la marine. Président : Contre-amiral Kononov.

17. *Zagreb*. — Cercle des anciens élèves de l'école de marine. — Président : Contre-amiral T. A. Viatkine.

18. *Prague*. — Carré des officiers de marine. Président : Lieutenant de vaisseau M. S. Stakhevitch.

19. *Pilsen*. — Association des organisations navales russes en Tchécoslovaquie. Président : Capitaine de vaisseau J. I. Podgorny.

20. *Pilsen*. — Groupe des officiers de marine. Président : J. I. Podgorny.

21. *Brno*. — Cercle naval « Zveno ». Président : Enseigne de vaisseau T. G. Lepnev.

22. *Sofia*. — Carré des officiers de marine. Président : Général N. D. Feodorov.

23. *Ploudiv*. — Cercle naval. Président : médecin-major Sakovitch.

24. *Athènes*. — Carré des officiers de marine. Président : Général V. X. Révélioti.

25. *Bucarest*. — Cercle des anciens officiers de la marine russe. Président : Capitaine de frégate N. B. Sabline.

26. *Helsingfors*. — Association de secours mutuel des officiers de marine. Président : Commandor H. R. Hekkert.

27. *Helsingfors*. — Groupe des officiers de marine russes en émigration. Président : Capitaine de vaisseau P. W. Wilken.

28. *Riga*. — Section navale.

29. *Réval*. — Caisse de secours mutuel des marins. Président : Capitaine de vaisseau E. K. Schultz.

30. *Copenhague*. — Groupe naval. Président : Contre-amiral M. M. Rimsky Korsakov.

31. *Constantinople*. — Carré des officiers de marine. Président : Général Islamov.

32. *New-York*. — Association des anciens officiers de la marine. Président : Capitaine de corvette baron G. N. Taube.

33. *San-Francisco*. — Carré des officiers de marine. Président : Contre-amiral E. V. Klupfel.

34. *Kharbine*. — Cercle naval. Président : Contre-amiral M. J. Feodorovitch.

35. *Schanghai*. — Association des officiers de l'armée

et de la marine. Président : Contre-amiral D. N. Timirev.

36. *Manille*. — Groupe naval. Président : Capitaine de corvette R. A. Sturmer.

IV

PÉRIODIQUES NAVALS RUSSES A L'ÉTRANGER

1. *Recueil maritime* (Morskoy Sbornik), à Bizerte.
2. *Recueil maritime à l'étranger* (Pilsen).
3. *Journal naval* (Prague).
4. *Armée et marine* (Schanghai).
5. *Signal* (Paris).
6. *Zveno* (Brno).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE DE PAUL CHACK.	v
AVANT-PROPOS.	xi

EN BALTIQUE ET EN MER BLANCHE

I. — Le signal « éclair ! éclair ! »	3
II. — Le destin.	31
III. — « Nuits de princes ».	55
IV. — Dans le golfe de Riga.	69
V. — Vers la France.	83

EN MER NOIRE

VI. — Le révérend père Antoine.	107
VII. — Trois plongées et un abordage.	120
VIII. — L' « Impératrice Marie ».	139
IX. — Par les moyens du bord.	157

LA RÉVOLUTION

X. — L'ultime conseil.	177
XI. — Le commandant Stchasny.	201

XII. — Sous voiles.	213
XIII. — Le dernier jour.	235

APPENDICE

a) Signification des noms des navires de guerre russes mentionnés dans l'ouvrage.	251
b) Bâtiments de guerre ennemis coulés par la flotte russe..	253
c) Organisations nouvelles russes dans l'émigration.	254
d) Périodiques navals russes à l'étranger.	257
e) Cartes.	